This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

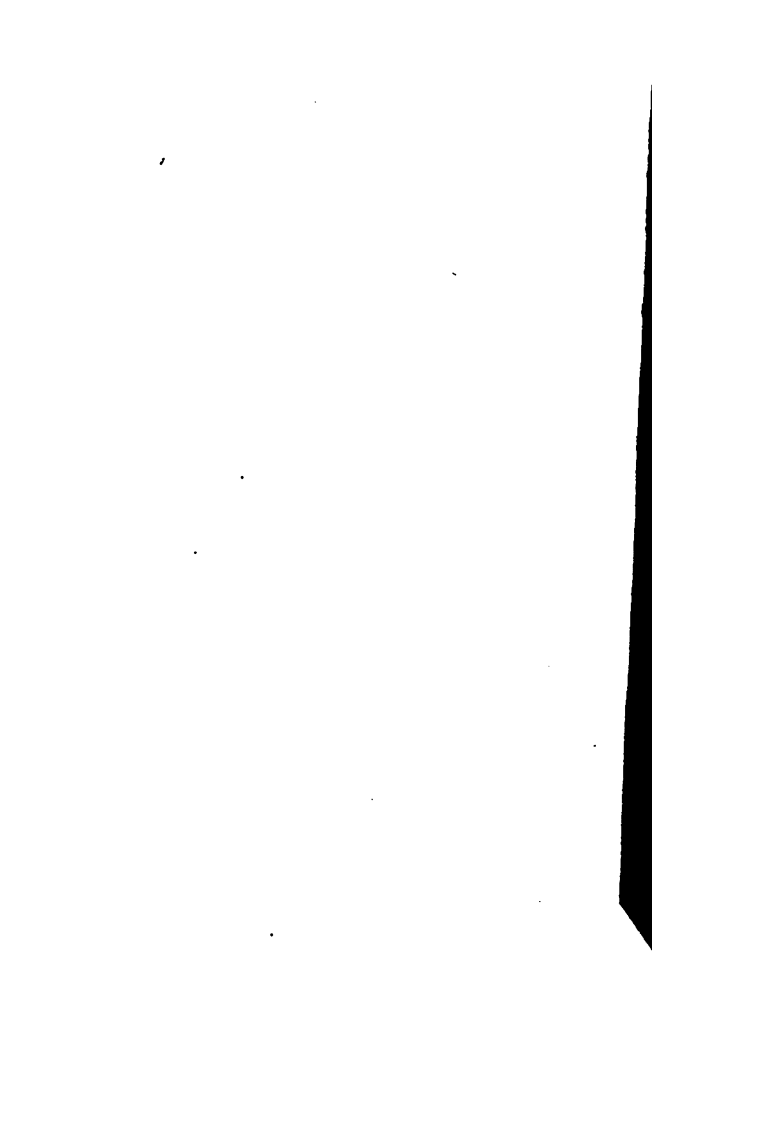
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

27524 f.171 e



A E. Park

ŒUVRES
COMPLETES
DE BERQUIN.
TOME V.

BIBLIOTHECA

BIBLIOTECA
ESCOLAR

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

NOUVELLE ÉDITION,
rangée dans un meilleur ordre.

TOME V.

A PARIS
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.
XI. — 1803.

BODL. LIBR.
4-DEC. 1916
OXFORD

L'AMI DES ENFANS.

BODL. LIBR.
4-DEC. 1916
OXFORD

L'AMI DES ENFANS.

PERSONNAGES.

Le prince LOUIS, du sang royal.
UN OFFICIER de la suite du Prince.
M. DE GERVILLE.
Madame DE GERVILLE.
DIDIER,
ÉUGÉNIE,
CÉCILE,
MARIANNE,
FRÉDÉRIC,
} leurs enfans.

La scène est à la campagne, à l'entrée d'un bosquet.

LE CONGÉ,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, EUGÉNIE.

Eugénie est assise sur un tronc d'arbre renversé. Elle épluche des fraises qu'elle a sur ses genoux, dans le creux de son chapeau de paille. Didier lui en porte dans le sien. Les fraises sont proprement arrangées dans les deux chapeaux, sur une couche de feuilles de vigne.

DIDIER.

TIENS, ma sœur, j'espère que nous en aurons une jolie provision.

EUGÉNIE.

Je ne sais plus où mettre les miennes; mon chapeau est déjà tout plein.

DIDIER.

Cécile va nous apporter une corbeille. A quoi s'amuse-t-elle donc ? Tu peux, en attendant, les mettre dans ton tablier.

EUGÉNIE.

Oui, cela feroit un beau gâchis ! pour remplir mon tablier de taches ! Et maman, que diroit-elle ? Sais-tu ce qu'il faut faire ? Ton chapeau est le plus grand, je vais y mettre ce qu'il y a dans le mien. Tu le prendras, et tu iras y en chercher de nouvelles, tandis que j'éplucherai celles-ci.

DIDIER.

C'est bien dit. Cécile viendra dans l'intervalle, et alors il y en aura, je crois, assez.

EUGÉNIE.

Quand elles seront toutes ensemble, on verra mieux ce qu'il y en a.

DIDIER.

Ce qui sera de trop plein dans la corbeille, sera pour nous.

EUGÉNIE.

Je crois que nous n'aurons guère envie d'en manger aujourd'hui. Ah ! mon frère, c'est le dernier repas que nous ferons de cette année avec notre papa : et qui sait si nous le reverrons jamais?

DIDIER.

Tranquillise-toi, ma sœur, tout le monde ne meurt pas dans une bataille.

EUGÉNIE.

Maudite guerre ! Si les hommes n'étoient pas si méchans ! S'ils savoient s'aimer comme des frères et des sœurs !

DIDIER.

Bon ! ne nous querellons-nous pas tous les jours pour des bagatelles ? Chacun de nous croit avoir raison, et souvent on ne sait de quel côté elle se trouve. Il en est de même parmi les hommes.

EUGÉNIE.

Ils devroient bien au moins se raccommoder comme nous. Nos querelles ne coûtent jamais de sang.

DIDIER.

Parce que papa ou maman les terminent. Mais les hommes ne sont pas des enfans. Ils ne se laissent pas commander, quand ils ont la force en main. Et puis, lorsqu'on nous fait une injustice, ne devons-nous pas la repousser ? Faut-il nous laisser ravir impunément ce qui nous appartient ?

EUGÉNIE.

Tu parles toujours comme un soldat.

DIDIER.

Puisque je dois l'être ! Tiens, ma sœur, tu as beau dire, c'est une belle chose que la

guerre. Sans elle, comment ferions-nous pour vivre ? seroit-ce notre petit bien qui nous nourriroit ? Mais ne pleure donc pas; tu me fais de la peine.

EUGÉNIE.

Ah ! laisse-moi pleurer, tandis que nous sommes tout seuls. J'aime mieux que mes larmes coulent devant toi, que devant nos pauvres parens. Je craindrois trop de les affliger.

DIDIER.

Allons, allons, sèche tes pleurs ; occupe-toi pour te distraire. Moi, je vais remplir ton chapeau.

EUGÉNIE.

Va-t-en de ce côté là-bas. Il ne reste plus rien ici à cueillir.

SCÈNE II.

EUGÉNIE, *après un moment de silence.*

Ah ! si j'étois assez instruite pour savoir prier Dieu, peut-être qu'il m'exauceroit ! Si j'étois du moins assez grande pour aller me jeter aux genoux du roi, je suis sûre qu'il accorderoit à mes prières le congé de mon papa ! Ne l'a-t-il donc pas assez bien servi

pendant toute sa vie ? (*Elle épluche ses fraises en soupirant. Le prince Louis arrive, suivi d'un officier hussard. Il s'arrête en voyant Eugénie.*)

SCÈNE III.

LE PRINCE LOUIS, un OFFICIER, EUGÉNIE.

LE PRINCE, *bas, à l'officier.*

Voyez donc cette charmante petite fille. Ne me découvrez pas ; je veux lui parler. (*à Eugénie, en lui frappant sur l'épaule.*) Tu travailles là de bon cœur, ma chère enfant ?

EUGÉNIE, *surprise.*

Oh ! monsieur ! vous m'avez fait peur.

LE PRINCE.

Je t'en demande pardon, ce n'étoit pas mon dessein. Pour qui prépares-tu donc ces fraises ? Elles doivent être bien bonnes, épluchées d'une main si blanche et si grassouillette.

EUGÉNIE.

Oserai-je vous en offrir ? (*Elle lui présente le chapeau*) Ne craignez rien, elles sont

propres. Excusez-moi seulement de n'avoir pas une meilleure assiette. (*Le prince en prend trois. Elle en présente aussi à l'officier, qui en prend deux.*)

LE PRINCE.

Je n'en ai jamais mangé de si bonnes. Sont-elles à vendre ?

EUGÉNIE.

Non, monsieur, quand vous m'en donneriez je ne sais combien.

LE PRINCE.

Tu as raison ; elles sont sans prix, cueillies d'une si jolie petite main.

EUGÉNIE.

Comme vous me parlez, monsieur ! Oh ! ce n'est pas cela. Elles seroient bien à votre service, et toutes celles encore que mon frère et ma sœur pourroient cueillir jusqu'à ce soir. Mais (*en s'essuyant les yeux*) elles sont pour notre bon papa. Ce sont aujourd'hui les premières que nous cueillons pour lui, et les dernières peut-être qu'il mangera avec nous.

LE PRINCE.

Il est donc malade ? et vous craignez apparemment pour sa vie ?

L'OFFICIER.

Je me flatte que sa maladie n'est pas encore tout-à-fait désespérée, puisqu'il songe à manger des fraises.

EUGÉNIE.

Vous n'y êtes pas, messieurs. Il est bien vrai qu'il a été malade tout cet hiver d'un cruel rhumatisme. Il n'en est pas même encore entièrement guéri. Mais guéri ou non, il faut qu'il parte demain.

LE PRINCE.

En quoi ce départ est-il donc si nécessaire?

EUGÉNIE.

C'est que son régiment passe dans le village, et il doit le joindre à la marche.

LE PRINCE.

Son régiment?

EUGÉNIE.

Oui, le régiment du prince Charles.

LE PRINCE, *bas, à l'officier.*

Je parierois que c'est une fille du capitaine de Gerville.

EUGÉNIE, *qui l'a entendu.*

Hélas! oui, messieurs, c'est le nom de mon papa. Le connoissez-vous?

LE PRINCE.

Si nous le connoissons ? monsieur et moi, nous sommes ses camarades.

EUGÉNIE.

O Dieu ! le régiment est-il si près ? Est-ce qu'il passe aujourd'hui ?

LE PRINCE.

Non, mon enfant, ce n'est que demain. Nous avons pris les devants par ordre du prince. Une roue de notre voiture s'est brisée le long de ce bosquet ; nous y sommes entrés pour chercher de l'ombre. Tout doit être maintenant réparé. Ce petit sentier ne conduit-il pas au grand-chemin ?

EUGÉNIE.

Non, monsieur, il mène tout droit au village.

LE PRINCE.

Et ce village appartient sans doute à votre bon papa ?

EUGÉNIE.

O mon Dieu ! que n'est-il aussi riche que vous le pensez ? Mais, non, il ne possède qu'une maisonnette, un petit jardin, ce bosquet, la prairie voisine. Lorsqu'il n'est pas au camp ou en garnison, c'est ici qu'il passe sa vie avec nous et notre maman.

LE PRINCE.

Il a donc été malade cet hiver ?

EUGÉNIE.

Hélas ! oui, monsieur, à notre grand chagrin. Il ne pouvoit, de douleur, remuer aucun de ses membres. De plus, une vieille plaie qu'il avoit à la tête s'est rouverte. Et maintenant qu'il est près de se rétablir, il faut qu'il aille s'exposer à de nouveaux maux.

LE PRINCE.

Pourquoi, dans cet état, ne pas demander son congé ? Il auroit pu fournir des attestations suffisantes du chirurgien.

EUGÉNIE.

C'est bien aussi ce qu'a fait maman ; mais ses lettres sont restées sans réponse. Le roi n'a pas voulu l'en croire ; ou le prince, à qui appartient le régiment, est-il peut-être si dur....

LE PRINCE.

Je crois bien que le roi ni le prince ne consentiroient qu'avec peine à perdre un aussi bon officier que votre papa, de qui mes jeunes camarades et moi nous pouvons recevoir de si utiles instructions.

EUGÉNIE.

Effectivement vous paroissez bien jeune. Avez-vous encore votre papa et votre maman ?

LE PRINCE, *un peu embarrassé.*

Sans doute.

EUGÉNIE.

Qu'ils doivent avoir pleuré, lorsque vous vous êtes séparé d'eux ! Comment ont-ils pu y consentir ? Je sais ce qu'il nous en a coûté à maman et à nous, lorsque mon frère aîné est parti pour l'Ecole militaire. Et ce n'est rien pourtant en comparaison de la guerre.

LE PRINCE.

Mon père est aussi au service.

EUGÉNIE.

Oh ! les pères qui sont soldats, sont tous un peu durs. Ce que je dis là pourtant n'est pas vrai de mon papa. Il est si indulgent, si bon et si tendre ! Un enfant n'a pas une ame plus douce. Il n'y a que l'honneur sur lequel il est intraitable. Aussi, je pense que c'est sa faute s'il n'a pas son congé.

LE PRINCE.

Comment cela ?

EUGÉNIE.

C'est qu'il ne l'a pas demandé sérieusement. Il disoit toujours qu'on le regarderoit comme un lâche s'il se retiroit pendant la guerre. Il ne demandoit que d'avoir assez de force pour monter à cheval, et pouvoir verser la dernière goutte de son sang au service de son pays. Eh bien ! le voilà satisfait; mais nous, nous pauvres enfans, nous n'avons plus de père !

LE PRINCE.

Ton père, jusqu'à présent, est toujours sorti de danger, pourquoi n'en échapperoit-il pas encore? Rassure-toi, mon enfant, tous les mousquets ne portent pas.

EUGÉNIE.

Mais ceux qui portent tuent leur homme. Et dans le nombre, ne peut-il pas y en avoir un qui atteigne mon papa?

LE PRINCE.

Il n'est que trop vrai. Mais quelle est cette jolie petite demoiselle que je vois venir?

EUGÉNIE.

C'est ma sœur Cécile.

SCÈNE IV.

LE PRINCE, L'OFFICIER, EUGÉNIE, CÉCILE.

EUGÉNIE.

Te voilà donc, à la fin? Tu as resté bien long-temps.

CÉCILE.

C'est que, malgré moi, j'aidois maman à faire les malles de mon papa.

EUGÉNIE.

Donne-moi, je te prie, ta corbeille.

CÉCILE.

Tiens. Avez-vous vous autres de quoi la remplir?

EUGÉNIE.

Tu vas voir. (*Elle secoue dans la corbeille les fraises qui étoient dans le chapeau de Didier.*) Vous voulez bien permettre, messieurs?

LE PRINCE.

C'est trop juste. (*à l'officier.*) Voilà deux enfans d'une bien aimable figure!

CÉCILE, *bas, à Eugénie.*

Qui sont ces messieurs?

EUGÉNIE, *bas, à Cécile.*

Deux officiers du régiment de mon papa.

CÉCILE.

Est-ce qu'ils viennent le chercher?

EUGÉNIE.

Non, non; ils vont attendre le prince dans la ville prochaine.

CÉCILE.

Ah! fût-il à mille lieues avec son regiment!

EUGÉNIE.

Doucement donc, Cécile! Si ces messieurs nous entendoient!

CÉCILE.

Qu'ils m'entendent s'ils veulent! Comment, ils viendront m'enlever mon papa, et je n'aurai pas la liberté de me plaindre!

LE PRINCE, *à l'officier.*

Il me paroît que nous ne sommes pas regardés ici de trop bon œil.

L'OFFICIER.

Que tardez-vous à vous faire connoître?

LE PRINCE.

Non, non, leur franchise m'amuse, et leur tendresse pour leurs parens pénètre mon cœur de la plus douce volupté.

EUGÉNIE, *à Cécile.*

Le pauvre Didier se fatigue, tandis que nous nous amusons ici à babiller. Je vais l'aider à faire sa cueillette. Toi, reste auprès de ces messieurs, et songe à bien ménager tes paroles.

CÉCILE.

Va, va, je sais comment il faut leur parler.

EUGÉNIE.

Messieurs, voici ma sœur Cécile que je vous présente.

CÉCILE, *d'un air décidé.*

Votre servante, messieurs.

LE PRINCE.

Elle a une petite physionomie aussi résolue que la tienne est douce et timide.

EUGÉNIE.

Je la laisse avec vous, pour avoir l'honneur de vous entretenir. Moi, je vais aider mon frère, afin de retourner plutôt vers mon papa. Me permettez-vous de lui annoncer votre visite? Je suis persuadée qu'il s'en réjouiroit.

CÉCILE

Non, non, messieurs; il ne s'en réjouiroit pas; aucun de nous ne s'en réjouiroit.

Nous voulons être à nous tout seuls aujourd'hui.

ÉUGÉNIE.

Je vous prie de vouloir bien excuser cette folle.

CÉCILE.

M'excuser ? Ces messieurs savent bien que, lorsqu'il y a des étrangers à table, les petites filles n'osent pas ouvrir la bouche; et moi, j'ai mille choses à dire à mon papa, qui, autrement, étoufferoient mon cœur.

LE PRINCE.

Rassurez-vous, mes enfans, vous ne serez point troublés dans vos doux entretiens. (*Eugénie leur fait une révérence gracieuse, et s'éloigne.*)

SCÈNE V.

LE PRINCE, L'OFFICIER, CÉCILE.

CÉCILE.

Mais, dites-moi donc, messieurs, à quoi pense le roi, de nous prendre notre papa, à nous pauvres enfans ? Croit-il que nous n'avons pas besoin d'un père pour nous élever ?

LE PRINCE.

Oui ; mais crois-tu aussi qu'il n'ait pas besoin de braves soldats pour combattre ?

CÉCILE.

Et quelle nécessité de se battre? Mon papa, lorsqu'il nous donne une bonne éducation, n'est sûrement pas inutile à son pays.

LE PRINCE.

Sur-tout si tes frères et tes sœurs en ont su profiter comme toi.

CÉCILE.

Vous croyez peut-être vous moquer ? Je sais bien qu'on me trouve un peu revêche dans la famille ; et l'on dit même qu'avec une cocarde, j'aurois fait un très-bon soldat.

LE PRINCE.

Ha! ha! une petite Amazone? Tu aurois été vraiment fort redoutable.

CÉCILE.

Oh ! si j'avois une épée, on ne se joueroit pas de moi.

LE PRINCE.

S'il ne tient qu'à cela, voici la mienne. Je vais t'armer chevalier.

CÉCILE.

Je le veux bien. J'aurai du plaisir à l'être de votre façon.

LE PRINCE, *lui ayant présenté son épée, veut l'embrasser.*

Voici la première cérémonie.

CÉCILE, *le repoussant.*

Doucement, doucement, s'il vous plaît.

LE PRINCE.

Oh! tu es une charmante enfant! (*Il veut encore l'embrasser. Cécile se sauve en criant*): Didier! Eugénie!

LE PRINCE.

Qu'as-tu à craindre de moi?

CÉCILE.

Moi, vous craindre? Oh! non, non. Seulement ne m'approchez pas de plus près, ou je cours à mon papa. Il est officier comme vous, et il ne souffriroit pas qu'on fâchât sa petite Cécile.

LE PRINCE.

Que le ciel me préserve d'avoir la pensée de te fâcher! Ce n'étoit qu'un simple badinage.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, L'OFFICIER, EUGÉNIE, DIDIER, CÉCILE.

DIDIER, *qui s'avance fièrement.*

N'as-tu pas crié, Cécile ? Je viens à ton secours.

LE PRINCE.

Contre nous, mon petit ami ?

DIDIER.

Contre tous ceux qui font crier ma sœur.

CÉCILE.

Grand merci, mon frère. Ce cri m'est échappé. Je n'ai pas besoin de ton bras. Vois-tu ? en voici déjà un que j'ai désarmé. (*Elle rend l'épée au prince.*) Allons, monsieur, pour cette fois, je vous fais grace de la vie. Mais n'y revenez pas ; vous m'entendez ?

LE PRINCE.

Tu es une petite créature bien extraordinaire.

EUGÉNIE.

Je suis charmée qu'elle l'entende de votre bouche. Mais à présent, messieurs, nous

avons cueilli assez de fraises pour être en état de vous en offrir. (*Elle leur présente la corbeille.*) Prenez, prenez, je vous en prie.

LE PRINCE.

Non, non, nous nous garderons bien d'y toucher. Elles ont une destination trop respectable.

EUGÉNIE.

Ce que vous prendrez ne sera rabattu que sur notre portion. Il n'y aura pas grand mal, quand nous n'en mangerions pas d'aujourd'hui. Vous êtes du régiment de notre papa, et c'est notre devoir de vous faire tous les honneurs qui dépendent de nous.

CÉCILE, *tirant un bouquet de son sein, et le présentant au prince.*

En ce cas là, je vais vous donner ce bouquet que j'avois cueilli pour moi. Mon papa et maman en ont eu de ma main, sans quoi, vous n'auriez pas celui-ci. Mais il m'appartient, je vous le donne.

LE PRINCE.

Et moi, je l'accepte avec tous les transports du plaisir et de la reconnoissance.

CÉCILE.

Il s'est un peu flétri au soleil; si vous vou-

attendre un moment, j'irois vous en
: un tout frais de jasmin, de violette et
chèvrefeuille. J'en ai par buissons dans
n jardin.

EUGÉNIE.

Tu sais le rosier qui fleurit sous mes fê-
êtres? tu peux y prendre toutes les roses
panouies d'aujourd'hui.

CÉCILE.

Eh bien! voulez-vous?

LE PRINCE, *attendri.*

Quoi! vous auriez cette bonté, mes char-
mans enfans! Mais, non, je vous remer
cie. Le plaisir de causer avec vous, me toi
che plus que toutes les fleurs de l'univers

CÉCILE.

Il me vient une pensée, mon jeune c
cier. Vous savez peut-être comment on
s'y prendre pour sortir avec honneur de
régiment. Ne pourriez-vous pas nous
ner un bon conseil, pour en tirer hono
ment notre papa?

EUGÉNIE.

Oh! si vous pouviez nous le dire
vous donnerions de bon cœur tout
nous possédons.

DIDIER, *qui s'est amusé jusqu'à ce moment à jouer avec la dragonne de l'épée du prince, et à considérer attentivement son chapeau, son uniforme, et toute sa personne.*

Oui, si vous savez nous faire rendre notre papa, mes timbales, mon esponton, ma giberne, tout cela est à vous.

CÉCILE, *d'un air mystérieux.*

Et moi, je vous donnerois de moi-même ce que vous vouliez me prendre tout-à-l'heure.

LE PRINCE.

Tant de biens à la fois! Ah! croyez que si je savois un moyen....

EUGÉNIE, *tristement.*

Vous n'en savez donc pas? Ainsi nous ne faisons que vous affliger, de ne pouvoir nous aider à sortir de peine.

CÉCILE.

Oh! je ne lâche pas si-tôt prise. Le prince, colonel du régiment, doit passer ici près. Eh bien! nous trois, avec mon petit frère et ma plus jeune sœur, nous irons nous jeter à ses pieds, nous nous attacherons à ses habits, et nous ne nous relèverons pas avant qu'il nous ait accordé notre demande.

EUGÉNIE.

Oui, ma sœur. Il verroit nos larm
entendroit nos vœux et nos prières;
lui dirions combien notre papa a été m
cet hiver, combien il est foible encor
tout ce que nous aurions à souffrir de
en séparer. Croyez-vous qu'il fût assez
pour nous renvoyer impitoyablement

LE PRINCE.

Non, je ne puis le croire; mais il n
venir nous joindre qu'à l'entrée de la
pagne. Par bonheur, le prince son fil
le régiment en qualité de volontaire.

DIDIER, *qui l'a toujours regardé*
un air pensif.

De volontaire?

LE PRINCE.

Oui, pour apprendre sous les yeu
son père le métier de la guerre. Je puis
répondre qu'il s'intéressera vivement
tre faveur.

EUGÉNIE.

Êtes-vous bien avec lui?

LE PRINCE, *en souriant.*

Oui, lorsque j'ai fait mon devoir.

EUGÉNIE.

Ah! de grace, parlez-lui pour mon

Qu'il le conserve à une famille qui ne vit que par lui. Vous-même, monsieur, cherchez à adoucir son service ; et s'il est malade, ou blessé..... (*Les sanglots l'interrompent.*)

CÉCILE.

Blessé ? N'attendez pas qu'il le soit. S'il y a un sabre levé sur sa tête, courez vous mettre au-devant du coup.

LE PRINCE, *à part.*

Que j'ai de peine à me déguiser plus longtemps ! (*Haut.*) Non, tendres et nobles petites ames, ne craignez rien pour ses jours ; j'en réponds sur ma vie.

EUGÉNIE, *essuyant ses larmes.*

Je puis donc compter sur vous ! Ah ! que vous me charmez ! Ne nous oubliez pas pour cela auprès du prince. Qu'il nous renvoie bientôt notre papa !

CÉCILE.

Dites-lui que toute une couvée naissante a besoin encore des ailes de son père pour se fortifier. Dites-lui qu'une petite fille de sept ans lui souhaite toutes sortes de bonheur, s'il lui rend un père qu'elle aime, et dont elle a besoin.

EUGÉNIE.

Nous vous quittons sur cette douce espérance. J'aurois encore mille choses à vous dire ; mais votre cœur vous les dira. Notre papa nous attend peut-être, et nous devons le perdre demain.

LE PRINCE.

Allez, allez, mes chers enfans; mais daignez accepter quelque marque légère de ma reconnoissance, pour l'agréable demi-heure que je viens de passer avec vous. Tiens, ma douce Eugénie ; prends cette bague. (*Il en tire une de son doigt.*) Elle est trop large pour toi ; mais un joailler la mettra à son point.

EUGÉNIE, *refusant la bague.*

Non, non, monsieur, on seroit peut-être mécontent de moi à la maison ; et sur-tout à la veille de perdre mon papa, je ne voudrois, pour rien au monde, avoir le moindre reproche à mériter de sa part.

LE PRINCE.

Il faut absolument que tu la prennes. Je me charge de tout auprès de lui, lorsqu'il viendra au régiment. (*Il la lui fait accep-*

EUGÉNIE.

Eh bien ! il vous la reportera, s'il trouve mauvais que je l'aie reçue. S'il n'en est pas fâché, je serai bien-aise de m'honorer toute ma vie de votre souvenir.

CÉCILE, *prenant la main d'Eugénie.*

Allons, ma sœur, il est temps de nous retirer.

LE PRINCE.

Et toi, Cécile, est-ce que tu serois fâchée de te souvenir de moi ? Tiens, ma chère enfant, voici un étui de cuivre doré, avec une pierre de composition.

CÉCILE, *le regardant.*

Il n'y a que vos paroles de fausses dans tout cela. Je suis sûre que c'est de l'or, et un véritable diamant. Je n'en veux pas. Vous avez pris cela dans quelque pillage. Mon papa est aussi capitaine que vous, et il n'a pas de ces cadeaux à faire. Il n'a jamais rien pillé, lui.

LE PRINCE.

Sois tranquille, il n'y a pas là plus de sang qu'à mon épée. Des bijoux me seroient inutiles à la guerre. Si tu ne veux pas accepter celui-ci, garde-le-moi jusqu'à mon retour.

CÉCILE.

A la bonne heure.

LE PRINCE.

N'aurois-tu pas un baiser à me donner pour mes sûretés?

CÉCILE.

Non, non; vous avez entendu mes conditions. Pas à moins.

LE PRINCE.

Eh bien! je vais faire tous mes efforts pour le gagner.

CÉCILE.

Je vous le garde jusqu'à ce moment. Viens avec nous, mon frère.

DIDIER.

Allez d'abord; je vais vous suivre. J'ai quelque chose à dire en secret à cet officier.

LE PRINCE.

Je suis à toi dans l'instant, mon petit ami. (*L'officier qui s'est éloigné dans le cours de la scène, revient auprès du prince, lui remet un porte-feuille, et s'entretient tout bas avec lui.*)

CÉCILE, *bas, à Didier.*

Est-ce que tu veux en avoir aussi ton cadeau?

EUGÉNIE, *bas, à Didier.*

Fi donc ! mon frère. Je te croyois trop fier pour cela.

DIDIER.

Fi ! mes sœurs, d'avoir eu de moi cette pensée. J'ai quelque chose de bien autrement important à lui demander.

CÉCILE.

Si j'avois le cœur de me divertir, je rirois de l'air de gravité que tu prends pour traiter ton affaire d'importance.

DIDIER.

Et toi, si tu n'étois pas ma sœur, tu me le paierois cher de m'avoir soupçonné d'escroquerie.

CÉCILE, *s'éloignant avec Eugénie.*

Songe à te bien tirer de tes grandes affaires.

SCÈNE VII.

LE PRINCE, L'OFFICIER, DIDIER.

LE PRINCE.

Je suis fort aise, mon cher Didier, que tu veuilles rester avec moi. Nous n'avions pas assez bien fait connoissance. On vient de me dire que ma voiture n'est pas encore

prête. Ainsi nous avons quelques instans à causer ensemble.

DIDIER.

Tant mieux. Mais ne vous imaginez pas que je reste pour avoir quelque chose de vous.

LE PRINCE.

Comment donc?

DIDIER.

C'est que vous avez fait un cadeau à mes deux sœurs, et vous pourriez penser..... Mais, je vous le proteste, je ne prends rien, rien, absolument rien.

LE PRINCE.

Et par malheur aussi, je n'ai rien de plus à t'offrir.

DIDIER.

C'est un bonheur que cela. Nous ne serons tentés ni l'un, ni l'autre.

LE PRINCE, *bas, à l'officier.*

J'aime à lui voir une ame aussi élevée! Que sa figure a de franchise et de noblesse!

DIDIER.

Je n'ai qu'une question à vous adresser.

LE PRINCE.

Voyons ce que c'est, mon ami.

DIDIER.

Vous m'avez dit tout-à-l'heure que le fils du prince marchoit comme volontaire. Qu'est-ce donc qu'un volontaire?

LE PRINCE.

C'est un soldat libre, qui n'a aucun grade dans le régiment, qui peut se reposer ou combattre, partir ou rester, comme il lui plaît.

DIDIER.

Oh! si j'y allois, moi, ce seroit pour me battre. J'aurois bien du plaisir à être volontaire sur ce pied-là.

L'OFFICIER.

Mais il faut qu'un volontaire ait de l'argent. En as-tu, mon petit ami?

DIDIER.

Tu? tu? Je n'aime pas cela, monsieur. Mon papa est capitaine, et je suis fait pour l'être comme lui.

LE PRINCE.

C'est que nous te regardons déjà comme notre camarade.

DIDIER.

Ah! tant mieux. Tutoyez-moi maintenant tant que vous voudrez. Mais vous parlez d'argent; le roi n'en a-t-il pas assez?

Et n'est-il pas obligé de nourrir ceux qui le servent?

LE PRINCE.

Oui; mais un volontaire n'a pas de service réglé. Ainsi, il est juste qu'il s'entretienne à ses dépens.

DIDIER, *frappant du pied la terre.*

Ah! que me dites-vous? Tant pis. Mais si je ne demandois que du pain de munition et de l'eau? Si je priois le régiment de me recevoir à la place de mon papa?

LE PRINCE.

Pauvre enfant! comment figurerois-tu à la tête d'une compagnie? Il faut de l'expérience et de la représentation.

DIDIER.

Si je n'en ai pas assez pour commander, j'en aurai assez pour obéir. Qu'on me fasse commencer par où l'on voudra, pourvu que je serve.

LE PRINCE.

Serois-tu seulement en état de suivre la marche?

DIDIER.

J'irois tant que je pourrois; et quand je serois rendu, on me jetteroit dans un four-

gon de bagage, ou je marcherois avec l'artillerie, à cheval sur un canon. Auriez-vous peur que je restasse en maraude ! Oh ! je saurois bientôt vous rattraper.

LE PRINCE.

Mais si tu servois à la place de ton père, il faudroit toujours te séparer de lui.

DIDIER.

Et ne comptez-vous pour rien ma joie de le rendre à mes sœurs et à maman, et d'assurer le repos de sa vieillesse ? Il me semble que le roi ne perdroit pas au change. Mon papa, malheureusement, ne sera bientôt plus en état de servir ; et moi, dans peu d'années, je puis être tout ce qu'il a été. La guerre est ma folie. Je sais toutes les chansons grenadières, et je leur fais des accompagnemens sur mon tambour. Tenez, en voici un recueil, je vous le donne. Je n'en ai plus besoin, je le sais par cœur.

LE PRINCE.

Oh ! que tu me ravis ! Je veux t'en donner un autre à mon tour. (*Il ouvre son portefeuille, et en tire des papiers.*)

DIDIER.

Pour une chanson, je puis la recevoir.

LE PRINCE.

Tiens, en voici d'abord une pour ton père.

DIDIER.

Mon papa ne sait plus chanter. Il n'aime que la musique du canon.

LE PRINCE.

N'importe. Je suis sûr que vous aurez du plaisir tous deux, rien qu'à la lire seulement. Celle-ci est pour toi.

DIDIER, *sautant de joie.*

Ah! grand'merci. Voyons si je la sais.

LE PRINCE.

Non; tu la liras quand nous serons partis (*Il met les deux papiers ensemble, et les lui donne.*) Mets cela dans ta poche, et prends bien garde à le perdre. Adieu, mon petit ami, songe que je te retiens pour mon camarade.

DIDIER *lui saute au cou, le serre et l'embrasse.*

Oui, oui, je le suis. Je vous aimerai toujours. Je veux, à ma première bataille, combattre à votre côté.

L'OFFICIER.

Nous allons t'annoncer d'avance au régiment.

DIDIER.

Parlez-lui bien de moi, je vous en prie. Oh ! comme je vais me dépêcher de grandir!

LE PRINCE, *en s'éloignant, à l'officier.*

Je sens combien le cœur de leur père doit saigner de quitter de si aimables enfans. Retirons-nous un peu à l'écart pour observer celui-ci, et jouir de ses premiers transports. (*Ils entrent dans le bosquet. Didier les suit de l'œil, jusqu'à ce qu'ils soient un peu éloignés.*)

SCÈNE VIII.

DIDIER, *agité, tantôt s'assied sur un tronc d'arbre, tantôt se lève et se promène.*

A quoi pense-t-il de vouloir faire chanter mon papa? (*Il tire les papiers de sa poche.*) Ha, ha ! celle-ci est cachetée. Il faut qu'il y ait quelque drôlerie. Voyons toujours la mienne ! (*Il l'ouvre.*) Cela ne m'a pas trop l'air d'une chanson. Les mots vont tout du long de la ligne. (*Il lit.*) «Bon pour cent louis d'or que le trésorier «de ma maison.....» Je ne connois point

d'air qui puisse aller sur ces paroles. (*Il continue.*) « payera au porteur de ce billet.

« Prince CHARLES. »

Il s'est moqué de moi, en me donnant cela pour une chanson de guerre. Il n'y a que des paroles d'argent. Il faut qu'il se soit trompé. Courons après lui. (*Il se met à courir en criant.*) Monsieur l'officier ! monsieur l'officier !

SCÈNE IX.

M. DE GERVILLE, *avec un visage abattu, et marchant avec peine*, madame DE GERVILLE, EUGÉNIE, CÉCILE, DIDIER, MARIANNE, *tenant son père par la main*, FRÉDÉRIC, *dans les bras de sa mère.*

M. DE GERVILLE.

Où est-il? où est-il? (*Il apperçoit Didier.*) Mon fils, où est donc le prince ?

DIDIER, *regardant autour de lui.*

Je n'ai pas vu le moindre prince, mon papa.

CÉCILE.

Ce joli monsieur qui causoit avec nous.

EUGÉNIE.

Celui qui m'a donné cette bague. Il n'y a qu'un prince, dit mon papa, qui m'ait pu faire un si beau présent.

DIDIER, *d'un air dépité.*

Etourdi que je suis, de ne l'avoir pas reconnu !

EUGÉNIE.

O l'excellent jeune homme !

CÉCILE.

Si bon ! si familier ! O mon joli petit étui ; je te garderai toute ma vie.

M. DE GERVILLE.

Y a-t-il long-temps qu'il s'en est allé ?

DIDIER.

Tout-à-l'heure. Je courois après lui, lorsque vous êtes venu.

M. DE GERVILLE.

Par bonheur, je le joindrai demain dans la ville prochaine ; et je pourrai lui exprimer toute ma reconnoissance. Je suis pourtant fâché qu'il ne loge pas cette nuit chez nous. N'en auriez-vous pas été charmés, mes enfans ?

DIDIER.

Oui, mon papa. Il m'appelle déjà son camarade.

CÉCILE.

Oh ! moi, quoique je l'aime, je suis aise qu'il s'en soit allé. Nous n'aurio vous caresser à notre aise devant lui.

mad. DE GERVILLE.

Cécile a raison. Je n'aurois pas été de mêler mes larmes avec les vôtres chers enfans. Il auroit fallu étouffe soupirs.

M. DE GERVILLE.

C'est pour cela que je l'aurois encore haité. La violence que vous auriez fa votre douleur, m'eût donné la force d tenir la mienne ; et puisqu'il faut q vous quitte.....

MARIANNE, *prenant des deux mains de son père, et la baisant.*

Oh ! ne parle pas de nous quitter, papa ! (*Le petit Frédéric s'écarte du se sa mère, et tend ses bras vers son père le prend à son cou, et l'embrasse.*)

M. DE GERVILLE.

Chers enfans ! peut-être n'est-ce pas long-temps que je vous laisse. La pai doit pas être éloignée. Elle est l'obj tous les vœux de notre roi bienfaisant.

je l'espère, je reviendrai bientôt auprès de vous.

MAD. DE GERVILLE.

Mais tu pars; et en attendant, qui nous consolera de ton absence?

EUGÉNIE.

Que je lui rendrois avec plaisir sa bague, pour qu'il vous laissât avec nous!

CÉCILE.

Et moi donc, son étui!

DIDIER.

Et moi, son papier de louis d'or! Tenez, mon papa, voyez ce qu'il m'a donné pour une chanson. (*Il lui remet le papier.*)

M. DE GERVILLE, *rendant Frédéric à sa mère.*

Voyons donc ce que c'est. (*Il lit, joignant ses mains.*) Quelle bonté dans ce jeune prince, et quelle manière noble d'obliger! Il t'a donné un mandat que son père lui avoit remis sans doute pour ses plaisirs.

DIDIER.

Quoi! il m'auroit attrapé! Rendez-lui de ma part son argent. Mais ce n'est pas tout; il m'a donné aussi une chanson pour vous.

M. DE GERVILLE.

Une chanson pour moi, Didier? Tu rêves, mon fils.

DIDIER, *tirant un papier cacheté de sa poche.*

Vous allez voir.

LES ENFANS, *se souriant les uns aux autres.*

Une chanson ! une chanson ! (*Ils se pressent d'un air de curiosité autour de leur père.*)

M. DE GERVILLE.

Ciel ! le cachet du roi. (*Il ouvre le paquet d'une main tremblante, jette les yeux sur les premières lignes, et s'écrie*) : O ma chère femme ! mes chers enfans ! réjouissez-vous, réjouissez-vous.

mad. DE GERVILLE.

Pourvu que tu restes. Il n'y a que cela dont je puisse me réjouir.

M. DE GERVILLE, *reprend la lettre.*

Laissez-moi la lire toute entière. (*Tous se pressent à ses côtés dans un profond silence. Il lit quelques lignes.*) O l'excellent roi ! (*Il continue.*) Non, c'est trop. Dans un songe où mon imagination exaltée eût

formé les plus brillantes chimères, je n'aurois jamais espéré rien de si flatteur.

MAD. DE GERVILLE.

Je meurs d'impatience, mon ami.

EUGÉNIE.

Qu'est-ce, mon cher papa?

CÉCILE.

Que vous nous tenez en peine!

DIDIER.

Voyons donc votre chanson, à vous.

MARIANNE.

Papa, mon papa, eh bien?

Tous ensemble.

M. DE GERVILLE, *se jetant au cou de sa femme.*

Tu me gardes, ma chère femme. (*Il se baisse, et ramasse dans ses bras tous ses enfans.*) Je ne vous quitte plus, mes chers enfans. (*Il se rejette sur le sein de sa femme, qui pose à terre le petit Frédéric.*) Oui, oui; lis toi-même.

MAD. DE GERVILLE, *à demi évanouie.*

Je suis toute tremblante. Je ne saurois. (*Les enfans sautent tous les uns autour des autres, serrent leur père et leur mère, baisent leurs habits, frappent dans leurs mains, et font éclater leur joie par tous les trans-*

ports imaginables.) Nous gardons notre papa ! nous gardons notre papa !

M. DE GERVILLE.

Oui, vous me gardez, et sans que je quitte absolument le service. D'une manière si honorable !

mad. DE GERVILLE, *se ranimant.*

Et comment, comment, mon ami ?

M. DE GERVILLE.

Le roi, touché de ma maladie, me dispense de cette campagne. Mais (ce sont ses paroles) pour me récompenser de mes glorieux services, il m'accorde le gouvernement d'une citadelle, avec le titre de colonel.

mad. DE GERVILLE.

Quoi ! mon ami.....

EUGÉNIE.

O joie sur joie !

CÉCILE.

Aussi, mon cher papa, il n'y a pas d'homme comme vous dans le monde.

DIDIER.

Et vous voilà colonel.

M. DE GERVILLE.

Je vais donc être pleinement heureux pour le premier moment de ma vie ! (*à ma-*

dame de Gerville.) Me le pardonneras-tu, ma chère femme? Je n'avois pourtant fait aucune démarche pour avoir mon congé.

MAD. DE GERVILLE.

Va, je te connoissois. J'ai pris ce soin pour toi.

EUGÉNIE.

Ah! le méchant papa! Si maman et le roi n'avoient pas songé à nous plus que lui!.....

CÉCILE.

Vous nous aviez donc trompés? Ce n'est pas bien, au moins.

M. DE GERVILLE.

Vraiment, oui. Mais que voulez-vous? Une mauvaise honte de soldat! Hélas! cependant je n'aurois pu rendre à mon pays des services bien longs et bien utiles. Je le sens trop, mon corps n'est plus en état de supporter le poids des armes.

MAD. DE GERVILLE.

Et tu m'aurois porté la mort dans le cœur; tu aurois réduit ces innocentes créatures à l'état d'orphelin, si la Providence n'en avoit pas mieux disposé pour nous et pour toi! Allons, tout est pardonné. Mais où retrouver le généreux prince? Que je voudrois le

remercier, et le retenir cette nuit auprès de nous !

DIDIER.

Nous allons courir sur tous les chemins.

M. DE GERVILLE.

Allez, allez. Que je souffre de ne pouvoir vous suivre !

CÉCILE.

Il aura maintenant trois baisers pour un. (*Les enfans se disposent à courir. Le prince s'élance du bosquet.*)

SCÈNE X.

LE PRINCE, L'OFFICIER, M. DE GERVILLE, mad. DE GERVILLE, EUGÉNIE, CÉCILE, DIDIER, MARIANNE, FRÉDÉRIC.

LE PRINCE, *saisissant Cécile.*

Je te prends au mot. (*Il embrasse Cécile trois fois.*)

EUGÉNIE et DIDIER.

Le prince ! le prince !

CÉCILE, *un peu décontenancée.*

Vous m'avez presque fait peur avec vos baisers.

M. DE GERVILLE.

O mon digne prince, comment vous exprimer ma reconnoissance !

mad. DE GERVILLE.

Mes enfans et moi, comment vous remercier ! Vous me rendez un époux, et vous leur rendez un père.

LE PRINCE.

Tous ces bienfaits sont de notre juste monarque. Je n'ai fait que solliciter son choix, pour être l'instrument de ses graces. Privé de l'espérance de profiter, sous les yeux de M. de Gerville, de ses exemples et de ses leçons, j'ai voulu du moins adoucir mes regrets, en venant porter le bonheur dans le sein de sa respectable épouse et de ses aimables enfans. C'est une joie que je n'oublierai jamais. (*Il tend la main à M. de Gerville, qui la serre et la baise.*)

M. DE GERVILLE.

Il faut avoir la bonté de votre cœur, pour vous réjouir du bonheur d'une petite famille qui vous est si étrangère.

mad. DE GERVILLE.

Vous avez fait de si riches cadeaux à mes enfans !

EUGÉNIE.

Je rougis d'avoir accepté cette bague. Je ne la croyois pas si précieuse.

LE PRINCE.

C'est qu'elle s'est embellie dans tes mains Je ne la reconnois plus.

CÉCILE.

En ce cas-là, je ne vous parlerai pas d votre étui.

DIDIER.

Pour moi; je vous rends votre chanson Ce n'est pas apparemment celle que vou vouliez me donner?

LE PRINCE.

Excuse ma méprise; mais puisqu'elle es faite, mon père a si généreusement fourni mon équipage, que je puis bien me charge de celui d'un jeune enseigne.

DIDIER.

Enseigne? Est-ce dans votre compagnie

LE PRINCE.

Oui, mon petit ami.

DIDIER.

Ah! que je suis aise! Je serai auprès d vous, et le nom de mon père ne se perdr pas dans le régiment.

M. DE GERVILL.

Vous nous accablez de tant de graces ! l'en refuseriez-vous une bien touchante ›ur mon cœur ?

LE PRINCE.

C'est moi qui vous supplie de me l'accor-:r, en vous demandant cette nuit un asyle ›ur mon compagnon de voyage et pour oi (*M. et madame de Gerville s'inclinent un air respectueux*) ; pourvu cependant ıe Cécile n'en soit pas fâchée.

CÉCILE.

Oh ! puisque vous n'emmenez pas notre ıpa, restez tant que vous voudrez.

EUGÉNIE.

J'espère qu'au moins à présent vous man-rez de mes fraises ?

CÉCILE.

Vous nous les rendrez aussi douces, que ›us avez failli nous les rendre amères.

DIDIER.

Oui, mon prince, venez-en manger chez ›us, en attendant que je me sois assez dis-ıgué pour mériter d'en aller manger sous ›tre tente.

ANTOINE ET SON CHIEN.

Antoine étoit fils d'un malheureux journalier, fort honnête homme, mais si pauvre, si pauvre, qu'il ne possédoit rien au monde que les outils dont il se servoit pour gagner sa misérable subsistance. Une longue maladie, qui venoit de conduire sa femme au tombeau, l'avoit entièrement ruiné. Il seroit mort de chagrin lui-même après tous ces malheurs, s'il n'avoit pas eu besoin de vivre pour son enfant, qu'il aimoit beaucoup, parce qu'il étoit honnête, docile, et du caractère le plus heureux.

Le jeune Antoine passoit un jour devant la porte d'un château. Un domestique l'apperçut; et l'ayant fait entrer dans la cour, il lui demanda s'il vouloit gagner une pièce de douze sols. Bien volontiers, lui répondit le pauvre enfant. Que faut-il faire pour cela ?

LE DOMESTIQUE.

Prendre un de nos chiens, lui mettre une pierre au cou, et le jeter dans la rivière.

ANTOINE.

'ourquoi donc voulez-vous le faire périr?
-ce qu'il auroit mordu quelqu'un?

LE DOMESTIQUE.

'on, ce n'est pas cela. Tu vas en savoir
ison.

conduisit aussi-tôt Antoine sous la re-
, et lui fit voir dans un coin, sur la
le, un petit chien, qui ne paroissoit plus
r qu'un souffle de vie. Son poil étoit
bé, et une rogne affreuse couvroit tout
corps.

ANTOINE.

h le pauvre malheureux! il est dans un
triste état.

LE DOMESTIQUE.

'est pour cela que madame veut s'en dé-
. Il y a d'autres chiens dans la maison;
le craint qu'ils ne prennent son mal. Si
eux gagner tes douze sols, tu n'as qu'à
endre, et le noyer. Je ne voudrois pas
ucher pour six francs, moi.

ANTOINE.

ais est-il besoin que je le jette à la ri-
? Peut-être pourroit-il guérir.

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas d'apparence qu'il en revienne. Le médecin de madame l'a condamné.

ANTOINE.

N'importe; on peut toujours essayer.

LE DOMESTIQUE.

A la bonne heure. Fais-en ce que tu voudras, pourvu que tu nous en débarrasses.

ANTOINE.

Aurois-je toujours les douze sols?

LE DOMESTIQUE.

Ah! tu es intéressé?

ANTOINE.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour lui que je vous les demande. Si j'étois riche, il ne me faudroit rien; mais je suis pauvre, je n'ai pas toujours du pain pour moi-même, et il ne doit pas en manquer pendant sa maladie.

LE DOMESTIQUE.

Allons; c'est une affaire terminée. Voici tes douze sols.

Antoine vit sous un hangard un mauvais panier qu'il demanda. Il y mit le chien sur une couche de paille; et il se hâta de partir pour aller joindre son père qui travailloit dans une pièce de terre assez éloignée.

En marchant, il jetoit quelquefois les yeux sur le panier. La vue dégoûtante de son malade lui faisoit soulever le cœur ; mais elle excitoit en même temps sa pitié. Pauvre petit, lui disoit-il, tu dois bien souffrir ! Que je te plains ! Ah ! si j'étois assez heureux pour te rendre la vie ! Va, tu peux m'en croire, je ne me serois jamais chargé de te jeter à l'eau.

Son premier soin, en traversant le village, fut d'acheter un petit pain mollet. Il obtint par grace du boulanger de le tremper dans sa marmite pour lui donner un goût plus appétissant. Tout ce que le pauvre chien put faire, fut de le lécher du bout de la langue ; mais encore cela soutenoit-il un peu les forces du malade, et les espérances du petit médecin.

Le père d'Antoine fut prêt à le gronder, en le voyant arriver plus tard qu'à l'ordinaire. Mais lorsqu'il eut appris ce qui l'avoit retenu, au lieu d'en vouloir du mal à son fils, il fut charmé de voir qu'il avoit un cœur si sensible, et il l'embrassa pour sa récompense.

Auprès du champ où il travailloit, s'étendoit une verte prairie. Antoine y porta le

chien grelotant sur le gazon, et le mit a
pied d'un arbre pour qu'il se réchauffât a
soleil. Son mal ne lui venoit que d'une sur
bondance d'humeurs, produite par la quai
tité de viandes dont on avoit coutume de
nourrir. Aussi-tôt que le soleil l'eut un pe
ranimé, il se traîna dans la prairie, cher
chant du bout de son museau les herbes qu
l'instinct lui indiquoit pour sa guérison.
en eut à peine mangé, qu'il se trouva beau
coup mieux. Antoine venoit de quitter u
moment son travail pour savoir comment
se portoit. Il fut surpris de ne pas le trou
ver à la place où il l'avoit mis, et plu
joyeux encore de le voir sur ses pieds. Il eu
soin de le porter dans la prairie pendan
huit jours de suite, au bout desquels le pau
vre animal se trouva entièrement rétabl
Jamais il ne s'étoit vu de si bon appétit. An
toine avoit déjà employé ses douze sols à l
nourrir pendant sa convalescence; mais lors
qu'il le vit en parfaite santé, il n'eut pas d
regret à partager avec lui son propre pain.
lui avoit donné le nom de *Chéri*. Chéri em
bellissoit de jour en jour. Ses yeux pres
que éteints s'étoient ranimés. Ses membre
avoient repris leur souplesse. Bientôt soi

poil devint doux comme de la soie, et d'une blancheur aussi éblouissante que celle de la neige, lorsque le soleil y darde ses rayons.

Le bruit de sa beauté ne tarda guère à parvenir jusqu'à la dame du château, à laquelle il avoit d'abord appartenu. Elle envoya son valet-de-chambre offrir deux louis au petit Antoine, pour le ravoir de ses mains. Oh! non, non, répondit Antoine au messager. Madame le condamneroit encore à mourir dans la rivière s'il venoit à tomber malade; mais moi je ne l'abandonnerai jamais. Que sont vos deux louis en comparaison du plaisir que son amitié me donne? Nous sommes trop attachés l'un à l'autre pour nous séparer. Antoine avoit raison. Il n'auroit pas cédé son chien pour un empire; mais en revanche son chien ne l'eût pas quitté pour le plus grand prince de la terre. Il étoit fidèle à suivre ses pas, ou bien il couroit devant lui, faisant mille gentillesses pour l'amuser. Lorsqu'après avoir aidé son père à cultiver la terre, Antoine quittoit un moment sa bêche, et s'asseyoit sous l'ombrage pour prendre un léger repas, il n'avoit besoin que de faire un signe, Chéri oublioit ses affaires, accouroit à toutes jambes, s'élançoit sur lui,

t debout sur ses pieds de derrière, la queue étillante de plaisir, il lui prenoit sur les vres la moitié de chaque bouchée de son ain. Antoine avoit souvent à souffrir de ille nécessités; mais il n'en étoit pas plus iste, parce que son ami lui donnoit cha-ıe jour une nouvelle joie.

Hélas! il devoit bientôt survenir un grand alheur. A la fin de l'automne, le petit gar-ın tomba dangereusement malade. Son père nploya le peu d'argent qu'il avoit mis en serve de ses journées, pour procurer les emiers remèdes à son enfant. Ces tristes ıargnes furent bientôt consumées. Il se uvint alors du prix considérable que la ame du château avoit offert pour racheter n chien. Deux louis étoient pour lui tout or du monde dans cette circonstance. Il solut de renouveler la proposition à son s. Mais à peine celui-ci l'eut-il entendue: mais, jamais, s'écria-t-il; et la fièvre re-ıubla de l'agitation qu'une idée si triste oit portée dans ses esprits.

Cependant son mal empiroit tous les jours. e violentes coliques vinrent se joindre à fièvre pour augmenter ses tourmens. On voyoit se tordre et se rouler sur son gra-

bat en poussant des cris aigus. Alors venoit son petit chien qui s'accroupissoit près de lui, et le regardoit d'un air pitoyable, comme s'il eût voulu lui dire : Ah ! mon cher maître, que je te plains ! Antoine, à son tour, le regardoit avec attendrissement ; et lorsque ses douleurs lui permettoient de parler : O mon pauvre Chéri, lui disoit-il, il faudra donc que je te quitte bientôt ! Hélas ! je t'ai sauvé la vie, et toi, tu ne peux me secourir. En disant ces mots, il lui échappoit un torrent de larmes que Chéri venoit lécher sur ses joues brûlantes.

Il y avoit dans le voisinage un homme riche et compatissant, nommé M. d'Orfeuil, qui entendit parler de la maladie du petit garçon, et de l'indigence où se trouvoit son père. Il vint aussi-tôt pour s'assurer par ses propres yeux de la vérité de ces récits, et pour chercher les moyens de donner des secours à ces pauvres malheureux.

Lorsque ce brave homme se présenta devant la cabane, le petit Antoine étoit dans l'accès le plus violent de la crise. Son père étoit près de lui, abandonné à une profonde désolation. Ce n'étoit pas la faim qui le tourmentoit dont il souffroit le plus, quoiqu'il

n'eût pris depuis plusieurs jours qu'une foible nourriture à peine suffisante pour le soutenir. L'aspect des maux de son enfant l'empêchoit de s'occuper des siens. Il cherchoit à le consoler par ses caresses, et soutenoit sur un bras sa tête défaillante, tandis que le petit chien, ayant les deux pattes de devant appuyées sur le grabat, tantôt poussoit des cris plaintifs, et tantôt cherchoit par mille agaceries à faire tomber sur lui quelques regards de son maître.

Ce tableau touchant arrêta long-temps les regards de M. d'Orfeuil, sans qu'il pût faire un mouvement pour entrer dans la cabane. Il prit enfin sur lui de s'avancer; et il étoit déjà au pied du lit avant qu'on l'eût apperçu, même avant que le chien se fût détourné pour aboyer à sa rencontre; et lorsqu'Antoine et son père levèrent sur lui leurs yeux étonnés, ils virent les siens déjà pleins de larmes.

O mes chers amis, s'écria M. d'Orfeuil, dans quelle triste situation je vous vois! On m'a dit, Antoine, que tu n'étois pas en état de fournir aux frais de la maladie de ton fils. Ce n'est que depuis deux jours, lui répondit Antoine. Mon pain y avoit suffi

jusqu'alors ; mais à présent il ne me reste plus rien dont je puisse me priver pour mon enfant, à moins de vendre ce misérable grabat sur lequel il repose.

Le petit Antoine, à ces mots, étendit sa main tremblotante sur son chien, et laissa échapper un profond soupir.

Pauvre enfant, lui dit M. d'Orfeuil, ne sois pas en peine, je veux prendre soin de toi ! Antoine, ajouta-t-il, en s'adressant à son père, ta cabane est humide, et le séjour n'en vaut rien à ton fils, pendant sa maladie. Veux-tu me le confier ? Je le recevrai chez moi pour le faire guérir. Si je le veux ! lui répondit Antoine en se précipitant à ses genoux ; oui, mon brave monsieur, vous nous rendrez à tous deux la vie par cette charité.

M. d'Orfeuil le releva, tendit la main au petit garçon, et sortit aussi-tôt, sans rien dire, pour aller ordonner les premiers préparatifs. Une demi-heure après, vint un domestique robuste, qui enveloppa le petit Antoine dans une bonne couverture de laine, et l'emporta sur ses bras vers la maison de M. d'Orfeuil. Son père marchoit à son côté, laissant voir *sur* son visage un combat

où l'espérance et la joie sembloient dissip
peu à peu de longues traces de tristes
Pour le fidèle Chéri, sa contenance n'ét
pas équivoque. Il marchoit par gambade
et le nez au vent, les yeux constamme
fixés sur son jeune maître, qui de temps
temps entr'ouvroit sa couverture pour le r
garder.

Graces à la générosité de M. d'Orfeuil,
aux soins d'un médecin habile, la malad
du petit Antoine fut bientôt arrêtée da
ses progrès. Pendant tout ce temps, Ché
lui tint fidèle compagnie. C'est en vai
qu'on voulut l'engager à sortir de la cham
bre de son maître pour prendre un peu l'a
dans les champs. Toute la cérémonie qu'
faisoit pour le père d'Antoine, étoit de l'a
compagner, lorsqu'il se retiroit, jusqu'à l
première marche de l'escalier : puis tout-à
coup il rebroussoit chemin, et rentroit pr
cipitamment dans la chambre, en faisan
mille cabrioles autour de lui.

Au bout de quinze jours, le petit Antoin
fut en état de se mettre en route pour r
tourner auprès de son père. M. d'Orfeu
l'avoit fait habiller de neuf de la tête au
pieds. Tout autre auroit eu de la peine à l

reconnoître sous sa nouvelle parure ; mais les yeux de Chéri ne s'y trompoient point ; et l'on devine sans peine quelle fut sa joie, lorsqu'il vit son maître marcher dans la campagne, et qu'il put tout à son aise caracoler autour de lui.

La première parole qui s'échappa de la bouche du vieux Antoine, en recevant son fils dans sa cabane, fut le nom de M. d'Orfeuil. O mon cher enfant, dit-il à son fils, sans ce digne homme, je te perdois pour toujours. Tu vois comme il vient de nous rendre heureux. Que pourrons-nous faire pour lui témoigner notre reconnoissance ?

Oh ! mon père ! j'y ai déjà pensé ; mais je ne pourrois jamais vous le dire aujourd'hui ; et il détourna la tête pour cacher les pleurs qui vinrent tout-à-coup baigner ses yeux.

Il se coucha de fort bonne heure : cependant le sommeil ne descendit point sur ses paupières, durant toute la nuit il ne fit que s'agiter sur sa couche et soupirer.

Le lendemain, son père lui demanda quel étoit le moyen qu'il avoit imaginé pour s'acquitter envers M. d'Orfeuil. Le pauvre petit n'eut pas la force de répondre, et il se

contenta de lui montrer Chéri du bout de son doigt.

Il prit aussi-tôt son habit neuf, et sortit avec un effort si violent, que l'on voyoit bien qu'il lui avoit coûté tout son courage. Chéri le suivit. Jamais il n'avoit été si fringant que ce jour là. Il faisoit des gambades et des culbutes qui attiroient les regards de tous les passans. Chacun envioit le bonheur de posséder un petit animal si gentil. Mais plus il étoit joyeux, et plus Antoine avoit de tristesse. Hélas ! lui disoit-il, tu ne serois pas si réjoui, si tu savois que nous allons nous séparer pour toujours. J'ai mieux aimé souffrir faute de remèdes, que de te vendre pour en avoir. On m'auroit plutôt arraché la vie. Et maintenant il faut que je te cède à un autre, si je ne veux pas être un ingrat. Ah ! mon pauvre Chéri ! mon pauvre Chéri.

Au milieu de ses tristes pensées, il arriva devant la maison de M. d'Orfeuil. Il traversa la cour, monta l'escalier ; mais lorsqu'il fut à la porte de l'appartement, le cœur lui battit si fort, qu'il eut besoin de se recueillir quelques instans pour retrouver son courage. Enfin il prit Chéri dans ses bras, et frappa doucement à la porte. A peine

M. d'Orfeuil fut-il venu lui ouvrir, qu'il se précipita à ses pieds. O mon brave monsieur, lui dit-il en sanglotant, je vous dois la vie. Je n'ai que mon pauvre chien pour m'acquitter envers vous. Tenez, je vous l'apporte. Hélas ! ce n'est pas sans regret que je vous le donne ; mais vous me feriez encore plus de peine de me refuser.

M. d'Orfeuil avoit un cœur tel que tous les hommes devroient l'avoir pour leur bonheur et pour celui des autres. Le discours naïf du petit garçon le fit sourire : mais il n'en fut que plus touché de la grandeur de son sacrifice, parce qu'il savoit la force de son attachement. Il le prit dans ses bras, et lui dit : Non, mon cher Antoine, je ne veux point te refuser. J'accepte ton cadeau de grand cœur, et, à ce prix, je me tiens payé de tout ce que j'ai fait pour toi. Mais à présent que nous voilà quittes l'un envers l'autre, je te donne Chéri pour le plaisir que tu viens de me causer par ta reconnoissance.

Quoi ! monsieur !.... s'écria le petit garçon ; et il ne put achever.

Oui, mon enfant, reprit M. d'Orfeuil ; je ne te demande qu'une chose, c'est de ne pas

insister davantage. Va, je suis plus satisfait que tu ne peux l'être, en trouvant encore un moyen de te rendre heureux.

Antoine, qui, peu de minutes auparavant, avoit été sur le point de s'évanouir de tristesse, fut près en ce moment de succomber sous l'excès de sa joie. Il regardoit son bienfaiteur d'un air étonné. Il pressoit tour-à-tour sur son cœur et sur ses lèvres la main de M. d'Orfeuil et Chéri. Il pleuroit; mais ses larmes étoient douces : c'étoit des larmes d'attendrissement et de plaisir.

M. d'Orfeuil ne s'en tint pas à ces premiers bienfaits. Il venoit de vaquer un emploi dans sa maison, il en revêtit le vieux Antoine. Pour son fils, il le fit élever avec soin, et lui donna un bon métier. Chéri vécut heureux dans la famille. Ah! lui disoit quelquefois Antoine en le caressant, c'est à toi que je dois peut-être tout mon bonheur! Il ne fit que l'aimer de plus en plus chaque jour; et lorsque l'on vouloit parler de deux bons amis dans le village, il ne falloit pas chercher bien long-temps. Les noms venoient d'eux-mêmes à la bouche : c'étoit *Antoine* et *Chéri*.

LA RENTE DU CHAPEAU.

Un paysan entra un jour dans une boutique; et mettant son chapeau sur le comptoir, il pria le marchand de lui prêter six francs sur ce gage. Me prends-tu pour un sot, lui répondit celui-ci? Je ne te prêterois pas deux sous sur une pareille guenille. Tel qu'il soit, répliqua le paysan, je ne vous le donnerois pas pour vingt écus; et j'ai pourtant bien besoin de l'argent que je vous demande. Il y a huit jours que je vendis ici du bled. Je devois en recevoir le montant aujourd'hui; et je comptois là-dessus pour payer demain ma taille, si je ne veux voir saisir mes meubles. Mais le pauvre homme qui me doit, vient d'enterrer son fils. Sa femme en est malade de chagrin; et ils ne peuvent me payer que dans huit jours. Comme j'ai pris souvent de la marchandise chez vous, et que vous me connoissez pour un honnête homme, j'ai pensé que vous ne feriez pas difficulté de me prêter les six francs dont j'ai besoin. Ce n'est rien pour vous

et c'est beaucoup pour moi. En tout ca
voilà mon chapeau qui vous en répond. C'e
une caution plus sûre que vous ne pense
Le marchand ne fit que ricaner en haussa
les épaules, et lui tourna le dos sans pit

Le comte de*** se trouvoit alors par h
sard dans la boutique. Il avoit écouté av
attention le discours du paysan, et avoité
frappé de l'air de probité que respiroit
physionomie. Il s'approcha doucement
lui; et lui mettant six francs dans la mai
Voilà ce que vous demandez, mon an
lui dit-il; puisque vous trouvez des gens
durs, c'est moi qui aurai le plaisir de vo
obliger. Il sortit brusquement à ces mots,
lançant un regard d'indignation au m
chand; et son carrosse étoit déjà loin, ava
que le paysan, immobile d'étonnement
de joie, fût revenu un peu à lui-même.

Un mois après, le comte de*** traversa
le Pont-Royal dans sa voiture: il entend
une voix qui crioit inutilement au cocl
d'arrêter. Il mit la tête à la portière, et v
sur le trottoir un homme qui couroit à tou
jambes, en suivant le pas de ses chevaux.
tira le cordon pour retenir la bride dans
main du cocher. Aussi-tôt l'homme s'él

à la portière, et lui dit : Excusez, je vous prie, monsieur. Je me suis mis hors d'haleine pour vous attrapper. N'est-ce pas vous qui me glissâtes, il y a un mois, six francs dans la main chez un marchand ? — Oui, mon ami, je m'en souviens. — Eh bien ! monsieur, voici votre argent que je vous rapporte. Vous ne m'aviez pas laissé le temps de vous remercier, et encore moins de vous demander votre nom et votre adresse. Le marchand ne vous connoissoit pas. Je suis venu me poster ici tous les dimanches pour voir si je vous verrois passer. Heureusement je vous trouve. Je n'aurois jamais été tranquille, si je ne vous avois pas rencontré. Que Dieu vous récompense, vous et vos enfans, du service que vous m'avez rendu ! Je me félicite, lui répondit le comte, d'avoir obligé un si honnête homme ; mais je vous avoue que je ne m'attendois pas à me voir rentrer cet argent. C'étoit un petit présent que j'avois intention de vous faire. — Je n'en savois rien, monsieur ; et puis je ne reçois point d'argent que lorsque je le gagne. Je n'avois rien fait pour vous, et vous aviez *assez fait pour moi* de me le prêter. Daignez *le reprendre, je* vous en supplie. — Non

mon ami, il n'appartient plus ni à vous, à moi. Faites-moi le plaisir d'en achet quelque chose pour vos enfans, et de le présenter ce petit cadeau de ma part. — A bonne heure, monsieur, j'aurois mauva grace de vous refuser. — Voilà qui est fi n'en parlons plus. Mais éclaircissez-moi u chose qui n'a pas cessé de tourmenter curiosité depuis l'autre jour. Par quelle co fiance osiez-vous demander six francs votre chapeau, qui vaut à peine six sou — C'est qu'il vaut tout pour moi, monsie — Et comment donc, je vous prie, m ami? — Je vais vous en faire l'histoire.

Il y a quelques années que le fils uniq du seigneur de notre village, en glissant les fossés du château, tomba sous la glace. travaillois près de là; j'entendis des cr j'accourus, je me jetai tout habillé dans trou, et j'eus le bonheur d'en retirer l'enfa et de le porter vivant à son père. Mons gneur ne fut pas ingrat de ce service. Il donna quelques arpens de terre, avec u petite somme pour y bâtir une cabane, mo ter mon ménage, et me marier. Ce n'est *tout. Comme j'avois perdu mon chapeau d l'eau, il me* posa le sien sur ma tête, en

disant qu'il auroit voulu y mettre une couronne à la place. Vous voyez à présent si je ne dois pas aimer beaucoup ce chapeau. Je ne le porte guère aux champs. Tout m'y rappelle assez la mémoire de mon bienfaiteur, quoiqu'il soit mort. Mes enfans, ma femme, ma chaumière, ma terre, il n'est rien qui ne me parle de lui. Mais lorsque je viens à la ville, j'y porte toujours mon chapeau, pour avoir sur moi quelque chose de son souvenir. Je suis fâché seulement qu'il commence à s'user. Voyez-vous ? il s'en va. Mais tant qu'il en restera un morceau, il sera toujours sans prix à mes yeux.

Le comte avoit été vivement attendri de ce récit. Il prit son porte-feuille, en tira une lettre; et donnant l'enveloppe au paysan: Tenez, mon ami, lui dit-il, je suis obligé de vous quitter; mais voici mon adresse. Faites-moi le plaisir de venir me voir dimanche au matin.

Le paysan ne manqua point au rendez-vous. Aussi-tôt qu'il fut annoncé, le comte courut au-devant de lui; et le prenant par la main, il lui dit: Mon cher ami, vous ne *m'avez point sauvé* un fils unique, mais vous *m'avez rendu un service*, c'est de me faire

aimer davantage les hommes, en me pro
vant qu'il est encore des cœurs pleins d'ho
nêteté et de reconnoissance. Puisque l
chapeaux figurent avec tant d'honneur s
votre tête, en voici un. Je ne deman
point que vous quittiez celui de votre bie
faiteur. Seulement, lorsqu'il ne vous se
plus possible de le porter, je vous demande
survivance pour le mien ; et chaque anné
à pareil jour, vous en trouverez ici un au
pour le remplacer.

Cette fondation n'étoit qu'un honnête p
texte, dont se servoit le comte pour ména
la fierté du paysan. Il savoit trop bien qu
ne doit chercher qu'à élever les sentimens
ceux qu'on oblige. Après avoir gagné son co
par cette première liaison, il prit assez d'e
pire sur lui pour avoir le droit de répan
l'aisance dans sa famille, que des malhe
avoient presque ruinée; et il eut la joie
la voir presqu'aussi heureuse de sa rec
noissance, qu'il l'étoit lui-même de ses bi
faits.

LE PARVENU.

DANS une belle soirée du mois de septembre, M. de Ruffay sortit de sa maison avec Eugène son fils, et ils tournèrent leurs pas vers les riantes campagnes qui environnent les murailles de la ville. L'air étoit doux, le ciel pur; le bruit des eaux et le frémissement des arbres, portoient à une tendre rêverie. Quelle charmante soirée, s'écria Eugène, dans l'enchantement où le plongeoient les beautés ravissantes de la nature! Il pressa la main de son père, et lui dit : Si vous saviez, mon papa, quels sentimens agitent mon cœur! Il se tut un moment, éleva ses regards vers le ciel; et les yeux humides de larmes, il s'écria : Je te remercie, mon Dieu, de la douce soirée que tu nous donnes. Ah! si tout le monde pouvoit en jouir comme moi! Si tous les hommes étoient aussi joyeux que je le suis en ce moment! Je voudrois être roi d'un grand royaume, pour faire le bonheur de tous mes sujets.

M. de Ruffay embrassa son fils. Mon cher Eugène, lui dit-il, les souhaits bienfaisans que tu viens d'exprimer, sont d'une ame

aussi noble que sensible. Mais ton ame ne changeroit-elle pas, si tu changeois de fortune ? Conserverois-tu, dans ton élévation, les dispositions qui t'animent dans l'état de médiocrité où le ciel t'a fait naître.

EUGÈNE.

Pourquoi me faites-vous cette question, mon papa ? Est-ce qu'on ne peut devenir riche, sans devenir dur et méchant ?

M. DE RUFFAY.

Cela n'arrive pas toujours, mon ami. Il est des parvenus qui gardent la mémoire de leurs misères passées, et dans qui ce souvenir excite un sentiment de bienfaisance pour les infortunés. Mais, à la honte du cœur humain, le changement de fortune altère souvent les affections les plus tendres et les plus compatissantes. Tant que nous sommes malheureux, nous croyons que le ciel impose à tous les hommes le devoir de soulager nos peines : si la main de la Providence écarte de nous le malheur, nous croyons toutes ses vues dans l'univers remplies, et nous ne songeons plus aux misérables qui restent au fond de l'abîme dont elle nous a fait sortir. Nous en avons un exemple dans cet homme qui *vient quelquefois* me demander des secours,

et auquel je ne les donne qu'avec une répugnance dont je me fais un reproche ; mais que je ne suis pas le maître de surmonter.

EUGÈNE.

Effectivement, mon papa, je me suis apperçu que vous lui mettiez sèchement votre aumône dans la main, sans lui adresser jamais ces paroles de consolation que vous adressez à tous les autres pauvres.

M. DE RUFFAY.

Tu vas voir, mon fils, s'il les mérite.

M. Lafargue étoit un marchand mercier de la place Maubert. Quoiqu'il eût beaucoup de peine à vivre des profits de son petit commerce, jamais un indigent ne s'étoit présenté inutilement à sa porte. C'étoit là tous les plaisirs qu'il se permettoit d'acheter ; et il se trouvoit heureux d'en jouir, quoiqu'il ne pût s'y livrer de toute l'étendue des vœux de son cœur.

Ses affaires l'appelèrent un jour à la Bourse. Il vit, dans un coin, plusieurs gros négocians rassemblés, qui parloient d'entreprises brillantes, et du profit immense qu'ils en attendoient. Ah ! dit-il en lui-même, en poussant un soupir, que ces gens sont heureux ! Si j'étois aussi riche, Dieu sait que je

ne le serois pas pour moi seul, et que les pauvres partageroient mes jouissances. Il rentre chez lui plein de pensées ambitieuses: mais comment son petit commerce pourroit-il remplir ses vastes desirs? A peine suffisoit-il, malgré sa rigoureuse économie, pour le faire subsister frugalement pendant le long cours de l'année. Je serai toute ma vie au même point, s'écria-t-il! Il n'y a aucun moyen qui puisse me tirer de la médiocrité où je languis.

Un colporteur de loteries se présente en ce moment à sa porte, et lui propose de s'intéresser dans une société de billets. Il saisit avidement cette proposition, comme une inspiration de la fortune; et sans réfléchir combien sa cupidité pouvoit le mettre à la gêne, il place à la loterie un louis, le seul qu'il eût alors dans son comptoir.

Avec quelle impatience il attendit les six jours qui devoient encore s'écouler jusqu'au tirage! Tantôt il se repentoit d'avoir hasardé si follement une mise dont la perte auroit été fort considérable pour lui: tantôt il se représentoit les richesses entrant comme un torrent dans sa maison. Enfin le jour arriva.

EUGÈNE.

Eh bien ! mon papa, gagna-t-il ?

M. DE RUFFAY.

Dix mille francs.

EUGÈNE.

Ah ! comme il dut sauter de joie !

M. DE RUFFAY.

Il courut aussi-tôt chercher cette somme, la porta chez lui, passa plusieurs jours à la considérer ; et quand il s'en fut bien rassasié : Je peux, dit-il, en tirer un parti plus avantageux qu'une vaine contemplation. Il acheta diverses marchandises, étendit son commerce ; et par son intelligence et son activité, il eut bientôt doublé son capital.

En moins de dix ans, il étoit devenu un des plus riches particuliers de la ville.

Il faut dire à sa louange, qu'il avoit été jusqu'alors fidèle au vœu qu'il avoit fait, d'associer les pauvres à son aisance. Il se souvenoit, sans rougir, de son premier état, à la vue d'un homme malheureux ; et ce souvenir n'étoit jamais sans fruit pour celui qui le rappeloit à sa mémoire. Porté peu à peu dans des sociétés brillantes, il prit le goût du luxe et des dissipations. Il acheta aux portes de la ville une maison superbe, avec

des vastes jardins ; et sa vie devint un cercle d'amusemens et de plaisirs. Les fantaisies les plus dispendieuses ne lui coûtoient rien à satisfaire. Il ne tarda guère à s'appercevoir qu'elles avoient fait une brèche considérable à sa fortune. Le commerce qu'il avoit abandonné, pour se livrer tout entier à ses jouissances, ne lui fournissoit plus les moyens de la réparer. D'un autre côté, l'habitude de la mollesse, et un vil sentiment de vanité, ne lui permettoient pas de rabattre de ses dépenses. J'en aurai toujours assez pour moi, se dit-il secrètement; que les autres songent à se pourvoir eux-mêmes. Son cœur, endurci par cette résolution, fut dès-lors fermé à tous les malheureux. Il entendoit autour de lui les cris de la misère, comme on entend gronder la tempête, à l'abri de ses fureurs. Des amis qu'il avoit jusqu'alors soutenus, vinrent solliciter de nouveaux secours. Il les repoussa durement. N'ai-je donc amassé mes biens, leur dit-il, que pour les disperser sur vous? Faites comme moi, vous pourrez vous suffire. Sa mère, à qui il avoit retranché la moitié de sa pension, vint le prier de lui donner un asyle dans un coin de son hôtel, pour y finir ses vieux jours. Il

cut la barbarie de la refuser; et il la vit d'un œil sec, mourir dans le désespoir. Ce crime ne demeura pas long-temps impuni. La débauche dans laquelle il étoit plongé, épuisa bientôt toutes ses richesses, et lui ôta les forces nécessaires pour gagner sa subsistance par son travail. Il fut réduit à l'état de mendicité où tu le vois. Il cherche aujourd'hui son pain de porte en porte; et il est l'objet du mépris et de l'indignation de tous les gens de bien.

EUGÈNE.

Ah! mon papa, puisque la fortune peut rendre si méchant, je veux rester comme je suis.

M. DE RUFFAY.

Mon cher Eugène, je fais le même vœu pour ton bonheur; mais si le ciel te destine à un état plus élevé, qu'il te laisse toujours la noblesse et la générosité de ton ame. Pense souvent à l'histoire que je viens de te raconter. Apprends, par cet exemple, qu'on ne peut goûter un véritable bonheur, sans être sensible à l'infortune; que le devoir de l'homme puissant est d'adoucir les peines du foible; et qu'il peut être plus heureux par la joie intérieure qu'il trouve à le remplir,

que par l'éclat de son faste et de ses jouissances.

Le soleil alloit descendre sous l'horizon, et ses derniers feux faisoient briller d'un vif éclat les nuages qui paroissoient former des rideaux de pourpre autour de sa couche. Toute la nature respiroit le calme et la fraîcheur; les oiseaux, en répétant leurs dernières chansons, ranimoient leurs voix mélodieuses. Le feuillage des arbres sembloit, par un doux murmure, se mêler à leurs concerts. Tout inspiroit un sentiment de joie et de plaisir; mais Eugène et son père, au lieu de ce ravissement qu'ils avoient d'abord éprouvé, ne rentrèrent chez eux qu'avec un sentiment profond de mélancolie.

LE PARRICIDE.

Quel temps affreux! je meurs de froid, et je n'ai point d'asyle contre les vents et les frimas, point de lit où réchauffer mes membres engourdis. Je suis vieux, et mes forces sont épuisées par le travail. Fils barbare!

Cette pensée me navre et me déchire! Fils barbare! c'est moi qui t'ai donné le jour, c'est moi qui t'ai nourri, c'est moi qui t'ai soigné dans les maladies de ton enfance. En te voyant souffrir, mes larmes couloient sur tes joues. Tu m'aimois alors, et tu me disois en me caressant : Mon papa, qu'as-tu donc à pleurer? Je ne suis plus malade; ne t'afflige plus, voilà que je me porte bien. Tu te relevois sur ton lit; tes petites mains jouoient dans ma chevelure; tu me disois encore : Ne sois plus chagrin, je suis guéri; et en disant ces mots, tu retombois de foiblesse. Tu voulois parler, et tu ne pouvois pas. Enfin, ton corps s'est fortifié. Tu es devenu sain et robuste. Tu aurois dû être le soutien de ma vieillesse; j'avois travaillé toute ma vie pour toi, et tu me chasses de ta maison dans les vents et dans la neige. Nous ne pouvons plus vivre ensemble, mon père, m'as-tu dit en fureur. Et pourquoi donc, mon fils? Que t'ai-je fait? Je t'ai exhorté à la vertu; voilà mon crime. En te voyant consumer dans la débauche les fruits de soixante ans de travail, ces biens dont je m'étois fait une joie de me dépouiller pour t'enrichir, je t'ai montré l'abîme où

tu courois te précipiter. Dieu m'est témoi
que j'étois plus inquiet sur toi que sur mo
même. N'avois-je pas gardé assez long-tem
le silence, dans la crainte de t'affliger ? Ma
mon silence et mes gémissemens secrets, t
ne les entendois pas. Il a donc fallu parle
J'ai cru devoir alors reprendre les droits d'u
père. J'ai cependant tempéré l'autorité p
la douceur. Mes discours étoient aussi te
dres que pressans. Je t'ai parlé de ta mèr
que tes désordres ont fait mourir de chagri
Je t'ai parlé de moi-même, qu'ils alloie
aussi plonger dans le tombeau. Je t'ai mont
mes joues creusées par les larmes que tu m'
fait répandre. Je t'ai montré mes cheve
blancs, hérissés sur ma tête d'angoisse et
douleur. Je t'ai ouvert mes bras, pour t'i
viter à venir sur mon sein. Je serois tom
à tes genoux, si ton père, dans cette hum
liante posture avoit pu t'attendrir. Et to
mon fils.... Non, je ne puis le croire encor
tu es venu contre moi d'un air menaçan
ton bras s'est roidi, et ta porte s'est referm
sur moi. Toi, mon fils ? tu ne l'es plus. Pou
quoi sens-je encore dans mes entrailles q
je suis ton père ? Que je voudrois pouvoir
maudire ! Mais, non ; je n'ose même exhal

out haut mes plaintes. Je crains que Dieu e les entende, et que cette maison, dont tu ne chasses, ne s'écroule sur toi. Je vais me oucher sur cette pierre, devant ta porte. Demain, tu ne pourras sortir sans me voir. e ne puis penser que ton cœur ne s'attendrisse, en voyant ce que j'aurai souffert dans ette affreuse nuit. Mais si la rigueur de la aison, si l'épuisement de ma vieillesse, et lus encore les déchiremens de ma douleur, nt terminé ma vie, frémis de ton crime, leure sur moi, pleure encore plus sur toi-même; je bénirai ma mort, si elle peut servir à te changer.

Telles furent les plaintes de ce vieillard; t l'aquilon emporta ses soupirs dans toute la ongue durée de la nuit. Les airs retentissoient l'affreux sifflemens, la forêt courboit ses arres fracassés; toute la nature sembloit frémir l'horreur sur ce crime. Le lendemain au natin, on trouva le vieillard mort sur la pierre. Il avoit les mains jointes, et le visage tourné vers le ciel. Le nom de son fils étoit le dernier mot qu'il avoit prononcé. Il avoit prié jusqu'au dernier moment pour le Parricide.

PERSONNAGES.

Madame DE GRAMMONT.
AUGUSTE, son fils.
JULIE, sa fille.
Le chevalier D'ORGEVILLE.
ÉLISE, sa sœur.
GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, } amis de Julie et d'Auguste.
JUSTINE, femme-de-chambre de madame de Grammont.
ROBERT, vieux domestique.

La scène se passe chez madame de Grammont, dans une salle basse qui donne sur le jardin.

LE SORTILÉGE NATUREL.

SCÈNE PREMIÈRE.

USTINE, *debout devant une table couverte de jetons.*

AI beau compter et recompter, je n'en ouve jamais que quatre-vingt-quatorze. devroit pourtant y en avoir cent. Ne me rlez pas d'une maison où l'on reçoit des fans aussi tracassiers. Ils ne peuvent met- e le pied dans un endroit, que tout n'y it bouleversé en un tour de main. Allons, faut que je visite d'abord tous les coins de chambre. (*Elle va furetant de côté et autre, sur les chaises, sur les fauteuils, sques sur les fenêtres.*)

SCÈNE II.

Madame DE GRAMMONT, JUSTINE.

MAD. DE GRAMMONT.

Que cherches-tu donc, Justine, d'un air si inquiet?

JUSTINE.

Des jetons, madame.

MAD. DE GRAMMONT.

Est-ce que tu ne les vois pas là sur la table?

JUSTINE.

Je ne cherche pas ceux qui y sont, je cherche ceux qui manquent.

MAD. DE GRAMMONT.

Mais il ne doit pas y en manquer.

JUSTINE.

Cela ne devroit pas être. Cependant il y en a six de moins. La bourse n'est-elle pas de cent?

MAD. DE GRAMMONT.

Tu le sais comme moi.

JUSTINE.

Eh bien! je ne puis en trouver que quatre-vingt-quatorze. Ayez la bonté, madame, de les compter vous-même.

mad. DE GRAMMONT, *après avoir compté.*

Effectivement, il n'y en a pas davantage. Le nombre étoit pourtant complet hier au soir, à la fin de notre partie. Mais qui t'a donné l'idée de venir voir si le compte s'y trouvoit?

JUSTINE.

C'est qu'en entrant ici, j'ai vu que les enfans les avoient pris pour jouer.

mad. DE GRAMMONT.

Je leur avois expressément défendu de toucher à cette bourse. Ils en ont d'autres pour leur usage. Qui leur a donné ceux-là?

JUSTINE.

Ils ont bien su les prendre d'eux-mêmes.

mad. DE GRAMMONT.

D'eux-mêmes? Je vais leur parler. Où sont-ils?

JUSTINE.

Dans le jardin, sans doute, avec leur petite sœur.

mad. DE GRAMMONT.

Fais-moi venir Julie..... Mais, écoute, n'est-il entré personne que mes enfans?

JUSTINE.

Oh! leurs amis y sont venus aussi. Et qui peut savoir?.....

mad. DE GRAMMONT.

Quoi ! tu soupçonnerois.....

JUSTINE.

Je réponds de vos enfans et de ceu
M. Duluc comme de moi-même.

mad. DE GRAMMONT.

Est-ce que tu ne répondrois pas é
ment des autres ?

JUSTINE.

Je ne les connois pas assez pour cela.

mad. DE GRAMMONT.

Que dis-tu ? des enfans de condit
dont les parens sont si pleins d'honneu

JUSTINE.

Tenez, madame.... Je vais appeler m
moiselle Julie..... Mais la voici.

SCÈNE III.

Madame DE GRAMMONT, JUL
JUSTINE.

mad. DE GRAMMONT.

QUI vous a permis, mademoiselle
vous servir de mes jetons ! Ne vous av
pas défendu d'y toucher ?

JULIE.

Ce n'est pas ma faute, maman.

mad. DE GRAMMONT.

Et de qui donc, s'il vous plaît ?

JULIE.

De M. d'Orgeville, et de sa sœur. J'avois tiré des cartes avec les jetons d'ivoire que vous avez bien voulu me donner. Fi donc ! ont-ils dit l'un et l'autre. Nous ne sommes pas accoutumés à jouer avec ces jetons-là. Il nous en faut d'argent. Là-dessus, ils se sont mis à fouiller dans tous les tiroirs, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé cette bourse.

mad. DE GRAMMONT.

Pourquoi ne leur avoir pas déclaré la défense que je vous ai faite ?

JULIE.

Bon ! ils ont bien voulu nous entendre ! Ils nous auroient battus, je crois, si nous n'avions pas voulu leur céder.

JUSTINE.

Voilà des enfans bien élevés, à ce qu'il me paroît.

mad. DE GRAMMONT.

Il falloit au moins compter les jetons avant de sortir.

JULIE.

C'est aussi ce que je voulois faire. Mais lorsque j'en avois compté une trentaine,

M. d'Orgeville venoit les reprendre. Enfin, il les a jetés pêle-mêle dans la bourse, et nous a entraînés dans le jardin.

mad. DE GRAMMONT.

Mais savez-vous qu'il en manque six?

JULIE.

Est-il vrai, maman?

mad. DE GRAMMONT.

Comment, s'il est vrai, quand je vous le dis? Voyez, si l'on peut se reposer en rien sur vous? C'est votre devoir de veiller à ce que rien ne se perde.

JULIE.

Eh! mon Dieu, maman, j'étois assez embarrassée. Ces enfans sont si brouillons! Il falloit les suivre sans cesse, et courir de l'un à l'autre, pour les empêcher de briser vos laques et vos porcelaines. Ils ont pu disperser les jetons pendant que j'étois occupée d'un autre côté.

mad. DE GRAMMONT.

Il faut pourtant qu'ils se trouvent.

JUSTINE.

Je n'en sais qu'un moyen; c'est de faire retourner les poches de tous ces petits messieurs, avant qu'ils ne sortent.

mad. DE GRAMMONT.

Fi donc, Justine ! J'irois faire cet affront à leurs parens !

JULIE.

Oh ! je suis bien sûre qu'aucun d'eux n'est capable d'une bassesse.

mad. DE GRAMMONT.

Je le crois aussi : mais à leur âge, on est capable d'une étourderie. Va, ma fille, va leur demander poliment si quelqu'un de la compagnie, sans y penser, n'auroit pas mis des jetons, avec son argent, dans sa bourse. Ta commission est délicate, et demande beaucoup de ménagemens. Prends bien garde à n'offenser personne, en laissant entrevoir quelques soupçons injurieux.

JULIE.

Oui, maman, j'y vais.

mad. DE GRAMMONT.

Accuse-toi devant eux de négligence ; et dis-leur qu'on s'en prendroit à toi, si les jetons ne pouvoient se retrouver.

JULIE.

Je comprends à merveille. Laissez-moi faire.

mad. DE GRAMMONT.

Tu diras, en passant, à Robert de venir me parler ici.

JULIE.

Oui, maman.

SCÈNE IV.

Madame DE GRAMMONT, JUSTINE.

JUSTINE, *qui s'est occupée à chercher pendant la fin de la dernière scène.*

Je puis toujours bien répondre qu'ils ne sont pas dans cette pièce. Il n'y a pas un recoin que je n'aie visité.

mad. DE GRAMMONT.

Voilà des choses qui ne devroient pas arriver dans ma maison. Je tremble autant que je desire d'être éclaircie sur cet événement.

SCÈNE V.

Madame DE GRAMMONT, JUSTINE, ROBERT.

ROBERT.

Me voici, madame; que voulez-vous de moi?

mad. DE GRAMMONT.

Robert, c'est pour vous dire qu'il manque six jetons d'argent.

ROBERT.

Est-ce que madame me soupçonneroit de les avoir détournés?

mad. DE GRAMMONT.

A Dieu ne plaise, mon ami! Je te connois trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais comme tu as traversé l'appartement, je voulois te demander si tu ne les avois pas vus sur quelque fauteuil.

ROBERT.

Des jetons sur des fauteuils?

mad. DE GRAMMONT.

Je sais que ce n'est pas leur place: mais les enfans s'en sont servis pour jouer. Ils les auront peut-être laissés étourdiment dans un coin, et tu aurois pu les voir.

ROBERT.

Je ne les ai pas vus, madame.

mad. DE GRAMMONT.

Tant pis, me voilà fort embarrassée. Je ne sais quel parti prendre. Il faut certainement qu'ils se soient perdus aujourd'hui. Je les comptai moi-même hier au soir. Mais cherchez donc, Justine.

JUSTINE.

Vous avez vu, madame, que je n'ai pas perdu un moment. Les pauvres domestiques sont bien à plaindre, quand il s'égare quelque chose dans une maison. On gronde, et l'on soupçonne même les plus honnêtes.

mad. DE GRAMMONT.

Les plus honnêtes doivent me pardonner de les comprendre dans mes recherches, pour découvrir celui qui ne l'est pas.

ROBERT.

Vous pouvez commencer par moi, madame. Les fripons sont les premiers à se fâcher de ce qu'on les soupçonne.

JUSTINE.

Je ne crains rien de ce côté, Dieu merci. Mais c'est toujours un affront pour des domestiques, lorsqu'il se fait des recherches dans une maison.

mad. DE GRAMMONT.

Mettez-vous un moment à ma place ; que feriez-vous ?

ROBERT.

Ce que je ferois, madame ? Il me vient une idée : et si vous me permettez de l'exécuter, je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

mad. DE GRAMMONT.

Mais songes-tu qu'il ne faut compromettre personne? Quel est ton dessein?

ROBERT.

Je ne puis vous le dire. Un seul mot le feroit manquer. Ayez la bonté seulement de faire assembler ici tout le monde. Je vous promets que le voleur se dénoncera lui-même.

mad. DE GRAMMONT.

Je ne sais si je dois.....

ROBERT.

Vous me connoissez, ma chère maîtresse. Soyez sûre que personne n'aura à se plaindre que le coupable: et je ne crois pas que vous veuillez le ménager.

mad. DE GRAMMONT.

Eh bien! je connois ta prudence; je m'en apporte à toi.

ROBERT.

Bon! je vais tout disposer pour mon sorge. N'en soyez point effrayée. Rien n'est s naturel. (*Il sort.*)

SCENE VI.

Madame DE GRAMMONT, JUSTIN

JUSTINE.

MADAME, il a parlé de sortilége, av
vous entendu? Si je n'étois pas si sûre d'
innocente, j'en mourrois d'avance de fraye

mad. DE GRAMMONT.

Taisez-vous donc, imbécille.

SCÈNE VII.

Madame DE GRAMMONT, AUGUST
JUSTINE.

mad. DE GRAMMONT.

TE voilà, Auguste? D'où vient cet
empressé? Est-ce que tu me rapportes
jetons?

AUGUSTE.

Non, maman; je ne fais que d'appren
qu'il vous en manque six. Ma sœur vient
nous le dire.

mad. DE GRAMMONT.

Et comment a-t-on reçu cette nouvell

AUGUSTE.

Nous avons tous été bien surpris. Les petits Duluc et leur sœur veulent venir se défendre auprès de vous. Ils sont tous très-fâchés, maman.

mad. DE GRAMMONT.

Comment donc? Je les soupçonne moins que personne au monde. Et M. d'Orgeville?

AUGUSTE.

Oh! il est furieux. Il dit que c'est lui faire une bien mauvaise réception, que de le regarder comme un voleur.

mad. DE GRAMMONT.

J'espère que Julie n'aura pas employé d'expression désobligeante?

AUGUSTE.

Non, maman, au contraire. Elle a parlé avec beaucoup de politesse.

mad. DE GRAMMONT.

Pourquoi donc M. d'Orgeville s'est-il emporté? Il n'y avoit rien de personnel pour lui.

AUGUSTE.

Je ne sais, mais sa sœur l'a tiré à part : il n'a pas daigné seulement l'écouter. Il veut s'en aller tout de suite. Par bonheur, son neveu est resté ici. Il revient le chercher,

mais il a déclaré qu'il partiroit sur l'heure. Il menace d'aller se plaindre à son papa.

mad. DE GRAMMONT.

Il ne sortira point; et je veux moi-même prévenir son père, lorsqu'il viendra le chercher.

AUGUSTE.

Tous les autres desirent et demandent à haute voix de venir se justifier auprès de vous.

mad. DE GRAMMONT.

Ils n'ont à se justifier de rien. Je ne voulois que savoir s'ils étoient en état de me donner quelques éclaircissemens. Ils sont tous assez bien nés pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connois les fantaisies des enfans. Ils veulent tout voir, toucher à tout: et par inadvertance, on peut mettre une chose dans sa poche, sans avoir intention de la voler.

AUGUSTE.

Eh! mon Dieu, oui! J'avois bien pris l'autre jour, sans le savoir, la bourse de ma sœur.

mad. DE GRAMMONT.

Doucement. Je les entends sur l'escalier.

Justine, laisse-moi seule avec eux, et va voir si Robert fait ses préparatifs.

JUSTINE.

J'y vais pour vous obéir, madame; mais ce n'est qu'en tremblant.

SCÈNE VIII.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, le chevalier D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

mad. DE GRAMMONT.

Bonjour, mes petits amis, je suis enchantée de vous voir.

D'ORGEVILLE.

Mademoiselle Julie vient de nous dire, madame, qu'il manquoit six jetons d'argent, avec lesquels nous avons joué ici par malheur. J'en suis très-fâché; mais je ne m'attendois pas qu'on pût soupçonner quelqu'un de la compagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi et pour ma sœur.

mad. DE GRAMMONT.

Que le Ciel me préserve d'avoir de mauvaises idées sur votre compte. Ma fille ne

vous a certainement pas témoigné qu
la moindre crainte ?

ÉLISE.

Non, madame ; elle nous a demar
lement si nous les avions emportés, l
garde, ou pour jouer dans le jardin.

mad. DE GRAMMONT.

Vous auriez pu le faire innocemn
ne vois qu'elle seule de coupable e
cette affaire. C'est de ne vous avoir
jouer avec les jetons que je lui ai
pour son usage.

GABRIEL.

Nous n'aurions pas plus emporté
tres que de ceux-là.

LUCIEN.

O mon Dieu ! je n'aurois jamais
mettre le pied dans la maison, si j'a
seulement une épingle chez vous.

SOPHIE, *en vuidant ses poc*

Tenez, voici mes poches. Je n'e
d'autres à mon fourreau.

mad. DE GRAMMONT

Eh ! non, mes enfans ! je vous ai
combien j'étois loin d'avoir de ces i
perte de six jetons n'est pas considér
pendant je ne puis vous cacher qu'el

fecte sensiblement. Je voudrois, pour dix fois ce qu'ils valent, qu'ils ne fussent pas égarés.

D'ORGEVILLE.

Quand ils ne vaudroient qu'une bagatelle, ils ne devroient pas s'être perdus parmi nous. Mais on a des valets; et ces gens-là ne sont pas toujours fidèles. Ce n'est pas la première fois qu'on s'en est plaint au château.

JULIE.

Et moi, je vous assure que cela n'est jamais arrivé dans notre maison.

AUGUSTE.

Je répondrois, la main sur le feu, de tous nos domestiques.

mad. DE GRAMMONT.

J'ai mis en eux, depuis long-temps, la plus grande confiance; cependant, M. le chevalier, si vous aviez observé quelque chose, vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'ORGEVILLE.

Oh! rien, rien..... Mais quand nous sommes allés dans le jardin, n'ai-je pas vu la femme-de-chambre entrer ici?

mad. DE GRAMMONT.

Justine, M. le chevalier? Oh! je suis tranquille sur son compte. Depuis six ans

qu'elle est chez moi, tout passe entre mains : et si elle avoit eu des projets sur fortune, elle auroit pu détourner des ef d'une bien plus grande importance.

D'ORGEVILLE.

Votre vieux domestique n'y est-il pas tré aussi ? Il n'a pas une figure très-heure ce grison-là. Je ne voudrois pas le rencon le soir sur mon chemin.

mad. DE GRAMMONT.

Fi donc, monsieur ! qui peut vous a donné ces préventions contre l'honnête bert. C'étoit l'homme affidé de mon be père ; et il est plus ancien que moi dan famille. S'il pouvoit devenir infidèle, vous, ni moi, nous n'aurions plus su terre personne à qui nous confier.

D'ORGEVILLE.

Enfin, madame, quelqu'un peut s' glissé dans le salon après nous.

mad. DE GRAMMONT.

Oui, cela pourroit être; et je vais n éclaircir. Amusez-vous à jouer jusqu'à r retour.

D'ORGEVILLE.

Non, madame ; après ce qui s'est pa je ne puis rester ici plus long-temps. M

sieur Auguste, ne sauriez-vous point ce qu'est devenu mon chapeau?

AUGUSTE.

Robert l'a pris pour le nettoyer. Il vous le rapportera.

D'ORGEVILLE.

Il me le faut sur-le-champ.

ÉLISE.

Est-ce que tu ne veux pas attendre mon papa? Tu sais qu'il doit venir nous chercher dans sa voiture.

mad. DE GRAMMONT.

Je ne souffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au château. Attendez-moi, je vous prie, je ne tarderai guère à revenir.

SCÈNE IX.

AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE.

Je suis fort surpris que votre maman ait se permettre des soupçons à notre égard. personnes comme nous voler des jetons!

JULIE.

Elle n'a jamais eu cette pensée, monsie
Elle a pu croire que nous les aurions n
par distraction, dans notre poche; et j'
rois été capable, aussi bien qu'un autre,
cette étourderie. Mais voler! il n'y a pas
mot qui ressemble à cela dans tout ce qu'
a dit.

D'ORGEVILLE.

S'il n'y avoit eu ici que de petits bo
geois (*en regardant Gabriel, Lucien et*
phie), elle auroit pu croire tout ce qu'
auroit voulu; mais elle devoit bien sa
faire une différence.

GABRIEL.

C'est de nous apparemment que vous
tendez parler, monsieur; votre regard
le dit. Mais il faut que je vous dise à
tour, qu'ici à la campagne, c'est la man
de penser et de vivre, et non la naissan
qui fait la véritable noblesse.

D'ORGEVILLE.

Voyez donc comme ces campagnards
noblissent, pour un petit coin de terre q
labourent! Vous êtes bien heureux qu'il
ait pas d'autres enfans que vous dans n
voisinage, et que nous soyons oblig

M. Auguste et moi, de vous recevoir dans notre compagnie, pour nous aider à nous divertir. A la ville, vous n'auriez pas eu cet honneur, je vous en réponds, malgré votre manière de vivre et de penser.

AUGUSTE.

Parlez pour vous seul, M. d'Orgeville. A la ville comme ici, je me ferai toujours honneur de la société de mes chers amis.

JULIE.

Oui, certainement, monsieur le chevalier. Ils nous donnent plus de bons exemples dans un jour, que nous n'en recevrions dans un an d'une douzaine de petits gentilshommes comme vous.

ÉLISE.

Voilà, mon frère, ce que tu mérites. Pourquoi les attaquer?

D'ORGEVILLE.

Ne vas-tu pas aussi faire la philosophe, toi? Tu penses certainement comme moi dans le fond du cœur, quoique tu n'en dises rien. Est-ce que tu as oublié ce que maman nous répète tous les jours des enfans de bourgeois: Ne vous mêlez jamais avec les petites gens; dans une basse condition, on ne peut avoir que des sentimens bas.

AUGUSTE.

Est-ce que vous croiriez mes amis ca
bles de prendre quelque chose dans u
maison étrangère ?

GABRIEL.

Dites, monsieur: Nous avez-vous vus s
lement approcher de la table ?

SOPHIE.

Au lieu que je vous ai vu, moi, tenir
jetons dans votre main, et les regarder mê
de fort près. (*D'Orgeville s'élance vers e
et veut la frapper. Auguste et Gabriel
mettent devant lui, et le retiennent.*)

AUGUSTE.

Doucement, doucement, c'est à moi q
vous aurez à faire.

GABRIEL.

Non, mon ami, je saurai bien défen
ma sœur. Qu'il ose seulement la menac
Je lui déclare que je ne suis pas plus ép
vanté de sa taille que de sa noblesse.

D'ORGEVILLE.

Oh ! je ne suis pas fait pour me battre a
de petits bourgeois.

JULIE.

Fort bien. Et vous ne vous seriez

compromis sans doute à battre une petite bourgeoise ?

D'ORGEVILLE.

Je ne laisse pas attaquer mon honneur.

ÉLISE.

Cette petite fille auroit encore mieux fait de se taire.

JULIE.

C'est une enfant : et l'on peut bien lui pardonner, sur-tout lorsqu'elle dit la vérité.

D'ORGEVILLE.

La vérité? Qu'entendez-vous donc par-là ?

GABRIEL.

Que vous avez tenu des jetons dans vos mains, et que vous les avez regardés. Rien de plus. A-t-elle dit autre chose ? Et cela n'est-il pas vrai ?

D'ORGEVILLE.

Je ne m'abaisse pas à vous répondre.

GABRIEL.

Rien de mieux à faire, lorsqu'on n'a que de mauvaises raisons à répliquer.

SCÈNE X.

Madame DE GRAMMONT, AUGUST
JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, C
BRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

mad. DE GRAMMONT.

Qu'est-ce donc que ce vacarme, m
sieurs? Est-ce qu'il y a des querelles d
ma maison?

D'ORGEVILLE.

J'espère, madame, que vous me veng
des insultes que je viens de recevoir de
gens-là.

mad. DE GRAMMONT.

Qui appelez-vous ces gens-là? Je ne
pas accoutumée à entendre nommer a
ces messieurs, et moins encore à rece
des plaintes sur leur compte.

AUGUSTE.

C'est qu'ils n'ont pas été d'humeur
souffrir les grands airs avec lesquels on v
loit les traiter.

JULIE.

Oui, monsieur le chevalier est méc

tent de ce que nous ne lui avons pas donné une société de jeunes princes.

GABRIEL.

Il s'imagine qu'on doit nous soupçonner d'avoir pris les jetons, plutôt qu'une personne de sa naissance.

LUCIEN.

Comme si nous n'avions pas notre honneur à garder comme lui !

SOPHIE.

Et ne vouloit-il pas aussi me battre ? Heureusement que mon frère a su lui rabattre son caquet.

mad. DE GRAMMONT.

Mais cela n'est pas croyable.

ÉLISE.

C'est que mon frère est un peu vif.

mad. DE GRAMMONT.

La vivacité sied très-bien à son âge. Mais il ne faut pas être dédaigneux, turbulent et inconsidéré.

SCÈNE XI.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT, *portant un coq dans une corbeille couverte d'une serviette.*

ROBERT.

Il n'y a rien à dire, madame, tous les gens de votre maison sont innocens, aussi vrai que je m'appelle Robert, et que mon coq est un devin qui ne se trompe jamais.

SOPHIE, *en sautant de joie.*

Oh ! un coq ! un coq !

ROBERT.

Oui, ce n'est pas autre chose. Voyez-vous ? (*Il soulève un peu la serviette, et laisse entrevoir un peu la crête et le cou de l'animal.*) Vous voyez bien ? C'est un coq, mais un coq qui n'a jamais eu son pareil. Il me dit des choses que personne au monde ne peut savoir. S'il y a un brin de paille de perdu, je n'ai qu'à lui faire ma consultation, et il devine tout de suite qui l'a dé-

ıand il seroit à dix lieues de-là, et uroit mis sous trente serrures.

JULIE.

ɹurras donc découvrir qui a pris les

ROBERT.

nent, si je le pourrai? Dernière- .u cabaret, on m'avoit escamoté ma courus tout de suite chercher mon il m'apprit que c'étoit ce vilain pos- qui s'est cassé la jambe depuis ce ı.

SOPHIE.

savez donc faire parler votre coq?

ROBERT.

vraiment, comme les coqs savent *co, co, coquerico.* Avec cela, nous ıtendons à merveille, tout comme si urois avec vous.

JULIE.

ɔnous avois pas instruits de son talent?

ROBERT.

; qu'ordinairement rien ne se vole ıtte maison.

JULIE.

ıan, je vous en prie, laissez-lui faire ır.

mad. DE GRAMMONT.

Je le veux bien. Cela vous donnera d moins un quart-d'heure d'amusement. A lons, Robert, tu peux commencer.

ROBERT.

Oh ! madame, on ne va pas si vîte. Il m faut d'abord une chambre où il n'y ait p un rayon de jour.

mad. DE GRAMMONT.

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à ferme les volets.

JULIE.

Maman, je cours les pousser en dehors.

mad. DE GRAMMONT.

Tu ne saurois attendre ? Robert se char gera de ce soin.

ROBERT.

Oui, madame, j'y vais. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Aussi-tôt que Robert est sorti, tous les enfans s'attroupent autour de la corbeille, soulèvent la serviette, et regardent dessous. D'Orgeville seul se tient éloigné. Sa contenance annonce du trouble et de l'embarras.

AUGUSTE.

Ce coq annonce certainement quelque chose de surnaturel. Ses yeux sont étincelans comme deux étoiles.

JULIE.

Et sa crête, comme elle est rouge! Comme elle se dresse, et s'agite sur sa tête!

SOPHIE.

Vous imaginez donc qu'il sait faire tout ce que dit Robert?

LUCIEN.

Notre papa nous a instruits de ce qu'il falloit croire de tous ces contes de bergers.

GABRIEL.

Robert est un vieux chasseur; et je sui sûr qu'il s'entend mieux à faire taire le oiseaux avec son fusil, qu'à faire parler le coqs avec sa baguette.

ÉLISE.

Que sait-on? J'ai entendu raconter à ma bonne des choses si extraordinaires!

D'ORGEVILLE.

Comment peux-tu écouter de pareilles sottises, ma sœur? Si j'avois mon chapeau.....

mad. DE GRAMMONT.

Tant mieux, chevalier, que vous en ayez cette idée. Je voudrois qu'on parvînt à détromper Robert de ses imaginations. Un coq, deviner les voleurs! Quelle simplicité!

D'ORGEVILLE, *avec affectation.*

Nous allons bien rire, je crois, à ses dépens. (*Les volets se ferment tout-à-coup.*) (*Avec inquiétude.*) Mais pourquoi donc cette obscurité? Je n'aime pas à être dans les ténèbres, moi.

JULIE.

Maman, si le coq ne voit personne, comment pourra-t-il reconnoître le voleur?

mad. DE GRAMMONT.

Je n'y comprends rien.

SOPHIE.

Je voudrois bien avoir le secret de le faire chanter. Allons, mon petit coq, vois combien il fait noir. Régale-nous de ton *coquerico* de minuit..... Il ne dit mot.

JULIE.

Apparemment qu'il n'obéit qu'à la voix de son maître. (*Robert rentre dans le salon.*)

SCÈNE XIII.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

mad. DE GRAMMONT.

Te voilà content, Robert? il n'y a plus de jour.

ROBERT.

Oui, madame. C'est bien comme cela. Maintenant, ceux qui n'ont rien à se reprocher, peuvent demeurer ici. Mais s'il y a quelqu'un de coupable, je lui conseille de s'en aller. Quoi! tout le monde reste?

D'ORGEVILLE.

Voyez la belle finesse ! Crois-tu q soit la dupe ?

ROBERT.

Je vois donc qu'il faut employer ma magie. (*Il fait siffler sa baguette, en sant tournoyer rapidement dans l'ai on l'entend tracer à terre des cercles blés autour de la corbeille, en prono haute voix des mots barbares.*) Voilà dispose à merveille.

Or ça, mon coq, prends bien garde aux fi
Qui nous ont volé nos jetons.

Allons, mes petits messieurs et n tites demoiselles, approchez-vous. Q cun, à son tour, vienne passer l droite sous la serviette, et caresser n sur le dos. Vous entendrez le beau qu'il fera, quand il sera touché par minel.

Or ça, mon coq, prends bien garde aux fri
Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien ! est-ce qu'aucun de vou commencer ?

mad. DE GRAMMONT.

Comment donc ? On pourroit cro vous êtes tous coupables ?

SOPHIE.

Je suis la plus petite ; mais je vais donner l'exemple, moi. (*Elle lève d'une main la serviette, et passe l'autre deux ou trois fois sur le dos du coq.*) Voyez-vous ? il ne chante pas. Ce n'est donc pas moi qui ai volé ?

ROBERT.

Fort bien. Passez maintenant de ce côté, votre main par derrière. Y est-elle ?

SOPHIE.

Touchez.

ROBERT.

Bon. A vous, monsieur Auguste.

AUGUSTE.

Oh ! je ne crains pas plus que Sophie. — Voilà qui est fait. Voyez s'il a chanté ? Tiendrai-je aussi la main derrière ?

ROBERT.

Eh sûrement ! c'est pour tous. Passez donc là. Allons, un autre.

JULIE.

J'y vais. — S'il avoit chanté pour moi, il auroit été un grand menteur.

ROBERT.

Rangez-vous auprès de votre frère. Qui vient maintenant ?

ÉLISE.

C'est à mon tour. — Muet comme un poisson ! Ce n'est pourtant pas faute de le toucher. J'ai passé ma main quatre fois.

ROBERT.

Toutes les mains sont-elles au moins derrière le dos ?

SOPHIE, AUGUSTE, JULIE, ÉLISE.

Oui, oui, oui, oui.

GABRIEL et LUCIEN.

Après vous, monsieur le chevalier.

D'ORGEVILLE.

Bon ! je donne bien dans ces bêtises, moi.

mad. DE GRAMMONT.

Est-ce que vous voulez faire manquer notre jeu ? Un peu de complaisance, je vous prie.

D'ORGEVILLE.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, de tout mon cœur. — Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

SOPHIE.

O mon Dieu ! il n'y a plus que mes frères. Est-ce que ce seroit l'un des deux ?.... Oh ! non ; je ne le crois pas. (*Gabriel et Lucien font la même cérémonie, sans que le coq pousse un seul cri. Alors tous les enfans*

partent d'un grand éclat de rire, en s'écriant) :

Et le voleur ? Le voleur ? Il n'y en a donc pas ?

MAD. DE GRAMMONT.

Robert, vous devriez renvoyer votre coq au sabat. Il n'est pas encore assez grand sorcier. Cependant mes jetons ne se retrouvent point.

ROBERT.

Voilà qui me confond. Mais patience. Ne bougez pas. Toujours la main derrière le dos. (*Les enfans veulent se déranger.*) Restez donc là, vous dis-je. C'est comme du vif-argent ; cela ne sauroit tenir en place. (*à madame de Grammont.*) Madame, il faut qu'il manque quelque chose à mes cercles. Je vais chercher une lumière pour voir. Ayez soin, je vous prie, que personne ne se déplace jusqu'à mon retour. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTINE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, BRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE.

Je savois bien, moi, ce qui arriver tout cela. Pures bêtises !

SOPHIE.

C'est un coq-à-l'âne, son coq.

ÉLISE.

Je suis bien aise de le voir attrapé.

JULIE.

Qu'est-ce qu'il veut donc faire e avec sa lumière ?

mad. DE GRAMMONT.

Nous le saurons.

SOPHIE.

Je voudrois voir le coq, à présent. l avoir l'air bien honteux, je crois.

SCÈNE XV.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

Robert revient avec un flambeau. Il marche vers l'endroit où tous les enfans sont rangés. Il s'arrête à Sophie qui se trouve la première.

ROBERT.

Allons, donnez-moi votre petite main. (*Elle lui tend la main gauche.*) Non, pas celle-là; celle qui est derrière le dos. Bon.

SOPHIE, *en regardant sa main, et poussant un grand cri.*

O mon Dieu, quelle vilaine main j'ai là! noire comme du charbon! Est-ce qu'elle restera noire toujours?

ROBERT.

N'ayez pas peur, j'en parlerai à mon coq: il vous la rendra blanche comme la neige. (*Les autres enfans n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne visiter leurs mains. Ils regardent avec précipitation*; et

on les entend s'écrier presque tous à-la-fois) :

AUGUSTE.

Comme j'ai les doigts tout noircis !

JULIE.

Et moi donc ? Ce vilain Robert !

ÉLISE.

Le coq mériteroit qu'on lui tordît le cou

GABRIEL.

Je n'ai pas mal accommodé mes manchettes.

LUCIEN.

C'est comme si j'avois trempé la main dans le pot au noir.

D'ORGEVILLE, *élevant ses mains d'un air triomphant.*

Voyez-vous ? il n'y a que moi qui les a conservées propres.

ROBERT, *courant à lui, et le saisissant par le collet.*

C'est donc vous, monsieur le chevalier qui avez les jetons. Rendez-les tout de suite sinon je vous fouille et vous noircis de la tête aux pieds.

ÉLISE.

Le noircir ? O mon frère ! que devien

drois-tu? Si tu les as, dépêche-toi de les rendre.

mad. DE GRAMMONT.

Songez-vous, Robert, à ce que vous dites?

ROBERT.

Je suis sûr de mon fait. Les jetons, ou un visage de nègre le plus foncé du Congo.

D'ORGEVILLE, *en pâlissant, et avec une profonde consternation.*

Se pourroit-il que sans y penser?.... (*Il fouille dans ses poches.*) Il est vrai que je les ai tenus dans les mains. (*Il fait comme s'il les trouvoit tout-à-coup dans un coin de sa veste.*) Eh! mon Dieu, les voilà! Qui auroit imaginé?.... (*Tous les enfans paroissent frappés de surprise, et d'Orgeville de confusion.*)

mad. DE GRAMMONT.

Robert! (*Il s'approche d'elle.*) (*Haut.*) Emportez votre coq et votre lumière, et allez nous ouvrir les volets. (*Bas.*) Gardez-vous d'apprendre aux domestiques comment vous avez retrouvé les jetons.

ROBERT.

Il suffit, madame. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

Madame DE GRAMMONT, AUGUS
JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE,
BRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

mad. DE GRAMMONT, *aux enfa*

MES amis, passez dans ce cabinet,
trouverez de l'eau pour laver vos m
Prenez bien garde à salir vos habits.

SOPHIE

Oui, pourvu que ce noir s'en aill
j'allois rester barbouillée!

mad. DE GRAMMONT.

Ce n'est qu'une détrempe de suie;
goutte d'eau l'emportera. Vous, mon
le chevalier, comme vos mains sont
pres, vous pouvez rester ici. (*Les en
passent dans le cabinet.*)

SCÈNE XVII.

Mad. DE GRAMMONT, D'ORGEVI

mad. DE GRAMMONT.

EH bien! monsieur, se peut-il que
soyez coupable d'une action aussi basse

voilà pourtant ce jeune gentilhomme qui étoit si dédaigneux tout-à-l'heure envers d'honnêtes enfans de bourgeois, qui croyoit sa noblesse compromise dans leur société ! Ce n'est qu'un vil filou.

D'ORGEVILLE.

Pardonnez-moi, madame.... c'est que je jouois avec les jetons.... et sans y penser.... Je ne puis vous dire comment ils se trouvent sur moi.

mad. DE GRAMMONT.

Indigne excuse qui aggrave encore votre faute ? Comment peut-on, à votre âge, montrer tant d'assurance et de front ?

D'ORGEVILLE.

Certainement, madame, je n'avois pas de mauvais desseins..... C'est que j'étois si honteux qu'on pût me prendre pour un voleur !

mad. DE GRAMMONT.

Mais après les ménagemens et la délicatesse que j'avois dit à ma fille d'employer en les demandant, vous n'auriez pas eu à rougir de vous fouiller et de les rendre. Cela n'auroit passé que pour une pure inadvertance, une simple étourderie.

D'ORGEVILLE.

Je n'y pensois pas.

mad. DE GRAMMONT.

Et à quoi pensiez-vous, lorsque vous avez voulu faire tomber mes soupçons sur de braves domestiques et sur les amis de mes enfans? A quoi pensiez-vous, lorsque vous avez fait semblant de passer la main dans la corbeille et de caresser le coq?

D'ORGEVILLE.

Mais je l'ai caressé.

mad. DE GRAMMONT.

Allez, petit scélérat; non, je ne trouve pas ce mot trop fort pour vous. Heureusement que vous n'avez pas acquis assez d'expérience pour savoir cacher vos crimes. Vous avez touché le coq, dites-vous? Et ne voyez-vous pas que vous vous seriez noirci les mains, puisqu'il avoit sur le dos une détrempe de suie? Les autres n'ont pas eu peur de le caresser, parce que leur conscience ne leur reprochoit rien; mais vous, la crainte où vous étiez que l'artifice de Robert ne fût réellement un sortilége, vous a retenu. Vous avez cru ne pas vous trahir, par ce qui vous a précisément décelé. Vous méritez que je raconte cette belle aventure à monsieur

votre père, lorsqu'il viendra vous chercher ce soir.

D'ORGEVILLE, *se jetant à ses genoux.*

Oh ! non, madame, je vous en supplie. Il me battroit, il m'étoufferoit sous ses pieds.

mad. DE GRAMMONT.

Ce seroit peut-être mieux que d'élever un monstre qui le déshonorera un jour par des infamies. Car de quoi ne serez-vous point capable dans un âge plus avancé, puisque dès l'enfance, vous êtes déjà familier avec le crime ?

D'ORGEVILLE.

Ah ! madame, pardonnez-moi par pitié. Jamais, jamais.....

mad. DE GRAMMONT.

Combien de fois n'avez-vous pas fait ces promesses ? Ce n'est pas ici votre coup d'essai. Toutes les circonstances me l'annoncent. Un enchaînement de mensonges si impudens !

D'ORGEVILLE.

Eh bien ! si vous apprenez que de ma vie je touche à quelque chose que ce soit au monde.....

mad. DE GRAMMONT.

Avant tout, dites-moi, que vouliez faire de ces jetons? Vous ne pouviez e de vous en servir sans qu'on les rec C'étoit donc pour les vendre?

D'ORGEVILLE.

Oh! ne le croyez pas! c'est qu'ils m soient plaisir à la vue. Je me figuroi c'étoit comme d'autres jouets; et je mis dans ma poche seulement pour les à moi.

mad. DE GRAMMONT.

Comment pouvez-vous avoir envie qui appartient aux autres? De quel sur-tout osez-vous le prendre, et vous proprier? Avouez-le-moi, monsieur, e la première fois?

D'ORGEVILLE, *en se cachant le visa*

Hélas! non, madame; j'en ai pris de temps en temps à la maison : et co on n'a jamais su que c'étoit moi, je pe encore aujourd'hui.....

mad. DE GRAMMONT.

Voilà une très-mauvaise pensée! Q il n'y auroit personne sur la terre qui s'en appercevoir, ne savez-vous pas Dieu voit tout, et qu'il ne laisse rien

puni? Peut-être que cet événement est pour votre bien; et vous vous corrigerez beaucoup mieux, lorsque vous aurez été châtié comme vous le méritez.

D'ORGEVILLE.

Ah! que ce soit par vous, par tout le monde, mais non par mon papa. Qu'il n'en sache rien, je vous en conjure! Dites-le, si vous voulez, à maman ou à mon précepteur.

mad. DE GRAMMONT.

Oui, je sens combien cette nouvelle affligeroit mortellement monsieur votre père: et par égard pour lui, non pour vous, je veux bien la lui cacher; mais à condition que vous viendrez ici avec votre précepteur, et que vous me ferez en sa présence une promesse sacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller sur votre conduite; et s'il vous arrivoit jamais de manquer à votre parole, je ne me contenterois pas d'en instruire votre famille, je le publierois devant toute la terre.

D'ORGEVILLE.

Oui, j'y consens, j'y consens.

mad. DE GRAMMONT.

Je vous aurois défendu le seuil de ma porte, si je n'avois à cœur de vous voir

changer. J'en veux juger par moi-même. Vous pouvez continuer de venir ici.

D'ORGEVILLE.

Eh ! comment oserai-je paroître devant vos domestiques ?

mad. DE GRAMMONT.

Tranquillisez-vous, monsieur, j'ai eu plus de soin de votre réputation que vous-même. J'ai défendu à Robert de leur en rien dire.

D'ORGEVILLE.

Ah ! madame, que ne vous dois-je pas ? Non, je n'oublierai de ma vie le service que vous m'avez rendu. Mais vos enfans et leurs amis ?

mad. DE GRAMMONT.

Je les connois : ils sont assez généreux pour vous pardonner. Faites-les venir. (*D'Orgeville marche lentement vers le cabinet, et les appelle.*)

SCÈNE XVIII.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

ÉLISE.

Allez, monsieur, c'est indigne. Vous n'êtes plus mon frère. Je ne veux plus vous voir.

mad. DE GRAMMONT.

Non, mademoiselle, le chevalier n'est pas si coupable qu'il peut le paroître. Il vient de m'avouer sa conduite. C'étoit pour jouer encore dans le jardin qu'il avoit mis les jetons dans sa poche. Mais quand la chose a semblé prendre la tournure d'une accusation de vol, il a eu peur d'en être soupçonné. C'est une mauvaise honte que j'excuse : mais ce que je ne puis excuser (*en s'adressant aux petits Duluc*), c'est d'avoir voulu vous rendre suspects dans mon esprit.

GABRIEL.

Oh ! madame, nous ne lui en voulons plus de mal à présent. Nous savons qu'il faut pardonner, même à ceux qui nous offensent, sur-tout lorsqu'*ils sont* malheureux.

mad. DE GRAMMON.

Vous voyez, chevalier, combie
blesse des sentimens l'emporte sui
la naissance. Vous voilà réduit à la
ceux que vous avez accablés d'out
avec toute la fierté de votre nom,
l'objet de leur pitié.

D'ORGEVILLE.

Oh ! quelle honte pour moi ! sui
humilié ?

GABRIEL.

Nous ne vous le ferons jamai
Tout ceci restera secret entre nous.
pas, Lucien ?

LUCIEN.

Il peut compter sur mon silence.

GABRIEL.

Et toi, Sophie?

SOPHIE.

Je ne veux pas le faire battre,
combien cela fait mal. (*D'Orgeville
à leur cou, et les embrasse.*)

D'ORGEVILLE.

Je n'ose vous demander à être enc
dans votre société.

GABRIEL.

Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, si elle vous est agréable.

AUGUSTE et JULIE.

Nous vous verrons avec le même plaisir, tant que vous serez bien avec nos amis.

ÉLISE.

Vous êtes trop bons : il ne le mérite pas. Il faut que mon papa soit instruit de tout ce qu'il a fait.

mad. DE GRAMMONT.

Vous perdriez beaucoup dans mon estime, mademoiselle, si vous n'étiez pas touchée du repentir de votre frère, quand des étrangers en oublient leurs offenses. Ne cherchez point à profiter de l'avantage que sa faute vous donne, pour le perdre dans l'esprit de ses parens; mais de l'empêcher, par de sages conseils, de se rendre indigne de leur tendresse. J'ose répondre que vous n'aurez jamais à rougir de lui.

D'ORGEVILLE.

Je serois bien indigne de tant de bontés, si cette leçon ne me servoit pas pour la vie.

SOPHIE.

Prenez-y garde au moins, ou gare le coq de Robert.

LE TRICTRAC.

M. DE PONTIS venoit d'acheter pour Sophie et pour Adrien un petit trictrac de bois d'acajou, avec des dames d'ébène et d'ivoire, trois jetons de nacre, deux cornets de maroquin, et quelques paires de jolis dés d'ivoire.

Les enfans ne connoissoient pas encore ce jeu. Ils prièrent leur papa de leur en donner les premières leçons. M. de Pontis, qui se mêloit volontiers à tous leurs plaisirs, s'en fit un de les satisfaire. Il jouoit alternativement avec l'un et avec l'autre; et celui qui ne jouoit pas, regardoit la partie pour s'instruire.

Je me garderai bien de vous dire comment ils comptoient d'abord du bout du doigt le nombre des points imprimés sur les dés. Je ne marquerai pas non plus les écoles qu'ils firent dans le commencement. J'aime mieux vous apprendre qu'au bout d'un mois, ils savoient joliment la marche du jeu. Bientôt ils furent en état de jouer seuls ensemble. Sophie étoit de la première force de son âge pour le *petit Jean*. Adrien, plus ambitieux, tournoit toutes ses prétentions vers le *Jean*

de retour. Peu à peu ils en vinrent au point de n'avoir plus recours à leur papa que dans les grandes difficultés.

Il étoit un jour témoin de leur partie. Adrien, après quelques mauvais coups, avoit perdu la tête, et sembloit jouer à reculons. Sophie, qui se possédoit à merveille, menoit la bredouille grand train.

Adrien, en faisant rouler les dés dans son cornet avant de les pousser, ne manquoit jamais de nommer les points qu'il lui auroit fallu pour battre, ou pour remplir. Cinq et quatre ! six et trois ! Point du tout. C'étoit deux et as, terne, ou double deux qui venoient. Il frappoit du pied contre terre, fracassoit les dames, jetoit le cornet après les dés, et s'écrioit : Voyez si l'on peut être plus malheureux ! C'est bien jouer de guignon.

Sophie, au contraire, sans appeler ses dés, cherchoit à s'en procurer un grand nombre de favorables. Se voyoit-elle trompée dans son attente ? Au lieu de se troubler elle-même par des lamentations inutiles, elle réfléchissoit sur le moyen de parer à cet accident. Il lui arrivoit quelquefois d'en tirer de nouvelles ressources ; et l'on étoit tout

surpris de lui voir rétablir, en un clin
le jeu le plus désespéré.

Lorsque la victoire se fut déclaré
elle avec tous les honneurs du trio
elle sortit, par modestie, pour se dé
sa gloire. Adrien, honteux de sa d
n'osoit lever les yeux sur son papa
Pontis lui dit froidement : Adrien
bien mérité de perdre cette partie.

ADRIEN.

Il est vrai, mon papa, celle-là, et
les autres, pour jouer contre quelqu
a tant de bonheur.

M. DE PONTIS.

Il sembleroit, à t'entendre, que
hasard qui décide absolument de to
jeu.

ADRIEN.

Non, mon papa. Mais on n'amène
points faits exprès, comme Sophie

M. DE PONTIS.

Il étoit difficile qu'elle en eût de
res, de la manière dont elle avoit su
ses dames. Tu n'as fait attention
dés, au lieu de remarquer la march
jeu. Que dirois-tu d'un jardinier qu

vernant ses arbres au hasard et sans accommoder ses travaux aux variétés des saisons, se plaindroit de ce que ses fruits ne réussissent pas comme ceux de son voisin, attentif à profiter de toutes ces circonstances pour l'avantage de sa culture ?

ADRIEN.

Oh ! mon papa, c'est bien différent.

M. DE PONTIS.

Et en quoi ? Voyons.

ADRIEN.

Je ne peux pas vous le dire; mais je le sens bien.

M. DE PONTIS.

Je suis honteux pour toi de te voir employer ces ressources des petits esprits pour défendre leur opiniâtreté dans une mauvaise cause. As-tu réellement vu dans la comparaison que je viens d'employer, quelque chose qui l'empêche de se rapporter au sujet dont il étoit question ? Je veux que tu me le dises.

ADRIEN.

Eh bien ! non, papa, je n'y avois seulement pas réfléchi. C'étoit pour n'avoir pas l'air d'être confondu.

M. DE PONTIS.

Tu vois ce que l'on gagne à ces lâch
tours. On n'avoit que le tort d'un défa
justesse dans l'esprit, et l'on y joint l
beaucoup plus condamnable d'un défa
justice dans le cœur. En employant ce
subterfuge auprès de quelqu'un de ra
nable, crois-tu qu'il en soit la dupe ? Ja
Il n'y voit que de la petitesse après
déraison. On auroit pu d'abord attend
moins de lui de la pitié; il ne ressen
que du mépris, sans compter celui
doit s'inspirer à soi-même.

ADRIEN.

Mon père, c'est bien dur ce que
me dites-là.

M. DE PONTIS.

Tu sais que je suis sans ménagement
tout ce qui peut tenir du plus loin à l'i
tice ou à la bassesse. On ne reçoit ces l
que d'un père, et je les donne avec an
pour qu'un autre n'ait pas occasion de
donner avec aigreur. L'aveu que tu m'
à la première instance, et d'un mouve
franc de ton ame, me persuade que tu
ras jamais besoin d'un autre avis.
m'embrasser, Adrien.

ADRIEN.

De tout mon cœur, mon papa, je sens que vous me sauvez bien des affronts.

M. DE PONTIS.

Je n'ai vu que ce moyen de les prévenir. Mais revenons encore à la comparaison dont j'avois fait usage. Nous pourrons, j'espère, en tirer une instruction plus étendue.

ADRIEN.

Voyons, voyons, mon papa; je ne vous ferai point de mauvaise chicane. Mais si je la vois tant soit peu clocher, vous permettrez bien.....

M. DE PONTIS.

Je ne demande pas mieux, mon ami. Je serai charmé de te voir des idées plus justes. Crois qu'un noble amour-propre peut encore trouver quelque satisfaction dans l'aveu même d'une erreur. Il ne se fait point sans un grand amour pour la vérité, sans un vif sentiment de justice; et la raison qui sait se relever d'une chute, est tout près d'en venir à ne plus broncher.

ADRIEN.

Je vois qu'il me faut encore long-temps tenir la bride serrée à la mienne.

M. DE PONTIS.

Fort bien ! mais lâche un peu l
ton imagination pour me suivre. J
qu'un joueur de trictrac doit faire
jeu, comme un jardinier habile
jardin. Si l'un ne songe d'abord qu
une belle tige à son arbre, et à bi
lopper ses branches pour y recueill
fruits, l'autre ne s'occupe au co
ment qu'à fournir ses cases, et à
dames dans un ordre avantageux,
aisément son plein, le ménager lo
fait, et en tirer le plus grand n
points qu'il puisse rapporter. L'é
des dés ne dépend pas plus de l'u
variations du temps ne dépenden
tre. Mais ce qui dépend égalemen
les deux, c'est de se tenir en gar
les incertitudes, de n'y exposer qu
caution l'objet de leurs travaux.
d'une partie est mêlé de hasards
ou contraires, comme celui d'une s
fluences malignes ou bienfaisantes.
ces heureuses ressemblent à ces
douces, qui préparent la fertilité,
vers subits de fortune, à ces tem
daines qui menacent la végétation

leté suprême est de prévoir ces vicissitudes, de découvrir à propos l'un son jeu, l'autre son espalier, lorsqu'il n'y a point de danger à craindre, pour hâter leur croissance, et de les garantir ensuite avec soin, lorsque la partie ou le temps deviennent orageux.

ADRIEN.

Fort bien, mon papa, jusqu'ici tout cadre à merveille. Mais dans une partie de trictrac, un bon joueur ne profite pas seulement de ses propres avantages, il profite encore des fautes et des écoles de son adversaire, au lieu que le jardinier joue tout seul dans votre comparaison?

M. DE PONTIS.

Il est vrai; mais une comparaison ne peut jamais embrasser tous les rapports. La mienne se borne à ceux que je viens d'indiquer.

ADRIEN.

Croyez-vous? Eh bien! je vais la pousser plus loin, moi. Je regarde tous les jardiniers d'un village comme jouant entr'eux à qui portera le plus de fruits au marché. Celui qui sait le mieux conduire son jeu, en aura de plus précoces, de plus beaux, et en

les noms et la gloire, pour t'i
noble ardeur de t'instruire un
leurs ouvrages immortels.

LA TENDRE MÈ

Lettre de M. de Tercy à mad. L

MADAME,

CETTE lettre vous causera peut
que surprise. Peut-être aussi l
vous de moi. Quoi qu'il en soit,
venue nécessaire; et j'en viens,
préparation, au sujet qui me for
l'écrire.

Vous pouvez vous souvenir e
temps où je vous aimois, et où v
siez répondre à ma tendresse. Ce
plus. Vous avez cru pouvoir pla
fections dans un objet plus dign
Puisque vous en espérez votre b
ne veux point le détruire. Nous
bres. Retirez-vous sur vos terre

dans les miennes. Je vous donne huit jours pour cet arrangement. Je me tiendrai loin de vous dans cet intervalle, pour vous sauver de mes reproches, et vous épargner un trouble dont il ne me convient pas d'être témoin. Quant à mes trois enfans, vous pouvez vous tranquilliser sur leur sort. Après sa conduite, leur mère ne doit plus avoir de communication avec eux, et je trouverai, sans elle, le moyen de les faire élever convenablement à leur naissance. Recevez pour toujours mes adieux. Jouissez en paix de votre nouvelle destinée, et cherchez, autant qu'il vous sera possible, à effacer de votre mémoire le souvenir de celui qui se disoit autrefois votre tendre époux, et qui n'est à présent que

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ADRIEN DE TERCY.

Réponse de madame DE TERCY *précédente.*

MONSIEUR,

Je chercherois vainement à vo
tous les mouvemens que votre let
tés dans mon ame. Vous voulez vo
de moi. Puisque vous jugez cet é
saire, je me soumets à vos idées. Si
m'avoit dit, lors notre union, qu'e
tiroit qu'a une rupture scandaleu
rois certainement pu me persuad
événement fût même possible ;
il est arrivé. Dans mon malheur,
une consolation, c'est qu'il est e
le ciel un Dieu qui sait porter
jour l'innocence. Ma conscience
exempte de tout reproche. Mon co
noît aucun de ces objets que vo
dignes de moi. Il n'a jamais écou
seul, je vous le proteste, non pa
mens, mais par une simple affirm
mon ame prononce avec calme
Je ne veux faire aucun effort pou
vaincre de votre injustice. Je suiv

ment le chemin par où le ciel me conduit. Il m'a jusqu'à présent comblée de faveurs. J'espère qu'il voudra bien me les continuer. Il est cruel pour moi qu'on m'arrache tous mes enfans. Je pourrois dire qu'une mère qui leur donna le jour avec douleur, a sur eux plus de droits que leur père; et les loix m'en accorderoient au moins un. Mais je ne vous ferai pas l'affront de les invoquer. Je me figurerai avec résignation, que Dieu vient de me les enlever par la mort, ou que je meurs moi-même, et qu'ils vont bientôt me suivre. Adieu; vivez heureux, injuste et toujours cher époux. Le jour et la nuit, je prierai le ciel que, pour votre repos, il fasse tomber de vos yeux le voile qui les couvre, afin que vous puissiez voir quelle honnête et fidèle épouse vous avez par-dessus toutes les femmes, dans

Votre désolée, mais innocente

AMÉLIE.

Madame DE TERCY, HENRIET
SOPHIE et CAROLINE.

HENRIETTE.

Nous voici, maman, que nous vou
vous ?

mad. DE TERCY.

Venez, mes filles, asseyez-vous prè
moi. J'ai quelque chose à vous dire.

CAROLINE.

Prends-moi sur tes genoux, je te p
maman. (*Madame de Tercy prend Caro
dans ses bras, la serre tendrement sur
sein, et laisse échapper quelques larmes.*

HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc, maman? vous pleu

SOPHIE.

Je n'ai rien fait, au moins que je sac
pour te fâcher contre moi.

CAROLINE.

Ni moi non plus, maman, je t'assu
(*Madame de Tercy secoue la tête, s
pouvoir répondre. Ses larmes et ses so
glots recommencent avec plus de violen
Les trois enfans se mettent à pleurer,
crient ensemble, en la pressant de le
mains :*) Maman! ma chère maman!

mad. DE TERCY, *en contraignant ses pleurs.*

Tranquillisez-vous, je vous en conjure. Ne pleurez point. Vous me désolez.

HENRIETTE.

Pourquoi donc avez-vous pleuré la première? Pourquoi pleuriez-vous hier, avant-hier, tous les jours, depuis la lettre de mon papa?

mad. DE TERCY.

Ne me le demande point, ma chère fille, tu le sauras un jour. Tout ce que je puis vous apprendre, mes enfans, c'est que demain je suis obligée de vous quitter.

SOPHIE.

Et tu ne m'emmènes pas cette fois, comme tu me l'avois promis? Henriette t'a bien accompagnée dans l'autre voyage.

mad. DE TERCY.

Plût au ciel que je pusse vous emporter toutes dans mes bras! Mais, hélas! ce n'est pas en mon pouvoir.

HENRIETTE.

Au moins reviendrez-vous bientôt, maman?

SOPHIE.

Et m'apporteras-tu quelque chose de bien joli, quand tu reviendras?

CAROLINE.

Et aussi moi, je t'en prie! Une gra poupée qui roule!

HENRIETTE.

Quoi! mes sœurs, vous voyez que maman est triste, et vous lui parlez de joujo Ah! si j'osois....

mad. DE TERCY.

Que veux-tu dire, ma chère fille?

HENRIETTE, *en sanglotant.*

Vous ne reviendrez pas, je le sens. V êtes toujours chagrine de nous quitter; n vous ne pleurez pas comme aujourd'h quand ce n'est que pour un petit voyag

mad. DE TERCY.

Ne te fais pas de ces frayeurs, Henrie En moins de six semaines je puis être de tour auprès de vous.

SOPHIE.

O mon Dieu! que ferons-nous si lo temps toutes seules?

CAROLINE.

Tu le sais, maman, je ne sais jamais jo si bien, quand tu n'y es pas.

mad. DE TERCY.

Votre papa revient demain.

HENRIETTE.

Et vous ne serez pas ici pour le recevoir?

SOPHIE.

Oh! il sera bien fâché que tu n'y sois pas.

CAROLINE.

Demeure au moins pour lui, je te prie, maman.

mad. DE TERCY.

Il n'en sera que plus aise de me voir à mon retour. Quelques semaines seront bientôt passées.

HENRIETTE.

Vous ne voulez pas nous le dire; mais je sais que mon papa.....

mad. DE TERCY.

Mon enfant, tu me déchires le cœur. Je souffre bien assez de me séparer de vous. Tranquillise-toi, je t'en conjure, nous nous reverrons bientôt. Reçois-en ce baiser pour gage.

HENRIETTE, *en se jetant à son cou.*

Oh! si c'étoit vrai!

mad. DE TERCY.

Tu verras, tu verras. Je te le promets. Je ne t'ai jamais trompée. Portez-vous bien,

mes chères filles; et ne cherchez
amuser en m'attendant. (*Elle les*
l'une après l'autre.) Henriette, So
qui êtes les deux aînées, prenez
qu'il n'arrive aucun accident à ma
Aimez-moi toujours. De mon côté
rai continuellement à vous. Adieu
fans. (*Elle s'arrache tout-à-cou*
bras, et les laisse toutes les trois
de douleur, et poussant de hauts

Lettre de M. DE TERCY *à*
DE VILLIERS.

MA CHÈRE ET DIGNE AMIE,

Je vous envoie, comme vous
mettez, mes trois filles. Je vous
leur prodiguer vos plus tendres soi
les trouvent en vous une secon
Après l'événement odieux qui
perdre celle que leur avoit donnée
je regarde comme un bienfait du
vous daigniez généreusement vous
veiller sur leur éducation. Je sens de
est le fardeau que je vous impose,

peu je suis en état de m'acquitter jamais envers vous de la moindre partie de ma reconnoissance. Mais que n'ose pas un père pour ses enfans ! Daignez donc pardonner à l'indiscrétion d'un cœur paternel ; et disposez dans tous les temps de moi, et de tout ce qui m'appartient. Une chose que je ne saurois jamais assez vous recommander, ma digne amie, c'est le choix d'une bonne gouvernante. Tâchez d'en trouver une selon mes principes et les vôtres. Il en est si peu qui soient propres à d'autre emploi que d'habiller et déshabiller des poupées ! Plutôt que de livrer mes enfans à des êtres de cette nature, j'irois les porter dans une campagne déserte, pour y végéter sans aucune espèce d'éducation. Mais comme les ames dignes l'une de l'autre savent s'attirer mutuellement par une sympathie secrète, j'espère que dans une aussi grande ville que Rouen, vous parviendrez à découvrir une femme qui ait assez d'honnêteté, de connoissances et de raison pour élever mes filles selon mes desirs. Je vous donne un pouvoir illimité sur le sort que vous jugerez à propos de lui faire. Je ne ménagerai rien pour un objet si important. J'*attends* avec la plus vive impa-

tience de vos nouvelles. Je verrois avec b
coup de plaisir que vous voulussiez
charger de quelque partie de notre co
pondance Henriette, ma fille aînée, po
former de bonne heure à écrire. Il es
votre pouvoir, ma digne amie, de me
dre plus supportable le malheur que
prouve, et de me faire goûter, dans
enfans, la joie que m'a ravie mon inf
épouse. J'appelle cette douce espérance
mon cœur, pour en chasser les chagrin
le possèdent, et pouvoir vous exprime
sentimens d'estime et de reconnoissance
lesquels je suis et serai toute ma vie,

Votre ami à toute épre

ADRIEN DE TER

Madame DE TERCY, JUSTINE, sa fer
de-chambre, COMTOIS, son laqua

COMTOIS, *en entrant.*

MADAME la baronne vous souhai
bonjour. Voici sa réponse. (*Il lui pré
un billet.*)

mad. DE TERCY.

st bon. Faites venir la Brie, et vous re-
erez avec lui. (*Comtois sort. Madame*
rcy ouvre le billet, et le lit tout bas.)
soit loué ! j'ai réussi. (*à sa femme-de-*
bre.) Tiens, lis, Justine.

JUSTINE *lit tout haut.*

'est avec plaisir que je reçois la femme-
ambre que vous me recommandez. Une
nne à qui vous rendez un témoignage
antageux, doit être un sujet rare; et je
remercie de la préférence. Elle peut on-
dès ce moment chez moi ».

STINE, *en lui rendant le billet d'une*
main tremblante.

n Dieu, madame, que vous ai-je fait ?
pleurant.) Vous me renvoyez de votre
ce. En quoi l'ai-je donc mérité?

mad. DE TERCY.

i rien, ma pauvre Justine, tu es une
lente fille; et si le ciel dispose autrement
ion sort, je n'en aurai jamais d'autre
oi. Mais à présent je ne puis te garder;
t nous séparer absolument. Console-toi;
:re que je ne tarderai guère à te repren-
le t'aurois donné de quoi vivre seule en
dant ce jour; *mais* j'ai craint les dan-

gers auxquels pourroient t'exposer ta jeunesse et ton inexpérience. Tu seras traitée chez madame la baronne avec autant de douceur qu'auprès de moi. Je lui ai fait en ta faveur les recommandations les plus pressantes. Voici un petit cadeau pour me rappeler à ton souvenir. Tu trouveras aussi dans le bas de mon armoire quelques nippes dont je te fais présent. Va, ma pauvre amie, ne pleure point devant mes yeux; ils sont assez rassasiés de larmes. Lorsque tu auras fait ton paquet, je te reverrai encore une fois.

JUSTINE, *tordant ses mains.*

O Dieu! faut-il que je vous quitte! Non, je ne puis me passer de vous servir : je vous suivrai par-tout.

mad. DE TERCY, *avec fermeté.*

Je vous en prie, Justine; si vous avez pour moi quelque attachement, ne me tourmentez pas de vos plaintes. Laissez-moi seule. J'ai besoin de quelque repos. (*D'une voix plus douce.*) Va, ma pauvre amie, je t'ai dit que je te reverrois encore avant de nous séparer.

JUSTINE.

O ma digne et bonne maîtresse! (*Elle sort en poussant de profonds soupirs.*)

Madame DE TERCY, LA BRIE, son cocher, COMTOIS, son laquais.

LA BRIE.

Me voici, madame, est-ce pour mettre vos chevaux ?

mad. DE TERCY.

Non, la Brie. Attendez. (*à Comtois.*) Que vous est il dû de vos gages ?

COMTOIS.

Le dernier quartier seulement, madame.

mad. DE TERCY

Le voici, et une demi-année par-dessus, pour vous donner le temps de vous bien placer. Mes affaires m'obligent de m'éloigner de ma maison. Je suis très-contente de votre service ; et vous pouvez produire par-tout cette attestation que je vous en donne. Vous êtes jeune, et vous avez su vous former à votre état. Il vous sera facile de trouver une condition. Adieu. (*Le domestique sort avec un air de trouble et de chagrin.*)

LA BRIE, *les mains jointes.*

Ah ! madame, je ne puis croire que mon jour aille venir.

mad. DE TERCY.

Je tremble moi-même de vous le déclarer.

LA BRIE.

Quoi! madame, moi qui vous ai vu naître, moi qui vous ai suivie de chez monsieur votre père, moi que vous regardiez, disiez-vous, comme de votre dot! Me renvoyer après tant d'années! Pensez-vous que je vous sois moins attaché, à cause de ma vieillesse? Hélas! je n'ai ni femme ni enfans; je ne tiens qu'à vous dans ce monde. Que voulez-vous que je devienne?

mad. DE TERCY.

Mon cher et honnête la Brie, croyez qu'il en coûte bien à mon cœur. Mais, vous le voyez, j'ai renvoyé ma femme-de-chambre et mon domestique. Je ne dois plus avoir personne auprès de moi.

LA BRIE, *avec feu.*

Ma bonne maîtresse, est-ce que les affaires de M. de Tercy seroient dérangées? Ah! je tiens de vos bontés de quoi nourrir longtemps vos chevaux. Laissez-mourir sur mon siége en vous conduisant.

mad. DE TERCY.

Cette preuve de votre attachement m'est

sensible. J'en suis pénétrée jusqu'au
du cœur. Mais rassurez-vous; M. de
y gouverne sa fortune en homme sage,
laissa rien manquer à mes besoins. Cela
vrai, que je vous donne mes trois che-
, et que je vous assure une petite pen-
pour toute votre vie.

LA BRIE.

moi, à moi? Que voulez-vous que je
de ces richesses? Je n'en mourrois que
)t du regret de perdre celle qui me les
it données. Non, jamais, jamais.

mad. DE TERCY.

l'exige de vous pour ma satisfaction. Je
: me réjouir de vous avoir procuré du
s et de l'aisance pour le reste de votre
lesse. (*La Brie veut prendre le bas de
be pour la baiser. Elle lui donne à bai-
a main.*) Allez, mon enfant, j'ai besoin
e seule.

LA BRIE.

ıe je vous souhaite au moins mille et
: bénédictions du ciel. Je suis vieux;
je ne me sens encore que trop jeune
· avoir le temps de vous pleurer.

Mad. DE VILLIERS, mad. LAMBERT, vêtue d'une robe de serge noire.

mad. LAMBERT.

PARDONNEZ, madame, si je prends la liberté de venir vous interrompre. J'ai appris que vous cherchiez une gouvernante pour trois jeunes demoiselles. Quoique je me croie bien éloignée de posséder les qualités nécessaires pour des fonctions si délicates, la situation où je me trouve m'engage à vous proposer du moins d'en faire un essai.

mad. DE VILLIERS.

Puis-je vous demander qui vous êtes, madame, et quel est votre nom ?

mad. LAMBERT.

Je m'appelle Lambert. Je suis la veuve infortunée d'un homme que j'aimois, et que j'aime encore plus que moi-même. Dans la douleur qui m'accable, ce seroit une consolation pour moi de pouvoir employer mon temps à l'éducation de trois enfans bien nés. Je vous conjure, madame, si vous n'avez déjà pris d'engagement avec personne, de vouloir bien me confier cet emploi; j'espère que vous serez contente de mon zèle. Je ne

demande aucun salaire. Je suis au-dessus de tous les besoins. C'est seulement une occupation que je cherche, pour me distraire de l'idée de mes malheurs.

mad. DE VILLIERS.

Un motif si touchant me pénètre du plus vif intérêt pour vos peines. Vous n'avez donc point d'enfans, madame?

mad. LAMBERT, *avec émotion.*

J'en avois qui faisoient toute ma joie et tout mon espoir. Mais, hélas! ma cruelle destinée me les a ravis.

mad. DE VILLIERS.

Je vous plains du fond de mon cœur. Vous me paroissez une mère bien tendre, et vous auriez mérité de voir vivre vos enfans pour prix de votre amour.

mad. LAMBERT, *avec un soupir.*

Ah! ils vivent encore, ils vivent; mais ils n'en sont pas moins perdus pour moi. (*Il lui échappe des larmes.*)

mad. DE VILLIERS.

Je ne puis vous comprendre, madame. Certainement, ou votre douleur vous égare, ou vous avez un sentiment secret que vous étouffez. Craindriez-vous de me le décou-

vrir? Peut-être serois-je en état de vous donner quelques consolations.

mad. LAMBERT.

Vous seule au monde le pouvez, madame.

mad. DE VILLIERS.

Moi seule? Et comment? Parlez. Que desirez-vous de moi? Il n'est rien que je ne me sente portée à faire pour vous.

mad. LAMBERT.

Faites-moi donc gouvernante des trois jeunes demoiselles.

mad. DE VILLIERS.

Est-ce là tout ce que vous desirez?

mad. LAMBERT.

Rien, rien de plus, et je suis heureuse.

mad. DE VILLIERS.

Je ne puis revenir de l'étonnement où vous me plongez. Tout cet entretien me paroît comme un songe. Quoique vous ne me jugiez pas digne de votre confiance, je sens que vous vous emparez de la mienne. Je vais faire appeler les trois jeunes demoiselles. Voudriez-vous bien faire en ma présence une première épreuve de vos dispositions pour l'emploi que vous recherchez? Si, comme je n'en doute pas, vous justifiez l'idée

que j'ai conçue, je vous remets aussi-tôt vos élèves.

mad. LAMBERT, *avec transport.*

O ma noble bienfaitrice ! je ne puis contenir l'excès de ma joie. Ainsi, j'ai votre parole ?

mad. DE VILLIERS.

Oui, sous la condition que je vous ai proposée.

mad. LAMBERT.

Je n'en demande pas davantage. Graces au ciel et à vous, j'ai encore mes enfans.

mad. DE VILLIERS, *avec surprise.*

Vos enfans, madame ? Quels enfans ?

mad. LAMBERT.

Mes trois filles, les demoiselles de Tercy. Vous voyez leur malheureuse et innocente mère, que son époux vouloit leur arracher. J'ai abandonné mes biens ; j'ai déguisé mon nom et mon état pour vivre auprès de mes enfans. J'ai craint de me découvrir à vos yeux avant d'avoir obtenu votre promesse. Je sais ce que mon époux vous a écrit de moi ; mais je me flatte que le parti que je viens d'embrasser vous a déjà convaincue de mon innocence. Une bonne mère ne peut pas être une mauvaise épouse.

mad. DE VILLIERS, *en l'embrassant.*

O tendre et courageuse femme! je n'ai point de parole pour vous exprimer ma joie et mon admiration. Comment pouvoit-il me tomber dans l'esprit de chercher sous ce triste déguisement madame de Tercy !

mad. LAMBERT.

Cette métamorphose ne m'a rien coûté; et je suis résolue à la soutenir constamment. Personne au monde, excepté vous, ne saura qui je suis. Ne craignez point de vous compromettre. Je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne laisser jamais échapper mon secret de ma bouche.

mad. DE VILLIERS.

Je vous promets la même discrétion. Mais vos filles ?....

mad. LAMBERT.

Il me sera certainement cruel de me cacher à leurs yeux, et de me dérober à ma propre tendresse. Mais il ne me reste pas d'autre moyen. Aidez-moi seulement à jouer mon personnage. Lorsque la méprise sera une fois établie, elle se soutiendra d'elle-même. Je n'ai d'inquiétude que de la part de ma fille aînée, Henriette.

mad. DE VILLIERS.

Je ne puis attendre plus long-temps cette ène extraordinaire. Je vais les appeler.

Elle sort et rentre aussi-tôt avec les trois etites demoiselles qui font une révérence racieuse à madame Lambert, et la consi- lèrent avec une attention mêlée de surprise t d'embarras.)

mad. DE VILLIERS.

Mesdemoiselles, c'est pour vous présenter madame Lambert, la gouvernante que je vous ai choisie. Je me flatte que vous en serez satisfaite. Je crois pouvoir vous répondre de es soins et de son amitié. Mais aussi tout le espect et toute l'obéissance que vous ren- iez à madame votre mère.....

HENRIETTE, *en se jetant dans ses bras.*

Hé! c'est notre maman!

SOPHIE et CAROLINE.

h! maman, maman, vous voilà de re- . (*Elles sautent autour d'elle, lui bai- les mains, et l'accablent de caresses. lame Lambert cherche à leur en imposer n maintien froid et sérieux.*)

mad. DE VILLIERS.

me doutois que vous y seriez trompées. 'abord eu la même idée que vous. Je ne

sais pourquoi je me figurois que c'étoit votre maman.

HENRIETTE.

Oh! c'est bien elle aussi. Mon cœur me le dit autant que mes yeux.

SOPHIE.

M'as-tu apporté quelque chose?

CAROLINE.

Eh bien! ma grande poupée, où est-elle? Donne-la-moi, que je la fasse rouler.

mad. LAMBERT.

Mes chères demoiselles, je suis fâchée de vous voir dans cette erreur. Je ne suis pas votre mère. Vous savez qu'elle est fort loin d'ici?

HENRIETTE.

Non, non, c'est bien vous. Nous ne nous laissons pas tromper. Vous n'avez pas ses belles robes, mais vous avez sa figure, sa taille, et aussi sa douce voix.

mad. LAMBERT.

Il est possible que j'aie avec elle toutes ces ressemblances; et j'en suis charmée pour vous et pour moi. Nous en serons meilleures amies. N'est-il pas vrai que vous commencez déjà à m'aimer un peu?

SOPHIE.

Oh! beaucoup, beaucoup, maman.

CAROLINE.

Et moi donc, si tu savois!

HENRIETTE, *en pleurant.*

Que vous avons-nous fait pour nous déso-
ainsi? pour ne plus vouloir être notre
re? Ah! nous sommes bien vos filles tou-
rs.

mad. DE VILLIERS.

Allons, madame, il faut céder à leur fan-
sie. Puisqu'elles s'obstinent à vous appe-
leur mère au lieu de leur gouvernante,
nez ce nom pour leur faire plaisir. Vous
rouverez plus doux. S'il ne tient qu'à cela,
le prendrai moi-même.

HENRIETTE.

Nous ne voulons pas vous fâcher; mais
is ne serez jamais comme elle notre ma-
n.

mad. LAMBERT.

Eh bien! mes chères filles, si vous desirez
e je sois votre mère, je le veux aussi. J'en
ai pour vous toute la tendresse. Ma chère
nriette! ma chère Sophie! ma chère Ca-
ine! (*Elle les embrasse avec transport.*)

HENRIETTE.

Que nous sommes heureuses de retrouver enfin notre maman! Ah! nous avons bien pensé à vous; nous avons bien pleuré depuis que vous nous avez quittées.

mad. LAMBERT, *bas, à madame de Villiers.*

J'avois prévu qu'Henriette sauroit me découvrir. Il faut la mettre de notre confidence. Tâchez d'emmener avec vous ses sœurs pour un moment.

mad. DE VILLIERS, *bas, à madame Lambert.*

Il suffit. Laissez-moi faire. (*à Sophie et à Caroline.*) Venez, mes petites amies, je veux vous donner des joujoux que madame Lambert vous a apportés. (*Elle sort avec elles.*)

Madame LAMBERT, HENRIETTE.

mad. LAMBERT.

Nous sommes seules, ma chère Henriette. Je puis me livrer au plaisir de te presser contre mon cœur.

HENRIETTE, *en se jetant dans ses bras.*

O ma bonne maman! vous revoilà donc toute entière! Ne vous cachez plus avec moi, je vous en supplie.

mad. LAMBERT.

Soit, je le veux. Mais j'exige une chose à mon tour.

HENRIETTE.

Oh! tout, tout ce que vous voudrez.

mad. LAMBERT.

Eh bien! si tu m'aimes, Henriette, ne dis à personne que je suis ta mère. Appelle-moi tout simplement madame Lambert. Entends-tu? Il est pour moi de la plus grande importance de rester inconnue.

HENRIETTE.

Eh! comment voulez-vous que je ne vous appelle pas du nom le plus tendre, vous que j'aime tant?

mad. LAMBERT.

Crois-tu qu'il en coûte moins à mon amour de m'interdire le seul nom qui puisse aujourd'hui me rendre heureuse?

HENRIETTE.

Eh bien! il faut vous obéir; mais toutes

les fois qu'il ne sortira pas de ma bouche, puissiez-vous me l'entendre prononcer dans mon cœur!

Lettre d'Henriette de Tercy à M. de Tercy.

Mon cher papa,

J'ai tant de choses à vous écrire, que je ne sais guère par où je dois commencer ma lettre. Nous ne sommes plus chez madame de Villiers, nous voilà chez madame Lambert, notre chère gouvernante, rue Ganterie. Vous ne sauriez jamais croire combien nous sommes heureuses auprès de cette excellente femme. Elle est aussi douce, aussi bonne que notre maman. Elle nous aime comme ses filles, et nous l'aimons comme notre mère. Il n'est pas besoin de faire venir des maîtres pour me donner des leçons. Elle est en état de nous montrer tout ce que nous devons apprendre. On diroit qu'elle fait son bonheur de nous instruire; et elle s'y prend si bien, que nous y trouvons tout notre plaisir. Sophie et Caroline lisent déjà

passablement, graces à ses soins. Pour moi, j'ai commencé avec elle un cours de géographie et d'histoire qui nous occupe toute la matinée, avec un peu de calcul, et des morceaux choisis en vers et en prose, que nous apprenons par cœur. L'après-midi, pour nous délasser, nous avons la musique, le dessin et la danse; et le soir, nous faisons de petits ouvragres à l'aiguille, pour lesquels elle a une adresse singulière. Afin de me perfectionner dans mon arithmétique, et me faire connoître en même temps le petits détails du ménage, elle me donne à régler tous les comptes de la maison, que je lui présente de trois jours en trois jours, ainsi que l'état de la dépense, dont je suis chargée. De cette manière, je commence à savoir le prix de chaque chose; et je pourrois fort bien être votre économe à mon retour. Avec tant de choses à faire dans la journée, vous croiriez peut-être que je suis fatiguée le soir; point du tout, mon papa. Je me trouve heureuse d'avoir si bien rempli mon temps; et je me croirois fort à plaindre, si l'on m'enlevoit quelqu'une de mes occupations.

Je viens de faire à madame Lambert une

petite tricherie que je veux vous
Elle étoit allée l'autre jour voir m
Villiers avec Caroline. J'étois re
auprès de Sophie. Afin de l'amus
le *Théâtre d'Education*, et je lus
l'*Aveugle de Spa*. Je pleurois à ch
mes; Sophie ne pleuroit point. J'e
dignée. Je la pinçai pour qu'elle ple
La pauvre enfant se prit alors à pl
que je ne l'aurois voulu. Je parvi
à l'appaiser par mes caresses; mai
prochai ensuite ma vivacité. Je ser
avoit pu être distraite pendant m
et qu'elle seroit touchée bien plus
lorsqu'elle seroit en état de lire e
Là-dessus je formai le projet de l
dier en cachette dans cette charma
jusqu'à ce qu'elle la sût lire par
Madame Lambert ne pouvoit hi
de sa surprise, en voyant les pro
phie. Nous nous sommes bien gar
dire notre secret, et nous nous pr
l'attraper encore pour Caroline, j
aise de trouver cette occasion de l
de ses travaux, et de la payer
qu'elle se donne pour moi.

Voilà, mon cher papa, quelle

études et nos amusemens. Ajoutez-y des promenades aux environs de la ville, des visites que nous faisons à des pauvres gens pour les soulager, quelques travaux dans un petit jardin, où nous cultivons des fleurs, et vous saurez exactement toute notre histoire. Nous ne nous sommes jamais si bien portées; jamais nous n'avons été si heureuses. Il ne nous manque que le bonheur de vous voir. Oh! si vous vouliez faire un petit voyage à Rouen! je donnerois tout au monde pour que vous pussiez connoître madame Lambert. Je suis sûre qu'aucune femme sur la terre ne vous paroîtroit plus digne de votre amitié. Oh! venez, venez, mon papa.

Mais voici Caroline qui me demande si c'est à vous que j'écris. Elle est si fière de faire, depuis quelques jours de grandes lettres sur son cahier, qu'elle veut vous griffonner quelques lignes. Ce sera joliment peint, je crois, et d'une belle orthographe. Mais n'importe, il faut la satisfaire, et vous donner ce plaisir. Elle vient déjà de s'armer de sa plume, et ses petits doigts sont tous barbouillés d'encre. Elle me tiraille par mon tablier pour que je finisse, et que je lui cède la place. Adieu donc, mon cher papa. Ma-

dame Lambert vous assure de s
Sophie vous aime de tout son cœ
j'ai l'honneur d'être avec le respe
la tendresse que je vous dois.

Mon papa,

Votre très-affectic

- HENR. DE

mon she papa

ie ueu osi vou eqrir pisq anrie
ie mapiq bin afe tou sa
de traver e i a un go pate
ouu bin.

uot ptit

Lettre de madame DE VILLIER *à M.* DE TERCY.

Vous n'avez pas oublié sans doute engagemens que vous avez pris envers m si je parvenois à trouver, pour vos fill une gouvernante selon nos desirs. J'ai ré dans ce choix au-delà de nos espéran Vous voilà donc à la merci de mes capric et il ne tiendroit qu'à moi, lié comme v l'êtes par votre parole, de vous envo faire une promenade au bout de l'univ Mais ne craignez rien. Je veux vous mont autant de générosité que vous m'avez cordé de confiance. Je n'exige de vous qu'u chose, et seulement à titre d'amitié. C de vous rendre ici le plutôt qu'il vous s possible. Ne me demandez point les rais de cet empressement. Vous les apprendr votre arrivée. Il faut seulement que v veniez, et tout de suite, si vous ne vou me donner des regrets d'avoir pris tant d' térêt à votre situation.

Votre bonne am

DE VILLIER

P. S. Henriette veut que je renferme ma lettre dans la sienne, pour arriver la première auprès de vous.

Réponse de M. DE TERCY à la lettre précédente.

MA DIGNE ET CHÈRE AMIE,

Je pars dans un moment pour me rendre à vos ordres; et cette lettre ne me devancera que de quelques heures. J'ai voulu qu'elle me précédât, pour me sauver la confusion de vous dire de bouche ce qu'elle va vous apprendre. Hélas! aurai-je même la force de vous le tracer? Mais il le faut. Ah! je ne l'ai que trop méritée cette dure humiliation. Eh bien! je suis le plus injuste et le plus cruel des hommes. J'ai osé flétrir de mes lâches soupçons la vertu de l'épouse la plus respectable, d'une femme dont je suis indigne de supporter les regards. C'est lorsque je l'outrageois, qu'elle sauvoit mon nom de l'ignominie. Un de mes parens étoit prêt à être chassé de son corps pour une étourderie

de jeunesse qu'il n'osoit me révéler, d'après l'emportement de mon caractère. C'est elle qui, des fruits de son économie, l'a délivré de l'opprobre où il alloit m'entraîner avec lui. Elle a eu le courage de supporter mes indignes traitemens, plutôt que de l'exposer à mon indignation, en me découvrant sa faute. J'ai reconnu le sujet de ses entrevues secrètes, qui avoient troublé mon esprit. Que je maudis ma détestable jalousie! Mais comment soutenir sa présence! Ah! c'est à ses pieds, et sans oser lever les yeux sur elle, que j'implorerai mon pardon. Je vole vers son séjour. Je vous verrai en passant, mes filles et vous. Adieu. Je n'ose signer un nom que je sens si coupable.

Madame DE VILLIERS, M. DE TERCY, HENRIETTE, SOPHIE, CAROLINE.

HENRIETTE.

Eh bien! mon papa, êtes-vous content de nos progrès?

SOPHIE.

Ne me *trouves*-tu pas bien plus avancée?

M. DE TERCY.

Oui, oui, mes enfans, je suis enchs tout ce que je vois.

CAROLINE.

Et la petite lettre que je t'ai écrit étoit jolie, n'est-ce pas?

M. DE TERCY.

Charmante comme toi, ma chère line. Mais je suis obligé de presser m part; où est votre digne gouvernant je puisse la voir et la remercier.

mad. DE VILLIERS.

Je la vois qui s'avance : nous vous l avec elle. Venez, mes petites amies, moi. (*Elle sort avec Henriette, So Caroline.*)

M. DE TERCY, madame LAMB *ou plutôt* madame DE TERCY

Elle entre d'un pas incertain et tren M. de Tercy va à sa rencontr

M. DE TERCY.

PERMETTEZ, madame, que je vo les remercîmens d'un père.... Mais D *vois-je?* Quels traits!

mad. DE TERCY.

D'où naît ce trouble, monsieur?

M. DE TERCY.

Auprès de mes enfans! Ah! rien ne devroit m'étonner de ta part, si j'étois digne de te connnoître! Amélie! mon incomparable Amélie!

mad. DE TERCY.

Pourquoi me donner ce nom? Je ne le porte plus.

M. DE TERCY.

Oui, c'est à tes pieds que je dois implorer la permission de te le rendre. (*Il tombe à ses genoux.*)

mad. DE TERCY.

Que faites-vous, monsieur?

M. DE TERCY.

Si tu ne veux pas que j'y meure, un mot, un seul mot! Une de ces douces paroles, qui faisoient autrefois ma félicité!

mad. DE TERCY.

Eh bien! cher époux, viens dans les bras de ton Amélie. Elle t'aime toujours.

M. DE TERCY.

Oh! c'est trop, c'est trop; dis-moi seulement que tu as cessé de me haïr.

mad. DE TERCY.

Ce seroit à moi à te demander grace, si ce sentiment étoit entré un moment dans mon ame. Ne me parle que de mon bonheur, et je ne sentirai que le tien. Allons trouver nos enfans.

Billet de M. DE TERCY *à madame* DE VILLIERS.

JE pars, ma digne amie, pénétré de la plus vive reconnoissance pour les services que j'ai reçus de votre amitié. Je vole à Paris monter une nouvelle maison pour mon Amélie. Elle doit m'y venir joindre dans quelques jours, suivie de nos enfans. J'espère que vous viendrez avec elle jouir du spectacle du bonheur que vous nous avez rendu.

DE TERCY.

Lettre de madame DE TERCY *à M.* DE TERCY.

CHER ÉPOUX,

Au lieu de nos enfans et de moi, tu ne recevras ici qu'une lettre pleine de larmes et de désolation. Le lendemain de ton départ, Henriette et Sophie se plaignirent en se levant de frissons de fièvre, et d'une pesanteur de tête accablante. Il fallut bientôt les remettre au lit. Vers le soir, Caroline éprouva les mêmes symptômes. Toutes les trois sont aujourd'hui couvertes de petite-vérole, d'une espèce que l'on juge très-maligne. Il faut que j'oublie que je n'ai jamais eu cette maladie cruelle. Le jour et la nuit, je suis assise auprès du lit de mes enfans, et je tremble, à chaque minute, qu'une suffocation ne les étouffe. J'ai déjà ressenti moi-même des lassitudes et des chaleurs dans tout mon corps; mais j'ai appris à me faire plus forte que je ne le suis. La tendresse de mes enfans soutient mon courage. Je vois qu'au milieu de leurs souffrances, elles contraignent leurs plaintes de peur de m'affli-

ger. Dans le délire de la fièvre, el
nonçoient que ton nom et le mie
expressions d'amour les plus touc
matin, Caroline demandoit inst
te voir. Je lui ai dit que je ne vou
faire venir de peur qu'elle ne te
bobo. — Oh! non, non, mama
pas peur, je le garderai tout po
Ma fille, il en prendroit sans q
disses le tien. — Ah! tant pis, a
pondu, en retombant de foibless
ment après, elle m'a appelée : M
as à ton cou le portrait de mon
le tien. Donne-les-moi tous les
je les caresse. Ils ne prendront
bobo.... Chères enfans, si j'alloi
dre! si moi même peut-être....
autour de moi que des séparatio
reuses de mort. Cher époux, a
courage. La vie de la terre n'es
moment. Henriette a peur que
flige. Elle me demande avec de
permission de t'écrire pour te c
crains que cet effort ne la fatig
encore de la désoler par un ref
lui porter ma lettre pour qu'el
quelques mots.

MON CHER PAPA,

Nous sommes bien malades ; mais ce n'est ien. N'allez pas vous tourmenter. J'es- ère... ».

Elle ne peut en écrire davantage. Je sens aussi mes forces qui m'abandonnent. Je suis dans des transes mortelles. J'entends Sophie gémir. Il faut que j'aille à son secours. Adieu, cher époux ; prends quelque espérance, ou de la force d'ame au besoin : sur-tout ne te fais aucun reproche, et aime toujours

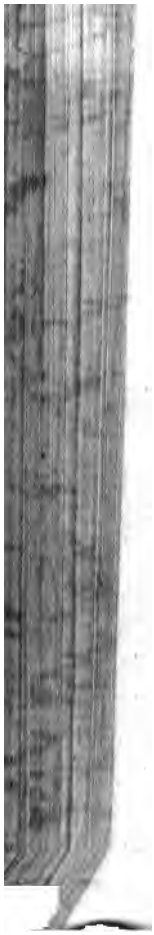
Ta fidèle et tendre

AMÉLIE.

Lettre de madame DE VILLIERS *à M.* DE TERCY.

N CHER ET MALHEUREUX AMI,

)mment vous apprendre les tristes nou- s dont il faut cependant que vous soyez iit. Tâchez de pressentir dans votre ce que ma main tremblante hésite à racer. Caroline vit encore, et n'a plus



rien à craindre. Mais pour Hen
phie.... Hélas ! elles ne sont
épouse, ainsi que vous le juge
été accablée de cette double pert
et la douleur avoient tellemen
forces, que le mal contagieux qu
ses enfans, l'a bientôt réduite
extrémité. Croyez, mon ami,
drois racheter sa vie au prix de
la mienne. Mais à quoi serve
superflus ? Je ne puis vous cach
temps ce funeste secret. Dans
on sonne ses funérailles. Oui,
époux, ton Amélie est morte : el
et lorsque vous recevrez cette
corps sera enseveli sous la ter
fâchez pas contre moi, de ne v
informé de sa maladie. Elle n'a
que de quelques heures à la
filles. Quand vous vous seriez
ailes des vents pour la voir enc
l'auriez pas reconnue, tant la
mal l'avoit défigurée. Je ne l'a
un moment. J'ai reçu ses dern
et j'ai fermé ses paupières. C'e
qui restera long-temps gravée
moire. Il me seroit difficile de

sa résignation et son courage. Ce n'est pas sur elle que portoient ses regrets. Ses dernières paroles ont été une prière fervente au ciel pour Caroline et pour vous. Quelles consolations pourrois-je vous adresser sur sa perte, dont mon cœur n'ait autant de besoin que le vôtre ? C'est elle seule qui peut adoucir votre douleur. Lisez ces lignes, dont elle a tracé elle-même la première partie, et dont elle m'a dicté l'autre d'une voix défaillante. Je joins ma voix à la sienne de toute la force de l'amitié, pour vous rappeler dans votre désespoir que vous avez encore une fille à qui vous êtes plus que jamais redevable des soins et de la tendresse d'un père. Conservez-vous pour elle. Je l'enverrai aussi-tôt qu'elle sera parfaitement rétablie. Ses caresses aimables soulageront bientôt votre cœur ; et son éducation pourra vous distraire d'un souvenir douloureux. Adieu. Je regrette de n'avoir plus à vous offrir qu'un triste sentiment de condoléance.

Votre bonne amie

DE VILLIERS.

Lettre de madame DE TERCY *à M.* DE TERCY.

Incluse dans la précédente.

CHER ÉPOUX,

Je sens que je me meurs. Je vais à n enfans qui me tendent les bras pour les s vre, et nous reposerons dans le même to beau. Tes jours m'appartenoient; je les don à ma fille. Caroline te reste pour me remp cer auprès de toi. Réunis toute ta tendre sur elle. Sois son soutien, et qu'elle soit consolation. La vie est courte. Tous de bientôt vous viendrez nous rejoindre, et sera pour toujours. Ne pense pas tant à n perte qu'aux lieux de délices où je t'attend Ce que j'étois pour toi dans cette vie, je serai encore dans une autre.

Ton AMÉLIE.

FAVORI.

Lettre de DIDIER DE LORMEUIL *à* JULIETTE *sa sœur.*

MA CHÈRE SŒUR,

COMME je te vois d'ici prendre un air d'importance, de recevoir déjà de ma part une lettre, lorsque je viens à peine de franchir le seuil du logis! Cependant ne sois pas si fière de cet honneur. L'épître n'est pas proprement écrite à cause de toi, mais à cause de mon joli serin. J'avois oublié de te le recommander en partant; et je sais de petites demoiselles qui, ayant les objets continuellement sous les yeux, les oublieroient mille fois, si l'on n'intéressoit leur mémoire, en flattant un peu leur vanité. Sache donc que de ma pleine puissance je te nomme gouverneur de Favori, et t'accorde la surintendance générale de sa maison. Prends bien garde à *ne pas le négliger*, si tu ne veux *que je te révoque*. Il est bon de te présenter

une réflexion toute simple. C'est qu'il
nourrit pas plus que nous de l'air du t
que sans manger et sans boire, il ne pe
vivre; que s'il ne vit pas, il ne pourra
chanter; et que s'il ne chante plus, r
ni moi, nous ne pourrons l'entendr
qui seroit bien dommage Je crois aussi
te rappeler le service qu'il te rendit l
jour, lorsque tu brouillois tous les
ton menuet, en suivant ses cadence
lieu de suivre celles de la Pochette de M
pré. Le petit coquin se mit à faire
tintamarre, que M. Dupré tourna to
colère contre lui, oubliant de te faire
proches que tu méritois pour ton étour
Voilà, je pense, des raisons assez forte
t'engager à lui donner toutes sortes d'
tions. Mais si la musique et la reco
sance ne peuvent rien sur ton cœur de
ze, je n'ai plus que le grand coup
quence à frapper.... Tremble, trembl
sœur! Regarde-le déjà comme mort.
mort. Comment soutenir cette affreus
ge? Vois ses jolies petites pattes lev
l'air, ses ailes immobiles, ses yeux
petit bec fermés pour toujours. Vois-l
ché sur le dos dans la petite boîte

sert de cercueil, couvert de fleurs de soucis et de belles-de-nuit, avec des branches de cyprès. Tout le monde vient pleurer autour de sa tombe. On demande quelle main cruelle l'a plongé dans la nuit infernale. Une voix se fait entendre: C'est moi, c'est moi, barbare que je suis! et tu te jettes tout échevelée sur son cadavre.... Tu pleures, n'est-il pas vrai? Triomphe! triomphe! Je n'ai plus rien à craindre pour sa vie, ni pour le repos de ton esprit. Outre sa nourriture ordinaire, n'oublie pas de lui donner un morceau de biscuit et de sucre. Tu feras fort bien aussi de couvrir sa cage de verdure, pour adoucir les regrets qu'il doit avoir de mon absence. Comme je me flatte que tu exerceras dignement les grandes fonctions que je te confie, je t'enverrai, pour te récompenser de ton zèle, un journal de mon petit voyage. Tu y verras des événemens dignes de passer à la postérité. Adieu, ma chère sœur, je quitte le ton du badinage pour t'embrasser de toutes mes forces, et t'assurer des tendres sentimens avec lesquels je serai toute ma vie,

Ton frère et ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

Réponse de JULIETTE DE LORMEUIL *à la Lettre précédente.*

MON CHER DIDIER,

Vraiment il faut avoir un petit orgueil aussi plaisant que le tien, pour imaginer qu'une sœur doit se trouver si fière de recevoir une lettre de son frère. Il me semble que toute la gloriole devroit être de ton côté, pour avoir une fois rempli ton devoir sans te faire tirer l'oreille; quoique tu en perdes aussi-tôt le mérite, en disant que c'est à cause de ton petit criailleur que tu m'écris. Tu n'avois pas besoin de me faire à son sujet des recommandations si pressantes, ni d'employer de si belles figures de rhétorique, pour m'émouvoir en sa faveur. Il inspire assez d'intérêt par lui-même. Ainsi, sois tranquille sur le soin que je vais prendre de le bien traiter. Je ne remplirai point, il est vrai, sa mangeoire par-dessus les bords, à l'exemple de certains garçons de ma connoissance, pour l'exposer à crever de gogaille, s'il étoit, comme eux, sur sa bouche, et aussi peu réfléchi. Peut-être voudroient-

ore nous faire croire que c'est par
e tendresse qu'ils l'accablent ainsi de
ons, lorsqu'ils n'ont pensé qu'à se
isser tout-d'un coup pour huit à dix
l'une attention qui les importune.
ion, je lui rendrai des soins plus assi-
veux qu'il ait des provisions fraîches
s matins. Lorsque j'ai nettoyé son
j'y ai trouvé du grain au moins pour
ois, sans compter celui qui étoit ré-
à dix pas à la ronde. Il faut convenir
petit drôle est un si franc dissipateur,
i jette plus de côté et d'autre avec son
is une heure, qu'il n'en goberoit dans
r. Pour le fond de sa cage, graces à ton
, ou à ta prodigalité paresseuse, c'é-
mme un étang formé par le débor-
t de l'abreuvoir. Le pauvre Favori
: y descendre, tant il avoit peur de s'y
! Comme il a paru joyeux, en re-
t la terre ferme! Il trembloit encore
hasarder à la légère. Ce n'est qu'après
bien éprouvée d'une patte, en se te-
le l'autre aux barreaux, qu'il y a pris
ntière confiance. De cette manière,
icuns frais, j'ai agrandi son logement
z-de-chaussée; car il ne se tenoit plus

que sur les deux perchoirs, crainte
ses jambes et sa queue. J'ai répandu
fond de la cage une couche de sable
je l'ai garnie tout autour de mour
sorte qu'il ne tient plus qu'à lui de s
dans un joli bosquet. Ecoute, mon
l'avenir tu prendras ton parti; ma
moi qui me charge de son entretien. J
que son palais te serve de modèle d'o
propreté pour ton appartement. En
je crois, assez pour calmer les inqui
que tu m'as témoignées: j'en ai d'au
mon côté, dont je vais te faire part.
un peu étourdi, et nous avons pour
un chat noir fort avisé. Prends-y
ton retour. J'ai observé qu'il avoit pr
Favori une tendresse qui m'épouvante
au matin, j'avois, en entrant, laissé l
ouverte; il se glissa tout doucement
suite. Après avoir rendu mes devoirs
seau, je me mis à feuilleter un p
livres. Tout-à-coup j'entendis derrièr
un tendre *miaou*. Je me retournai. J'
çus le scélérat juché sur le dos d'un fa
vis-à-vis de la cage. Il regardoit Favor
œil caressant, mais hypocrite. Il to
moelleusement sa queue, et semble

re : « O mon cher petit oiseau ! viens te
ercher ici à mon côté : ou bien, attends-
oi, je vais sauter légèrement sur ta cage.
ois les douces pattes de velours que j'ai
our te caresser. (Remarque bien qu'à ces
ots il cachoit soigneusement ses griffes.)
: te dorloterai tout le long de la journée,
i te pressant contre mon tendre cœur. Ne
effraie pas de mes longues moustaches,
les ne piquent point. Il y a par-dessous
ie petite bouche, avec laquelle je baiserai
joliment ton petit bec ! Viens, viens, mon
ni. » — Que penses-tu que Favori répon-
it à tous ces beaux discours ? Rien. Mais
i voyoit clairement à sa mine que le petit
atois n'en étoit pas la dupe ; et j'imagine
i'à la place du chat, il pourroit fort bien
re un aussi grand fripon. Est-ce que tu lui
irois donné de tes leçons de coquinerie ?
baissoit, il relevoit sa tête ; il secouoit ses
umes ; il jetoit un œil de méfiance sur
rateur, et de confiance vers moi, comme
l eût voulu dire : « Je te connois, méchant.
es paroles mielleuses, tes pattes de velours,
petite bouche cachée sous tes moustaches,
nt aussi perfides que ton tendre cœur de
at. Tu peux tromper une pauvre souris.

Mais moi ? oh ! que non. Je me m
tes ruses, et je ne crains pas ta
J'ai ici une amie pour me secourir. »
dain il se mit à crier à plein gosier
cuic, cuic, cuic ! Je le compris à m
Sans faire semblant de rien, j'allai
cuvette pleine d'eau ; et je fis au
matou une si bonne aspersion, que j
tout-d'un-coup le feu de son amitié
deux sauts il fut à bas du fauteuil ;
couoit son poil humide, comme s'il
des frissons de fièvre. Profite de c
servation, s'il venoit te faire *inco*
visite lorsque tu seras ici.

Cet animal doucereux, à qui tant
sonnes ressemblent dans le monde,
pelle une ariette de notre ami, d
petite comédie manuscrite qu'il t
fond de son portefeuille. Je te l'env
te prier de la faire mettre en musiq
connois quelque bon compositeur
pays.

De ces gens aux airs chatemites
Jamais, jamais n'attendez rien de bon ;
Toutes ces mines hypocrites
Cachent un cœur fripon.

Je crois voir autour d'une table
Un chat rôder légèrement ;
D'un ragoût l'odeur agréable
A frappé mon gourmand.
Le voilà, d'un air de simplesse,
Qui vient à vous :
Sur vos genoux
Il saute avec souplesse.
Puis de sa queue il vous caresse,
Puis il fait le gros dos, puis miaule tout doux.
Puis de sa patte
Il vous flatte.
Eh ! qui croiroit qu'il pense à mal,
Le pauvre animal !
Sur le morceau qu'en son cœur il dévore,
L'adroit caffard !
Il n'ose encore
Qu'en dessous jeter un regard ;
Mais un moment tournez la tête,
Zeste ! l'agile bête
A déjà fait sa part.

De ces gens aux airs chatemites
Jamais, jamais n'attendez rien de bon.
Toutes ces mines hypocrites
Cachent un cœur fripon.

J'attends avec une vive impatience le journal curieux de ton voyage, que tu m'annonces. Je vais demain dîner à la campagne avec maman. S'il nous arrive quelque chose d'intéressant sur la route, je m'engage à t'en

faire le récit. Puisque tù vas à la p
je serai charmée de partager avec
mination de nos derniers neveux. E
dant, je veux que tu saches en pa
que tu n'auras jamais de meilleure a
ta sœur

JULIETTE DE LORM

Seconde lettre de DIDIER DE LO
à JULIETTE *sa sœur.*

JE te remercie, ma chère sœur, d
lettre que tu m'as écrite, pour me
mes inquiétudes. La scène du cha
de mon serin m'a beaucoup am
trouvé le discours du matou assez
mais le *cuic*, *cuic* de Favori bien
quent, puisqu'il a produit la dérou
ennemi, graces à ta valeur incroya
mériterois, pour cet exploit, d'a
cuvette dans ton écusson.

J'ai travaillé pendant trois jours
nal de mon voyage, que je t'ai fai
pour récompense de tes soins. M
trouve fort bonne l'idée de nous co

quer nos aventures. Il dit que nous acquerrons, par ce travail, l'habitude d'écrire avec aisance, et de réfléchir sur tout ce qui frappe nos regards. Ma relation lui a paru très-fidèle; et il desire vivement de voir celle que tu m'as promise de ton dîner à la campagne avec maman. Frédéric et Louise auront été sûrement de la partie. Que de folies vous aurez fait ensemble! mais quand tu ne me parlerois que des tiennes, je te connois en fonds pour me donner un chapitre assez étendu. Afin de t'engager à me l'envoyer plus vîte, je vais me hâter de rassembler les morceaux de mon histoire de grand chemin, épars sur vingt chiffons de papier. Tu la recevras dans quelques jours. Adieu, je t'embrasse en attendant, et suis pour toute ma vie,

Ton frère et ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

Réponse de JULIETTE DE LORM
à la lettre précédente.

A QUOI penses-tu, mon cher Dic
me faire si long-temps attendre le
de ton expédition? Est-ce que tu se
comme Gulliver, dans quelque île
nue, pour avoir tant de choses à m
ter? J'ai bien reconnu l'ordre admira
tu te piques, à tes vingt chiffons de
épars sans doute dans tous les coi
chambre. Heureux encore si le peti
la maison ne s'est pas diverti des pl
parties de ton ouvrage! Je ne ser
étonnée d'y trouver de larges lac
de te le voir entamer par la fin, av
caution de mettre la queue tout
mencement: ce qui vaudroit bien
chapitre de mes folies. Je ne sais
vette figureroit bien dans mon
mais je crois que les feuilles de la
dont tu m'entretenois l'autre jou
roient te composer des armoiries a
lantes. Puisque mon papa semble
voir ma relation, je m'empresse de
passer, sans attendre la tienne; ca

fâchée de le renvoyer peut-être aux calendes, comme le dit le bon La Fontaine. Embrasse-le bien respectueusement de ma part; et tu le prieras ensuite de te rendre tendrement tous les baisers que tu lui auras donnés pour moi.

JULIETTE DE LORMEUIL.

P. S. Tu trouveras ci-inclus mon Journal.

JOURNAL de mon Voyage.

ON n'a pas besoin de faire une route si longue que la tienne, pour avoir aussi des aventures. Nous venions à peine de passer les premières barrières, lorsque nous rencontrâmes sur le chemin un berger qui conduisoit ses moutons. Notre cocher, croyant son honneur compromis de céder le pas à un vil troupeau, poussa sa voiture tout au travers de la foule. Les pauvres moutons, qui passent pour avoir un cœur fort honnête, mais un esprit assez borné, ne sachant quel parti prendre, se jetoient entre les jambes des chevaux, et jusques dans les

rayons de la roue. Le berger crioit à
tête au cocher d'arrêter ; et le cocher,
à tous ses cris, ne ralentissoit poin
grand trot. Comme le vent étoit assez
notre voiture étoit fermée de toutes
Frédéric voulut savoir comment les
tons se tireroient de cet embarras. Ma
reusement il avoit oublié que pour reg
par une portière, il faut d'abord en b
la glace. Il alla donner du front con
cristal fragile, qui se rompit aussi-t
mille pièces. En retirant sa tête de la fe
qu'il venoit de s'ouvrir, un éclat de
le blessa légèrement à la joue. Il y po
main ; et de quelques gouttes de san
couloient de sa blessure, il se barbou
bien tout le visage, qu'il avoit l'air d'u
ces petits garçons qui courent les ru
mascarade à la fin du carnaval. La te
Louise, à cette vue, ne doute pas qu
frère n'eût laissé tomber son nez au m
du troupeau, et se mit à crier : Ah !
pauvre Frédéric ! mon pauvre Frédéric
qu'à ce que maman, avec un peu d'ea
mélisse qu'elle répandit sur son mouc
eût nettoyé son barbouillage, et rendu
petite mine cet air espiègle que tu lui co

Eh bien ! mon cher Didier, qu'en dis-tu ? Il me semble que l'esprit d'étourderie ne dégénère point dans les garçons de notre famille ; et voilà ton frère qui soutient déjà dignement ta réputation.

Il ne se passa rien de mémorable depuis cet événement jusqu'à notre arrivée dans la maison de notre chère nourrice, cette bonne Marguerite, chez qui nous allions dîner. Après avoir reçu ses tendres caresses, nous allâmes nous promener dans les champs. En passant toute seule le long d'une haie, j'aperçus de pauvres oiseaux dont la patte se trouvoit prise dans un perfide lacet. Ils agitoient pitoyablement leurs ailes, et sembloient me demander leur liberté. Tu penses bien que je ne fus pas insensible à leurs tristes prières. Je rompis leurs chaînes, et j'eus le plaisir de jouir de leur reconnoissance dans les transports de joie qu'ils faisoient éclater en s'envolant. Ce mouvement de pitié ne fut point du goût d'un petit paysan du voisinage, qui avoit fondé d'avides espérances sur la vente de ces prisonniers ; et leur délivrance, comme tu le verras, faillit nous coûter assez cher.

Le soleil, vers l'heure de midi, avoit dis-

sipé les brouillards. La journée se tr
si belle, que maman voulut nous fai
ter toutes les délices d'un repas chan
Le dîner fut servi dans le jardin. Mar
nous avoit régalés d'une excellente so
lait. Au moment où Frédéric, suiv
liberté des manières de la campagne,
son assiette à la bouche, pour s'épar
peine de l'exercice de sa cuiller, voil
à-coup une grosse pierre qui, l'atte
sur le bord, la renverse sur la table
fait rejaillir une rosée blanche qui no
bousse à la ronde. Il auroit fallu no
jeter les uns sur les autres, tout pa
de frayeur, comme si Jupiter eût lais
ber au milieu de nous un de ses foud
mari de Marguerite, qui n'est pas ho
s'effrayer du bruit, courut à la po
jardin pour attraper le dieu du ton
et lui renvoyer son carreau. Mais le
semblable à ceux de la fable, qui se jo
si bien des pauvres mortels, s'étoit
invisible. Notre hôte eut beau rest
porte en sentinelle, il n'y gagna rien
nous garantir du péril d'être foudroy
seconde fois.

Notre dîner venoit de finir, et je n

osois à rendre une visite d'humanité à tou-
s les haies du canton, lorsque maman nous
vertit qu'il falloit songer à la retraite. Nous
montâmes à regret dans notre voiture,
près avoir fait à la chère Marguerite nos
etits cadeaux. Il ne fut jamais une si belle
oirée. Du haut d'une montagne où nos cour-
iers fumans s'étoient arrêtés pour reprendre
aleine, nous eûmes le plaisir de voir un
aste horizon couvert de nuages des plus
rillantes couleurs. Le soleil qui sembloit se
éjouir de l'accès que Frédéric lui avoit ou-
ert pour arriver immédiatement jusqu'à
ous, coloroit, par reconnoissance, son
ront et celui de Louise de toute la pourpre
le ses rayons. On auroit cru voir ces belles
aces dorées de chérubins qui parent les au-
els.

Les moutons de la matinée avoient appa-
emment donné l'alarme à leurs camarades,
ar nous n'en trouvâmes point à notre re-
our. Il ne se présenta sur notre passage
u'une troupe d'ânesses, avec quelques ânons
le la figure la plus ingénue que tu puisses
e représenter. Nos chevaux qui crurent ap-
paremment y reconnoître un air de famille,
voulurent à toute force leur céder le haut

du pavé, et firent mille soubresauts
courbettes en leur honneur. Mais nc
cocher soutint à merveille la gloire
siége. Il leur persuada du bout de so
qu'ils étoient des personnages d'ur
haute importance ; et qu'ayant le
eux dans tous les livres d'histoire na
ils devoient le conserver sur les grar
mins. Il fallut bien se rendre à des
si frappantes ; et ils nous conduisire
autre malencontre au logis.

Troisième lettre de DIDIER DE LOR
à JULIETTE.

IL n'est pas étonnant, ma chère
qu'on se tire si lestement du récit d'un
où l'on n'a eu à faire qu'à des bêtes à
cornes, ou à longues oreilles, à un é
qui casse les vitres, et à un polisson qu
jette des pierres. Si tu appelles cela de
tures, je ne sais quel titre assez mag
tu trouveras pour les miennes. D'a
qui m'est arrivé pour n'avoir traversé
village, tu peux juger aisément de
j'aurois eu à te raconter dans une

gue expédition. Je commence à croire que du temps des chevaliers errans j'aurois pu faire une brillante figure sur ce globe, et chanter moi-même mes hauts faits, de peur que personne ne s'avisât de les célébrer à ma fantaisie.

En voici un petit échantillon que je soumets intrépidement à ta censure : ou plutôt, je t'engage, pour tes plaisirs, à le lire avec soin, pour ne perdre aucune de ses rares beautés.

Journal de mon Voyage.

Nous roulions depuis un quart-d'heure en silence dans notre voiture, avec la même vîtesse que les nuages qui couroient sur nos têtes. Je bénissois la mémoire de celui qui, le premier, inventa cette manière agréable de nous transporter d'un endroit à l'autre sans éprouver de fatigue, en attendant qu'on perfectionne le projet de nous voiturer encore plus doucement par les airs dans un bâteau *volant*, ou sur des ballons. L'*aspect de la campagne* surprit ensuite ma pen-

sée. Tous les arbres étoient dép
parure. A peine y restoit-il que
jaunes, ou rougeâtres, qui
que le moindre souffle du vent
son jouet. Les tendres accens
le concert joyeux des pinçons
tes ne remplissoient plus les
n'entendoit que les cris glapis
beaux et des corneilles qui fuy
d'aile, effrayés par le bruit de
bûcheron. Au lieu de ce grar
verdure qui présentoit de to
richesse et la gaîté, on ne déc
vers les têtes chauves des arbres,
mières à demi-ruinées, et des
loppés de fumée et de brouillar
mes occupées à ramasser des bra
mort, quelques laboureurs traî
sur leurs guérets, des ramiers
cherchoient dans l'épaisseur d
grains échappés aux glaneuses
seules créatures vivantes qu'on
loin en loin sur les champs. R
soloit nos regards attristés qu
semences déjà verdoyantes, qu
de la terre pour annoncer l'espoi
reuse moisson.

Nous fûmes tirés de la rêverie où nous plongeoit ce spectacle mélancolique par les mouvemens extraordinaires que nous vîmes faire soudain à notre cocher. Sa redingotte étoit glissée de son siége sur l'une des petites roues qui l'emportoit autour de son essieu, comme des ailes d'un moulin à vent. Après bien des tours, il vint à bout d'en saisir une manche, et la tiroit à lui de toutes ses forces, en criant d'une voix enrouée: O ma redingotte! ma redingotte! Je me jetai précipitamment à la portière pour regarder; mon chapeau tomba, et je me mis à crier: O mon chapeau, mon chapeau! Geoffroi de son poste entend nos lamentations, et se penche; son bonnet fourré lui échappe. Il ne crie point: O mon bonnet! mon bonnet! mais en voulant le rattraper dans sa chute, il se renverse lui-même à terre de toute sa longueur. Heureusement pour le malheureux que ce fut dans un large et profond bourbier bien douillet; car autrement je ne sais ce qui seroit arrivé de sa vie, au moins de son nez, de ses dents et de son menton. Il n'avoit fallu qu'une minute pour toutes ces catastrophes. Mon papa étoit le seul qui, dans toute cette bagarre, n'eût pas perdu l'esprit.

Il baissa la glace de devant, et saisis
rênes dans les mains du cocher, il ar
chevaux. Le cocher descendit, et dég
l'essieu sa redingotte. Mais quelles fu
tristes doléances, lorsqu'il vit au mi
la taille un grand trou, par où sa têt
me auroit pu passer, avec toute la
d'un petit-maître. Geoffroi de son côt
la bouche si empâtée, qu'il ne pouvo
culer un seul mot. O ma sœur, si tu
vu sous ce masque essayer de rire p
tranquilliser sur sa culbute! Il ne
qu'éternuer, cracher, et se frotter a
mains les genoux et les coudes. Son
autrefois tout vert, ne l'étoit plus q
derrière; il avoit l'air d'une perruch
à demi-doublée de perroquet. Il r
quelques pas en arrière, pour cherc
bonnet de peau de renard. Par l
qu'on y avoit laissé tenir la queue d
mal, pour figurer en forme de p
C'est elle qui le fit découvrir, et qu
à le repêcher de l'ornière profonde o
toit englouti. Il fallut le tordre et l
dre, pour qu'il pût l'emporter sous s
On rattrapa aussi mon chapeau, à
vent faisoit faire mille sauts péril

avant et en arrière. Mais il ne perdit rien à toutes ces cabrioles ; au contraire, il y gagna une épaisse calotte, qu'il a su conserver en partie, à la barbe de toutes les brosses de la maison.

Quand nous fûmes remontés dans la voiture, et que tout fut rétabli dans son premier ordre autour de nous, il fut d'abord question de faire de la philosophie sur toutes ces disgraces. Mais après en avoir essayé de la plus sérieuse, il nous vint dans l'esprit que le parti le plus sage étoit peut-être de prendre la chose gaîment. Mon papa tira de sa bourse des consolations pour le cocher. De mon côté, je vis bien que Geoffroi n'étoit en peine que de son bonnet, parce que l'habit étoit de la livrée de la maison. Je lui fis un signe qui le remit en belle humeur ; et tout le monde continua la route, comme si rien ne fût arrivé.

Nous étions près d'entrer dans un village, lorsque nous apperçûmes un vieux soldat assis sur une pierre au bord du chemin. Il avoit une de ses jambes pliée en arrière sous lui, et l'autre qui étoit de bois, toute roide, et tendue en avant. A sa gauche étoit une longue béquille, à sa droite un grand

cl.ien noir. Mon papa qui fait prof
d'aimer les soldats les mieux estrop
salua d'un air de bienveillance, et me
une pièce de vingt-quatre sols, pour
ter en passant dans son chapeau; ce
fis, sans me vanter, avec assez d'adres
voix de sa reconnoissance fut si haute, c
réveilla une femme de très-mauvaise
qui dormoit tout près de-là sur un
paille. Elle se mit à courir après notr
ture, et l'atteignit au moment où n
descendions pour entrer dans l'auberg
monsieur, dit-elle à mon papa, vous
bien mal vos charités ! Si vous donne
belles aumônes à un vieux ivrogne, q
rez-vous pour une brave femme, con
le suis, qui n'a pas bu de vin depuis di
Mon papa, dont l'esprit s'étoit occ
bien des choses dans cet intervalle, n
geoit plus à l'invalide, et la regardoi
air étonné. Oui, oui, monsieur, reprit
c'est de ce vieux ivrogne de soldat
parle. J'ai bien entendu comme il vo
mercioit pour une pièce de vingt-q
sols que le petit monsieur lui a jetée de
part; je gagerois qu'avant la nuit il
toute bue en eau-de-vie. Et puis n'avez

as vu ce grand chien noir qu'il a toujours
son côté? Un mendiant nourrir un chien!
'est-ce pas voler d'autres malheureux?
inissez, lui répondit mon papa, d'un ton
vère. Pourquoi me dire du mal d'un hom-
e qui a besoin comme vous de ma pitié.
il aime un peu l'eau-de-vie, je le pardonne
un vieux soldat. Tandis que nous sommes
sis à notre aise au coin du feu, il faut que
s braves gens supportent le vent, la neige,
pluie, toutes les rigueurs de l'hiver. Il
'est pas surprenant qu'ils aient recours à
ne boisson qui les réchauffe, et qu'ils s'y
coutument. Pour son chien, c'est peut-
re l'unique attachement qu'il ait dans le
onde; c'est son compagnon fidèle, le seul
mi qui prenne part à ses bonnes ou mau-
aises journées. En achevant ces mots, il lui
onna, sans la regarder, une pièce de deux
ls. Elle la reçut d'un air dédaigneux, et
en retourna en grognant tout le long du
emin. Cette vilaine femme m'avoit donné
e l'humeur. Je suis bien fâché, dis-je à
on papa, que vous l'ayez secourue de la
oindre chose. Dire des injures à ce pauvre
oldat, et lui envier votre aumône! il faut
tre bien méchant! Tu as raison, mon fils,

me répondit-il. Celui qui veut émouvoir ma pitié envers lui aux dépens d'un autre, ne fait qu'exciter mon indignation. Cependant je la vois dans le besoin, et j'oublie son mauvais naturel. Elle en est assez punie par elle-même. Sans la méchanceté de sa langue, je lui aurois donné autant qu'à lui.

Pendant ce dialogue, l'aubergiste nous avoit conduits dans une chambre, dont une croisée s'ouvroit sur le chemin que nous avions parcouru, et l'autre, sur la cour de l'auberge. En attendant qu'on nous apportât le dîner, je me mis à la fenêtre. Le premier objet que j'apperçus, fut la vieille femme qui venoit de s'asseoir au pied d'un ormeau, tout près de la maison. Elle tiroit de sa poche une petite bouteille de vin, dont elle se mit à boire d'un grand courage. J'appelai mon papa, et je la lui fis remarquer. Il m'imposa silence, de peur qu'elle pût nous entendre. Au même instant, nous vîmes au loin le vieux soldat qui venoit vers nous, appuyé sur sa béquille, et suivi de son chien noir. Aussi-tôt que la vieille femme l'apperçut, elle fit rentrer précipitamment la petite bouteille dans sa poche. Nous fûmes curieux d'entendre leur entretien. La bonne mère!

lui dit l'homme à moustache, en l'abordant, est-ce que vous voulez coucher là sans dîner? Vous n'avez donc pas faim d'aujourd'hui? Oh! ce n'est pas la faim qui me manque, répondit-elle d'un ton pleureur, c'est de quoi manger. Bon, s'il ne tient qu'à cela, répliqua-t-il, j'en ai pour nous deux. Alors s'étant assis auprès d'elle, il fit glisser de dessus son dos un vieux havresac, et en tira un morceau de pain noir, avec un bout de cervelas bien enveloppé dans du papier, qu'il lui présenta. Il ne garda pour lui qu'un peu de pain et de fromage; encore à chaque morceau qu'il mangeoit, en donnoit-il à son chien, qui s'étoit mis par-derrière, et qui tenoit sa tête appuyée sur son épaule, de l'air de la plus intime familiarité.

Pendant leur repas, la méchante vieille tourna la conversation sur la dureté des voyageurs, et dit que ce monsieur qui venoit d'arriver à l'auberge, ne lui avoit donné que deux liards. Cela ne peut pas être, répondit l'honnête guerrier. Il m'a l'air d'un bien brave homme. Apparemment qu'il ne lui restoit dans sa bourse que de l'or, qu'il ne pouvoit pas changer. Voyez ce qu'il m'a fait jeter par son fils. Une pièce de vingt-

quatre sols. La voilà. Il n'en tombe pas souvent de ce calibre dans mon chapeau Mais ne soyez pas en peine, vous en profiterez comme moi. Je ne sais pas être heureux tout seul. Un bon repas demande un coup de vin. Je n'en ai pas fait couler aujourd'hui une goutte dans mon estomac malgré le froid salé qu'il fait. Mais ma pauvre bourse étoit si plate, que je l'aurois enfilée dans le trou d'une aiguille. La voilà devenue rondelette à présent ; et je suis en état de dépenser aujourd'hui six sols, trois pour vous, trois pour moi. Le reste sera pour d'autres rencontres. Allons, la bonne mère, donnez-moi la main.

Il se leva d'un air jovial, en disant ces mots. La méchante vieille se mit à faire le bon valet. Elle lui présenta officieusement sa béquille, et caressa son chien. Je crois que je l'aurois battue pour cette noire fausseté. Ils s'acheminèrent ensemble vers l'auberge, tandis que nous allions nous poster à la fenêtre qui donnoit sur la cour. Nous vîmes bientôt le soldat se faire donner une roquille de vin, et deux petits verres, dont il remplit l'un pour sa convive. Elle l'avala tout d'un trait. Mon papa ne put contenir

plus long-temps son indignation. Fi ! la détestable créature, cria-t-il à haute voix. Ils levèrent tous deux la tête. La femme poussa un cri en nous reconnoissant ; mais le soldat n'en parut point déconcerté. Mon bon monsieur, cria-t-il à mon papa, vous voyez comme nous nous régalons à votre santé. Permettez que je vous la porte, continua-t-il, en ôtant son chapeau, celle de monsieur votre fils aussi. Je n'oublie personne, si petit qu'on soit, quand c'est d'honnêtes gens. Grand bien vous fasse, l'ami ! lui répondit mon papa. Vous avez un cœur tel que je les aime. Tout pauvre que vous êtes, vous savez obliger. Voici de quoi vous souvenir encore de nous (en lui jetant un écu sur la table) ; mais pour ceux qui boivent le vin d'un brave homme qu'ils viennent de calomnier lâchement..... La méchante femme n'en attendit pas davantage, elle se retira la tête baissée, dans une extrême confusion.

Pendant notre dîner, l'hôte nous raconta que le brave soldat, nommé Thierry, avoit servi trente ans ; qu'il n'avoit quitté les armes que par une suite du malheur arrivé à sa jambe, et qu'il avoit les certificats les plus

honorables de tous ses officiers. C'est lui, continua-t-il, qui maintient le bon ordre et la paix dans le village. Ses moustaches grises en imposent encore aux vagabonds. Tout le monde se feroit un plaisir de lui donner du pain, s'il vouloit le prendre; mais il n'en reçoit point qu'il ne l'ait mérité par quelques services, comme des messages d'une paroisse à l'autre, dont il s'acquitte avec autant d'intelligence que de fidélité. Je l'aurois mis en colère, si j'avois refusé de prendre son argent pour le verre de vin qu'il vient de boire. Il prétend que je dois vivre avec tout le monde des profits de mon état; et que si je lui donnois quelque chose, je serois obligé de le porter sur le compte d'un autre; ce qui ne seroit pas juste. Tous les matins il va de bonne heure avec une hotte de cailloux sur les épaules, remplir les ornières faites la veille sur le chemin. Vous avez dû remarquer comme il est bien entretenu. Il ne demande jamais rien; mais il n'est guère de voyageurs habitués sur la route, qui ne lui donnent quelque chose au passage; et il le prend en conscience, parce qu'il croit l'avoir gagné. L'hiver, quand le *froid* est trop rude, il vient faire des sabots

d'enfans au coin de ma cheminée ; et il les donne pour rien à ceux qui ne sont pas en état de le payer, de peur qu'ils ne s'enrhument. Seulement il les fait danser devant lui pour sa peine.

Eh bien ! ma sœur, que dis-tu de ce bon Thierry ? Ce dernier trait de son histoire m'a fait tant de plaisir, que je lui ai commandé pour toi une paire de sabots, que je prendrai à mon retour. Comme tu es trop généreuse, et d'ailleurs trop loin de lui pour le payer en gambades, je me charge, à ton intention, de le solder en monnoie de meilleur aloi. Je veux lui en donner six francs, afin que le cadeau soit plus digne de l'être présenté. Ils ne te seront pas inutiles pour courir cet hiver dans le jardin.

Si je ne craignois que mon journal n'eût déja fatigué ta patience, j'aurois vraiment bien d'autres histoires à te raconter. Je te dirois comme, chemin faisant, je mis à fin une grande aventure, par un moyen dont le seigneur Don Quichotte, malgré toute sa bravoure, n'auroit jamais eu l'esprit de s'aviser. Tu vas croire, peut-être, d'après ce début, qu'il y avoit un Enchanteur, ou tout au moins un Géant dans la querelle, et

qu'il s'agissoit de la destinée de quelque illustre princesse, et d'un grand royaume à reconquérir. Eh bien ! non, ma chère Juliette, ce n'étoit qu'une petite dindonnière aux prises avec un petit chevrier, pour défendre une petite pomme qu'elle venoit de cueillir. Après m'être informé gravement de la cause de ce duel, je pris, comme tu le devines sans peine, la défense du foible, mais en paroles ; car heureusement pour le fort, je n'avois ni lance, ni rondache ; d'ailleurs, il faut aussi te dire qu'il étoit de tournure à rosser, malgré toutes ces armes, le pauvre chevalier. Je vis tout de suite que le personnage d'un Salomon, ou d'un Titus, alloit beaucoup mieux à ma taille, et je terminai le combat au grand contentement des deux champions, en partageant entre eux les derniers restes du pâté que maman nous avoit donné pour la route.

Je pourrois encore te représenter la détresse d'un malheureux lièvre que nous vîmes courir à travers les champs, poursuivi par une meute de chiens et de chasseurs.

Le pauvre animal, après les avoir mis vingt fois en défaut par ses crochets dans la plaine, étoit grimpé sur la pointe d'une ro-

pendante tout-à-pic sur des précipices. chien furieux l'apperçut dans cette der- e retraite, et eut l'audace de le forcer. es vis se précipiter l'un et l'autre, et ler ensemble tout déchirés..... mais e peinture est trop cruelle, n'est-ce pas? me mieux t'offrir des images plus dou-, en te parlant de la joie que notre arri- inattendue a fait naître ici dans toute naison. Si tes plaisanteries malignes ne voient pour jamais détrompé de l'idée j'ai voulu prendre quelquefois de mon rite, je me croirois un homme impor- t, à la manière dont je suis fêté. Il est s modeste de croire que je suis redevable es égards au souvenir que l'on a conser- de ta visite de l'année dernière; et je ts tout mon orgueil à te devoir ma con- ération.

Voilà, ma chère sœur, le récit peut-être peu trop détaillé de mes diverses aven- es. La plus périlleuse est celle où je me s engagé pour te plaire, en essayant de les décrire. Je n'aurois jamais cru en ve- à bout. Je ne veux point te faire valoir on travail. Je me flatte cependant que tu 'en saurois quelque gré, si je te disois que

l'on me sonne depuis un quart-d'heure goûter des beignets qui se refroidisse m'attendre. Je ne crois pas que l'héro de l'amitié fraternelle puisse aller g plus loin.

Adieu, ma chère Juliette, je vais m vertir ici le mieux qu'il me sera possi pour que tu me retrouves plus gai quan retournerai près de toi. C'est une atten délicate dont tu dois sentir tout le prix qui te prouve le tendre attachement lequel je suis pour toujours ton frère et ami,

DIDIER DE LORME

Dernière réponse de JULIETTE DE L MEUIL *à son frère.*

J'AVOIS toujours ouï dire que rien servoit comme les voyages à former l prit. Ta relation vient de m'en donner preuve à laquelle j'étois loin de m'attend Qui jamais eût pensé qu'un petit écolie rhétorique, comme toi, se crût déja p losophe pour avoir fait six lieues? Tu

disois dans ta première lettre que tu des-
tinois le récit de ton voyage à la postérité.
Lorsque tu voudras l'envoyer à son adresse,
e me charge de faire le dessin de quelques
stampes pour l'accompagner. Ta descrip-
on de la campagne, dans cette triste sai-
n, me fournira le sujet d'un paysage d'au-
mne très-pittoresque. L'opiniâtre cocher
i, sans bouger de son siége, tiraille par
manche sa malheureuse redingotte, le
ivre Geoffroi se relevant tout confus de
bourbier, mon petit étourdi de frère,
nue à la portière, suivant des yeux
chapeau dans ses pirouettes, voilà trois
es de figures à peindre, tandis que mon
toujours fidèle à son caractère de pru-
, fera le contraste de mes originaux,
isissant les rènes, et arrêtant l'attelage.
nses bien que je n'oublierai pas le dî-
us l'orme de la méchante femme et du
soldat. Quelle bonne physionomie je
lonner à ce brave Thierry, et à son
noir, mangeant amicalement sur son
! Enfin, je terminerai ma galerie par
de la dindonnière et du chevrier.
re sera peint, comme tu te repré-
oi-même, jugeant gravement leur

querelle, et les mettant d'acc
bribes de pâté. Il est vrai que j
au-dessous ni le nom de Salom
de Titus, que tu ne fais pas la
çon à te donner avec ta modesti
mais bien celui du nouveau S.
ça. Ce qui ne laissera pas de te
ment honneur; car je n'ai gu
ma vie de personnage d'un plus

Comme je me flatte que tu ne
mais être en reste avec moi, je
aussi mon voyage, pour en tire
de dessin qu'il te plaira d'y trou
qu'ils pourroient faire très-na
le pendant des miens.

N'allois-je pas oublier de te fa
mercîmens pour les jolis sabots
de Thierry? Comme je ne me
état de répondre à un cadeau si
tu permettras que je te paie à
comme il se fait payer des pauvr
village. Je répète à cet effet un
de rigaudon.

Je suis infiniment touchée du
reux que tu prends pour me c
gaîté. Je te prie de croire que je
ble de la même délicatesse.

Adieu, mon cher Didier, nous sommes, je pense, à deux de jeu pour la malice. Je ne veux l'emporter sur toi que par les sentimens d'une plus tendre amitié.

JULIETTE DE LORMEUIL.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR } de l'Eco
LE DIRECTEUR }

EUGÈNE, fils du Gouverneur,
ÉDOUARD DE BELLECOMBE, } je
ROGER, } él
THÉODORE,

La scène se passe dans l'apparteme
Gouverneur.

L'ÉCOLE MILITAIRE,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

Le Gouverneur travaille assis devant un bureau.

LE DIRECTEUR, *frappant à la porte, et l'entr'ouvrant.*

MONSIEUR le Gouverneur, oserois-je vous interrompre pour un moment?

LE GOUVERNEUR.

Entrez, monsieur: vous savez que toutes mes heures appartiennent aux devoirs de ma place.

LE DIRECTEUR.

Je viens vous instruire d'une chose assez étrange qui se passe depuis quelques jours dans l'école.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce donc, je vous prie? Vous m'effrayez.

LE DIRECTEUR.

Rassurez-vous, monsieur. Mon rapport doit vous inspirer plus d'intérêt que d'alarmes. Que pensez-vous de notre dernier élève, le jeune Edouard de Bellecombe?

LE GOUVERNEUR.

Depuis dix jours qu'il est ici, je n'ai pas encore eu le temps de le connoître. Tout ce que je puis en dire, c'est que lorsqu'on me l'a présenté, j'ai remarqué dans sa physionomie un caractère de noblesse et d'élévation qui m'a prévenu en sa faveur. Est-ce que ses maîtres seroient mécontens de lui?

LE DIRECTEUR.

Bien au contraire. Ils donnent tous les plus grands éloges à son assiduité. La justesse et la force de son esprit les étonnent. Il est entré ici plus instruit que la plupart des élèves ne le sont après trois ans d'études. Il n'y a que ses camarades et moi qui pourrions avoir quelque sujet de nous plaindre de sa conduite.

LE GOUVERNEUR.

Comment, vous, monsieur? J'en suis affligé.

LE DIRECTEUR.

Je le suis moins pour moi que pour lui-même. Je ne sais ce qui se passe dans son cœur; mais il faut qu'un sentiment profond l'occupe tout entier. J'ai employé mille efforts pour le découvrir. Ma pénétration se trouve toujours en défaut.

LE GOUVERNEUR.

Pourrois-je vous demander sur quoi portent vos observations?

LE DIRECTEUR.

Le voici, monsieur. Il est très-ardent à l'étude, et rien ne peut le détourner de ses travaux. Mais dans les heures de relâche, il est froid, sombre et silencieux au milieu de ses camarades. J'en ai mis auprès de lui deux des plus éveillés pour le réjouir. Il est sensible à leurs empressemens; il y répond même avec politesse: mais tout leur feu ne sauroit l'échauffer. Il s'élève contre eux comme un mur de glace. Oui, non, messieurs, et d'autres monosyllabes de ce genre, sont toutes ses réponses à leurs questions.

LE GOUVERNEUR.

Cette mélancolie est apparemment une suite de la douleur qu'il a éprouvée en se séparant de sa famille.

LE DIRECTEUR.

C'est l'explication qui me paroît la plus naturelle. Cependant voilà dix jours entiers qu'il est dans cet état. Un enfant de douze ans est-il susceptible d'une impression aussi durable ?

LE GOUVERNEUR.

Oui, mais un enfant d'un aussi grand caractère que sa physionomie l'annonce.

LE DIRECTEUR.

N'importe, si la sensibilité de cet âge est vive, elle est aussi passagère. Depuis que je suis dans cette école, j'ai vu tous ceux à qui leur éloignement de la maison paternelle causoit les plus vifs regrets, se prêter avec le plus de facilité aux soins aimables que leurs camarades se donnent pour les distraire. Quoi qu'il en soit des sentimens d'Edouard pour ses parens, que diriez-vous de ce qu'il me reste encore à vous apprendre à son sujet?

LE GOUVERNEUR.

Vous enflammez ma curiosité. Je n'attends rien de lui que d'extraordinaire.

LE DIRECTEUR.

Croiriez-vous qu'il n'a voulu prendre en-
re à ses repas qu'un peu de potage, du pain
c et de l'eau ? Un criminel ne peut être
ndamné à des privations plus austères,
l'Edouard ne s'en impose de lui-même.

LE GOUVERNEUR.

Que me dites-vous ? Cet enfant auroit dû
ître à Sparte.

LE DIRECTEUR.

D'accord ; mais ici, où il ne faut affecter
cune singularité, où l'apprentissage d'un
ilitaire est de se soumettre aveuglément à
subordination générale, j'ai craint que
n exemple ne pût avoir quelque danger
ur les autres. Dix fois j'ai voulu l'engager
l le contraindre à manger de ce qui lui étoit
ésenté. Il ne répondoit à mes instances ou
mes ordres, qu'en tournant vers moi des
ux baignés de larmes si touchantes.....
l se détourne.) Pardonnez, monsieur, je
ois que je pleure moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Je me sens aussi tout ému de votre récit.
pendant cette désobéissance est coupable,
ne doit pas demeurer impunie. S'il s'y
ntine davantage, quel qu'en soit le motif,

il ne peut pas rester dans cette maison. I
premier fondement d'une école militair
est la soumission la plus exacte aux ordr
des maîtres et des supérieurs.

LE DIRECTEUR.

Voilà ce que je craignois, et ce qui m
fait différer si long-temps de vous instruir
J'espérois vaincre sa résolution ; mais je l'
trouvée aussi ferme que son cœur est impé
nétrable.

LE GOUVERNEUR.

Est-il possible qu'à son âge on ait ass
d'empire sur ses sentimens, pour les dérob
à des regards aussi exercés que les vôtres?

LE DIRECTEUR.

C'est, comme vous le disiez tout-à-l'heur
un digne Spartiate. Ses manières, quoiqu
dépouillées d'orgueil et mêlées de douceur
sont aussi imposantes que ses discours son
précis. Tel est, j'ose le dire, le respect qu'i
inspire pour son secret, qu'on s'étonne d
sa résistance sans l'accuser d'obstination.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, je veux le sonder moi-même
Le portrait que vous m'en faites, ajoute à l
haute opinion que j'en avois conçue. Si j
puis le porter à une confidence, je suis per

ıadé qu'elle me dédommagera de la peine ue j'aurai prise à l'obtenir.

LE DIRECTEUR.

Les prières, les menaces, l'adresse, j'ai ɔut employé vainement contre lui. Je doute ue vos tentatives aient plus de succès, uoique je le desire avec ardeur. Je crois entir que je vous en devrai de la reconoissance.

LE GOUVERNEUR.

Je veux d'abord interroger les deux élèves ue vous lui avez attachés plus particulièrement. Peut-être seront-ils en état de me urnir quelques lumières. Qui sont-ils?

LE DIRECTEUR.

Roger et Théodore. Mais M. Eugène, re fils, pourroit encore mieux vous inire.

LE GOUVERNEUR.

ɔmment? est-ce qu'Edouard l'a inté- ?

LE DIRECTEUR.

'en occupe, je crois, plus que de lui- . J'ai observé qu'il l'étudioit en si- Il ne vous en a donc pas encore en- ı?

LE GOUVERNEUR.

Non, mais je lui sais bon gré de sa réserve autant que de son attention. Elle m'annonce une sympathie secrète avec le caractère qui l'a frappé. Vous me feriez plaisir, monsieur, de me les amener tous les trois.

LE DIRECTEUR.

J'aime mieux vous les envoyer, ma présence les gêneroit peut-être. Vous en serez plus libre avec eux.

LE GOUVERNEUR.

Vous avez raison. Je vous serois également obligé de me faire venir Edouard aussi-tôt qu'ils seront sortis. (*Le directeur sort. Le gouverneur le reconduit jusqu'à la porte.*)

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR.

Je ne sais comment expliquer ce mystère. Il est naturel qu'Edouard ait du chagrin d'avoir quitté ses parens. Un enfant d'une si grande espérance devoit leur être bien cher, et recevoir bien des marques de leur tendresse ! Mais que rien n'ait pu encore adoucir *sa* douleur depuis dix jours, au milieu *d'une* jeunesse vive et ardente, occupée de

tous les moyens de le distraire et de l'égayer; qu'il refuse de prendre tout autre aliment que du pain et de l'eau, voilà ce que je ne puis concevoir. Le service de la table se fait avec propreté, et ne peut lui causer aucun dégoût. D'ailleurs, il n'étoit pas accoutumé à une nourriture délicate. Son père, en me l'envoyant, m'a écrit qu'il n'étoit pas riche, et qu'il étoit chargé d'une nombreuse famille. Plus je fais de réflexions, et plus je m'y perds. (*Il se promène pendant quelques momens en silence.*)

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, EUGÈNE son fils, ROGER, THÉODORE.

EUGÈNE.

Me voici, mon papa, M. le directeur vient de me dire que vous me demandiez avec Roger et Théodore.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon fils. Je serois bien-aise d'avoir un petit moment d'entretien avec ces messieurs et avec toi.

ROGER *et* THÉODORE.

C'est beaucoup d'honneur pour nous.

EUGÈNE.

Pour moi aussi, et du plaisir encore.

LE GOUVERNEUR, *à Roger et à Théodc*

Il m'est revenu que vous n'étiez guèr tisfaits du nouveau camarade qu'on vo donné.

ROGER.

S'il faut l'avouer, il n'est pas trop go nard, ce monsieur de.... Eh bien d comment se nomme-t-il à présent ?

THÉODORE.

Il nous a parlé si peu, si peu, que j sais plus comment il s'appelle.

EUGÈNE.

Edouard de Bellecombe, messieurs. E crois encore meilleur à connoître que son

ROGER.

Edouard, à la bonne heure. Edoua muet?

EUGÈNE.

O mon papa ! pouvez-vous souffrir q l'injurie !

LE GOUVERNEUR.

M. Roger, qui vous a permis de di buer des épithètes à vos camarades?

ROGER.

*Puis*qu'il ne lâche pas trois mots en

heures. Quand il nous viendroit de la lune, je n'en serois pas étonné. On ne doit pas y dire grand'chose. Elle a l'air si taciturne et si pâle? Il ne démentiroit pas son pays.

LE GOUVERNEUR.

Son silence ou son teint doivent-ils vous inspirer de la haine?

ROGER.

Je ne suis pas son ennemi, tant s'en faut; mais je ne saurois être son ami, puisqu'il ne parle pas, et qu'il n'est pas amusant.

THÉODORE.

On a bien assez de la longueur de la nuit pour se taire. Le jour n'est fait que pour rire, causer, et se divertir.

ROGER.

Faut-il que je m'ennuie, parce qu'il prend du plaisir à s'ennuyer?

EUGÈNE.

Ah! ce n'est pas de l'ennui, c'est de la peine.

ROGER.

Eh bien! n'avons-nous pas cherché à le consoler de notre mieux? Bon! plus, nous lui faisions de singeries, plus il gagnoit de tristesse. *Nous avons* fini par le planter *là dans nos récréations*. Malheureusement

nous le retrouvons à table; et il y fa
mine à nous faire rentrer la faim
l'estomac.

LE GOUVERNEUR.

Est-ce qu'il se sert d'une manière d
tante ?

ROGER.

Il faudroit qu'il fût bien maladroit.
mange que du pain, et ne boit que de

THÉODORE.

Il fait le délicat, pour nous don
croire qu'il avoit une table de prince da
maison.

EUGÈNE.

Vous ne le connoissez guère, si
croyez que c'est par orgueil. Je l'exam
l'autre jour, quand M. le directeur vo
lui servir d'un plat assez friand; et je vo
quoiqu'il baissât la tête, de grosses la
qui rouloient dans ses yeux.

LE GOUVERNEUR.

Que me dis-tu, mon fils ?

ROGER.

Oui, il pleurniche quelquefois. Si
Quichotte revenoit au monde, il fau
qu'ils se battissent ensemble, pour sav

qui resteroit le surnom de *Chevalier de la triste figure.*

LE GOUVERNEUR.

Avez-vous le cœur de faire des plaisanteries sur son chagrin ?

ROGER.

C'est qu'il finiroit par nous le faire prendre. Il est fâcheux de voir faire une si mauvaise contenance dans un repas. Cela vous rassasie. Tenez, parlez-moi de Théodore. Nous nous donnerions de l'appétit à nous voir manger.

LE GOUVERNEUR.

Vous verriez donc, sans regret, Edouard s'éloigner de votre table ?

ROGER.

Oh monsieur ! d'un grand cœur, s'il ne ne devient pas un peu plus gai.

EUGÈNE.

Eh bien ! mon papa, faites-le mettre à la mienne. Je serai si content de l'avoir auprès de moi ! J'aurai bien soin de lui.

LE GOUVERNEUR.

Tu ne crains donc pas sa tristesse comme ces messieurs ?

EUGÈNE.

Sûrement, je souffrirois de le voir cha-

grin ; mais je lui ferois tant d'amitié ne seroit peut-être pas si malheureux voyoit qu'on est touché de sa peine.

LE GOUVERNEUR.

Aucun de vous ne sait-il d'où vient c mélancolie ?

THÉODORE.

Je n'ai pas songé à m'en informer.

ROGER.

A quoi bon vouloir apprendre des ch qui nous attristent ?

LE GOUVERNEUR.

Et toi, mon fils, n'en es-tu pas mi instruit ?

EUGÈNE.

Hélas ! non, mon papa. J'aurois bien siré savoir son secret, pour le soulager, étoit en mon pouvoir. Trois fois je l'ai de me le dire, mais je n'ai pas osé le pre davantage, quand j'ai vu qu'il vouloit le der dans son cœur. Sans doute qu'il ne croit pas encore assez son ami pour n faire part. C'est à moi de les mériter mes services.

LE GOUVERNEUR.

Mais pourquoi ne m'en as-tu pas enc parlé ?

EUGÈNE.

C'est que vous auriez peut-être exigé qu'il suivît la manière de vivre des autres; et vous l'auriez réprimandé s'il n'avoit pu vous obéir. Vous m'avez accordé la permission de vivre avec les élèves de l'école. Je n'irai point trahir mes camarades par des rapports. Quand il se passera quelque chose qui ne mérite que des louanges, n'ayez pas peur, je ne vous le laisserai pas ignorer.

LE GOUVERNEUR, *embrassant son fils.*

Je n'en attendois pas moins de toi, mon cher Eugène. Ta délicatesse me ravit. (*A Roger et à Théodore.*) Je suis fâché, messieurs, de ne pouvoir donner les mêmes éloges à votre conduite. J'aurois souhaité que vous eussiez témoigné plus d'égards et d'intérêt au jeune Edouard, en le voyant dans la tristesse. Allez, retournez à vos amusemens. Il seroit dommage de les interrompre. Si votre caractère vous préserve de quelques peines, je crains bien qu'il ne vous empêche de goûter les plaisirs les plus doux pour un cœur sensible et généreux.

SCÈNE IV.

LE GOUVERNEUR, EUGÈNE.

LE GOUVERNEUR.

C'est toi qui es digne de les goûter, ô mon fils, ces plaisirs si purs et si touchans ! Que j'aime à te voir cette douce compassion pour les peines des infortunés !

EUGÈNE.

Eh ! mon papa, comment s'empêcher de plaindre ce pauvre Edouard ! Sa pâleur, sa tristesse, tout annonce qu'il a dans le cœur un violent chagrin. Si jeune, et déjà souffrir ! Je le fuyois, comme les autres, dans le commencement. Je le croyois dédaigneux et sauvage. Mais quand j'ai vu sa constance et sa fermeté, sa douceur et sa politesse, je me suis senti entraîner vers lui. Peu à peu je lui ai donné toute mon amitié ; et je crois que je m'estimerois davantage si je pouvois mériter la sienne.

LE GOUVERNEUR.

Tu sais pourtant qu'il s'est rendu coupable d'une désobéissance marquée ?

EUGÈNE.

A table, vous voulez dire. Il est vrai que

je n'y comprends rien. Mais peut-être croit-il qu'un guerrier doit s'accoutumer à une vie dure. En tout cas, sa sobriété vaut mieux que la gourmandise des autres; et son exemple ne gâtera personne. Permettez-lui de continuer ce genre de vie, puisqu'il est de son goût. Il est d'ailleurs si exact à tous ses devoirs, si appliqué dans ses exercices! C'est lui qui est le plus avancé de toute notre classe dans la géographie, les mathématiques et le dessin.

LE GOUVERNEUR.

A la bonne heure. Mais une conduite qui blesse si ouvertement les règles, ne peut être excusée dans aucune circonstance et pour aucun motif. Je vois que je serai forcé de le renvoyer à ses parens.

EUGÈNE.

O mon papa! que dites-vous? Pour une faute légère, et qui mérite peut-être plus d'éloges que de blâme, le chasser comme un enfant vicieux! Vous me renverrez donc avec lui?

LE GOUVERNEUR.

Comment, Eugène? d'où pourroit naître *un attachement si* singulier?

EUGÈNE.

Je ne saurois vous le dire; mais v
sentirez vous-même, lorsque vous lui
rez. Oui, je voudrois qu'il fût mon
Je n'aurois à craindre que de vous voi
mer bientôt plus que moi.

LE GOUVERNEUR.

Il va se rendre ici. Je verrai s'il est
d'inspirer de si vifs sentimens. Je sou
de tout mon cœur, que tu ne sois pas tr
dans tes idées; et s'il en est ainsi, je te
mets.... Mais on frappe; passe dans m
partement jusqu'à ce que je t'appelle.
*gène sort. Le Gouverneur se lève et v
vrir la porte. Edouard, après s'être in
se présente avec une contenance noble e
pectueuse. Le Gouverneur s'assied. Ed
se tient debout devant lui.*

SCÈNE V.

LE GOUVERNEUR, EDOUAR

LE GOUVERNEUR.

SAVEZ-VOUS, M. de Bellecombe, p
quoi j'ai desiré de vous entretenir?

ÉDOUARD.

i, monsieur; je crains de l'avoir de-

LE GOUVERNEUR.

st donc vrai que vous semblez dédai-
a société de vos camarades, et que vous
lez leurs plaisirs par une humeur et
izarrerie sans exemple à votre âge?

ÉDOUARD.

erai vous dire avec respect, monsieur,
ne sont là ni mes sentimens, ni mon
tion.

LE GOUVERNEUR.

a pris soin de vous instruire des rè-
u repas, auxquelles tous les élèves
it se conformer. Cependant vous ne
que de pain et d'eau.

ÉDOUARD.

st vrai, monsieur, je ne desire rien
tage.

LE GOUVERNEUR.

le directeur vous a fait des représen-
s, et vous avez continué votre ma-
le vivre?

ÉDOUARD.

, *monsieur.*

LE GOUVERNEUR.

Croyez-vous en cela vous être bie
duit?

ÉDOUARD.

Non pas à vos yeux, je l'avoue.

LE GOUVERNEUR.

Il vous est donc indifférent de vot
porter bien ou mal dans mon opinion

ÉDOUARD.

Aussi peu que de recevoir vos lc
et vos reproches. Je sens tous ceux qu
êtes en droit de me faire. Je m'en si
de plus vifs peut-être. Il ne m'a pas é
sible d'y céder. Le ciel m'est témc
pendant que je ne suis pas si coupable

LE GOUVERNEUR.

Je veux croire que vous êtes persu
votre innocence au fond de votre cœur
fermeté m'annonce même que vous s
très-bonnes raisons pour vous justifie
vez-vous rien à me dire?

ÉDOUARD.

Rien, monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Mais vous devez savoir que la dé
sance est d'un mauvais exemple

quand vos motifs l'excuseroient dans votre esprit.

ÉDOUARD.

J'ai eu l'honneur de vous le dire moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on ne l'a tolérée que dans l'espoir de votre repentir.

ÉDOUARD.

Ah ! je n'en aurai jamais.

LE GOUVERNEUR.

Enfin, que vous avez encouru, par votre opiniâtreté, la plus grave punition.

ÉDOUARD.

Me voilà prêt à la subir.

LE GOUVERNEUR.

Et ne l'êtes-vous pas à changer ?

ÉDOUARD.

Il m'est impossible, monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Je vois avec regret qu'il m'est impossible à moi-même de vous garder un moment de plus dans cette école ; le roi n'y veut point d'exemple de rébellion.

ÉDOUARD.

Que deviendrai-je donc, malheureux que *je suis ? Voulez-vous* que je sois un fardeau

pour ma famille, un objet de honte po
moi, et de mépris pour les autres? O m
Dieu! tu sais si je l'ai mérité!

LE GOUVERNEUR, *attendri.*

Si vous l'avez mérité! quand vous ne
donnez aucune confiance. Edouard, po
riez-vous taire votre secret à votre père?
remplis ici les fonctions d'un père env
vous, et vous ne voulez pas remplir les
voirs d'un fils envers moi?

ÉDOUARD.

Oh! si vous me prenez par ces sentime
monsieur le gouverneur, vous êtes ma
de tout ce que je suis. Je puis résister à
menaces, mais non pas à votre amitié. O
je vous ouvrirai mon cœur. Vous y verr
comme Dieu même, ce que je souffre.

LE GOUVERNEUR.

Je viens donc enfin de me gagner
fils!

ÉDOUARD, *se précipitant dans s*
bras.

Vous voulez être mon second père?

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon cher Edouard, ne m'appe
plus que de ce nom.

ÉDOUARD, *lui prenant la main.*

Eh bien ! mon père, j'en ai un autre qui est pauvre, si pauvre, qu'il ne vit que de pain et d'eau. Ma mère, qui se meurt, n'a pas une meilleure nourriture. Nous n'en connoissons point d'autre, cinq enfans que nous sommes, depuis que nous avons pris le lait de maman. Et je pourrois me livrer à la gourmandise, lorsque mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs n'ont pas toujours un morceau de pain à tremper de leurs larmes ! Non, non, plutôt mourir de faim. Je suis de Bellecombe ; et jamais de ce nom il n'y a eu un fils indigne de son père.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! personne ne s'est intéressé pour votre famille ?

ÉDOUARD.

Personne. Mon père est pauvre, après avoir servi quinze ans avec honneur, après avoir consumé la plus grande partie de son bien au service, et le reste à solliciter inutilement une pension. Il est d'un sang noble, et il nous voit tous manquer des premiers besoins. *La veille* de mon départ, je lui entendois raconter l'histoire du comte Ugolino,

renfermé dans une tour avec ses
pour y mourir de faim. Depuis ce m
cette histoire est toujours dans mon
Je crois entendre sans cesse les clo
mort qui sonnent les funérailles de m
de ma mère, de mes frères et de me
Et l'on veut que je me réjouisse, lorsq
cœur est noyé dans les larmes! On v
je mange un meilleur morceau que m
n'en a mangé depuis treize ans! S
assez lâche, je ne m'appellerois plus E
de Bellecombe. Tant que mon père s
heureux, dans quelque coin de la te
je sois jeté, rien ne m'empêchera de
ter la même douleur que lui. Sur cet
est le ciel; et sur ce roi qui laisse
mon père de faim, il règne un Dieu q
vengera.

LE GOUVERNEUR.

Que dites-vous, mon ami? croye
prince ignore votre situation; qu'il
adoucie s'il en étoit instruit. J'irai
de lui, je la lui ferai connoître; et
sur sa justice. Mon cher Edouard, p
ne m'avoir pas confié d'abord votre
vous auriez épargné dix jours de sou
à votre famille.

ÉDOUARD.

Vous croyez donc que je l'aurois sauvée, eune que je suis ?

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes aujourd'hui son salut; et j'es- e que vous serez sa gloire dans l'âge de onneur. Généreux enfant ! que ne suis-je itablement votre père !

ÉDOUARD.

Oh ! c'est comme si vous l'étiez, par ma onnoissance et par mon amour. Regar- -moi seulement comme votre fils.

E GOUVERNEUR, *lui serrant la main, et le regardant avec tendresse.*

fon fils Edouard !

ÉDOUARD.

)ui, je le suis. Vous êtes le père de toute famille. Graces à vous, elle pourra con- re la joie sur la terre. Mais nous avons si long-temps malheureux ! Je n'ose es- r encore.....

LE GOUVERNEUR.

spérer, mon fils ? ce seroit un affront r moi d'en douter. J'y engage mon hon- r et ma place. Quatre cents écus de pen- *pour M. de* Bellecombe, et cent écus vous. (*En allant vers son bureau.*)

Édouard, en voici d'avance, au nom du roi, le premier quartier.

ÉDOUARD, *l'arrêtant.*

A moi? à moi? qu'en ai-je besoin? Envoyez tout à mon père. Qu'il s'en serve pour mes frères et pour mes sœurs.

LE GOUVERNEUR.

Il saura qu'il les tient de vous. Mon cher Édouard, vous ne vivrez donc plus de pain et d'eau?

ÉDOUARD.

Puisque mon père n'y sera plus réduit!

LE GOUVERNEUR.

Vous serez joyeux avec vos camarades?

ÉDOUARD.

Puisque mon père sera joyeux avec sa femme et ses enfans!

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! allez, courez leur écrire. Je vais m'habiller, et partir pour la cour. Je verrai le ministre ce matin même.

ÉDOUARD.

O monsieur! comment rassembler toutes mes forces pour vous remercier selon mon cœur!

LE GOUVERNEUR, *en souriant.*

Monsieur ?.... Edouard, vous oubliez déjà que vous êtes mon fils ?

ÉDOUARD, *se jetant à ses genoux, et les embrassant.*

O mon père ! mon père ! pardonnez. Je suis si hors de moi.....

LE GOUVERNEUR *le relève, le serre dans ses bras, et le conduit doucement vers la porte.*

Allez, allez, laissez-moi seul. J'ai besoin, autant que vous, de me remettre un moment.

ÉDOUARD.

Je serai bientôt de retour avec ma lettre ; il faut que vous la voyiez. Mon père, ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie encore embrassé.

LE GOUVERNEUR.

Non, mon fils, je ne me refuserai pas ce plaisir à moi-même. Courez, je vous attends. (*Edouard sort avec précipitation.*)

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR.

O jour le plus heureux de ma vie ! foule d'objets touchans viennent se pour jamais dans mon souvenir ! Un militaire oublié, dont je vais faire pa services ! Un enfant dont je puis forn homme pour la gloire de mon pays fils que je trouve sensible à l'impressi crète de la vertu ; et digne de l'ami qi su choisir son cœur ! Mon prince e qui je donne un trait d'héroïsme nai récompenser, et une famille infort secourir ! Oui, je le connois, il rem promesse que j'ai osé faire en son n lui rendrois plutôt ce que je tiens bienfaits, si les besoins de l'état ne l mettoient pas de suivre les mouvem son ame juste et bienfaisante. (*Il se pr à grands pas, et voit entrer le Direct*

SCÈNE VII.

GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

LE GOUVERNEUR.

H! monsieur le Directeur, accourez,
z partager les sentimens, les transports
'éprouve.

LE DIRECTEUR.

'est-ce donc, monsieur? Vous êtes dans
ussi grande agitation qu'Edouard. Il
: de passer devant moi, courant d'un
aré de plaisir. Il ne me voyoit pas;
toit plus sur la terre. Ses yeux rayon-
t d'une joie célecte au milieu de ses
s. Je l'ai appelé, il étoit déjà loin.

LE GOUVERNEUR.

rois voulu que vous eussiez été té-
de la scène qui s'est passée entre nous
. C'est un de ces momens qu'on ne re-
e jamais une seconde fois dans sa vie.

LE DIRECTEUR.

tre espérance n'est donc pas trompée?
l'avez *emporté*? Vous savez son se-

LE GOUVERNEUR.

Qu'il m'a fallu combattre pour l'obtenir ! Que j'avois de peine à le tourmenter, et qu'il me résistoit noblement ! Combien sa désobéissance doit l'honorer aux yeux de tous les hommes !

LE DIRECTEUR.

Je l'avois pressenti, sans pouvoir me l'expliquer à moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Et qui l'auroit pu deviner, ce généreux excès de tendresse et de constance ? C'est pour ne pas vivre plus heureusement que son père, qu'il s'imposoit de cruelles privations. C'est loin de ses regards qu'il les supportoit, et sans l'espoir qu'elles pussent le soulager. Que pensez-vous d'un tel enfant? Que pensez-vous d'un père qui, dans le sein du malheur, a su lui former une ame aussi grande ? Quelle douce jouissance pour un prince d'avoir de pareilles vertus à récompenser dans ses états ! Monsieur le directeur, je suis fier de l'emploi glorieux qu'il m'a confié, d'élever sa jeune noblesse; mais j'en sais un qui flatteroit bien davantage mon ambition. Ce seroit de lui rendre compte de toutes les belles actions de

s sujets, et de les lui raconter en présence e son fils. Je croirois élever son trône à ne hauteur d'où il pourroit voir tous les ens de bien de son empire, et où tous les ens de bien pourroient le voir applaudir leurs vertus, et les encourager. C'est ainsi ue, sans les indignes apothéoses de la flatcrie, un prince seroit vraiment un dieu ur la terre.

LE DIRECTEUR.

Le nôtre est digne que vous l'enflammiez par ce noble enthousiasme en faveur d'une famille infortunée.

LE GOUVERNEUR.

Ce seroient les premiers malheureux, dignes de ses bienfaits, qu'il n'auroit pas secourus. J'ai cru devoir en donner l'assurance au jeune Edouard. Qu'il m'en a témoigné une vive reconnoissance! Nous nous sommes donné les noms de père et de fils; et je crois que nous en éprouvions les véritables sentimens. Mais il me semble l'entendre venir. Entrez dans cet appartement: vous y trouverez Eugène. Je ne tarderai pas à vous appeler l'un et l'autre. (Edouard *s'avance en courant.*)

LE GOUVERNEUR.

Oui, c'est lui. Quelle expression touchante anime sa physionomie!

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR, EDOUARD.

ÉDOUARD, *se jetant dans les bras du Gouverneur.*

Mon père, voici ma lettre. Voyez.

LE GOUVERNEUR.

Elle n'est pas cachetée, mon fils. Vous voulèz donc que je la lise?

ÉDOUARD.

Si je le veux? Lisez, lisez. Elle est pleine de vous.

LE GOUVERNEUR *lit:*

« Mon papa, maman, mes frères, mes « sœurs, rassemblez-vous pour écouter cette « lettre. Oh! si je pouvois vous la porter, « vous la lire moi-même! Mais j'y suis; je « vous vois. Qu'avez-vous à pleurer? Non, « vous ne vivrez plus de pain, d'eau et de « larmes. Il y a donc sur la terre des ames « *généreuses* comme dans le ciel! Vous ne « voulicz pas le croire; et voilà pourtant

« celle du Gouverneur de notre école qui « en est une. Oui, mon papa, souffrez que « je l'appelle mon père comme vous. Il est « aussi le vôtre; c'est notre sauveur à tous. « Il dit que le roi va vous accorder une pen- « sion de quinze cents livres pour nous éle- « ver. Tombez à genoux pour lui devant « Dieu, comme j'y suis, comme j'y serai.... » (*Le Gouverneur s'interrompt, et il voit Edouard à genoux, les yeux et les bras élevés vers le ciel, et le visage baigné d'un torrent de larmes. Il se baisse, et le relève.*) Que faites-vous, mon ami?

ÉDOUARD.

J'offre ma vie pour vous. Elle vous appartient.

LE GOUVERNEUR.

Non, mon cher Édouard, gardez-la pour la remplir d'actions honnêtes et vertueuses. La mienne commence à tourner vers son déclin; mais vous pouvez la prolonger, en faire la joie et la gloire.

ÉDOUARD, *avec feu.*

Moi, mon père? Ah! s'il étoit en mon pouvoir! Hâtez-vous, parlez; dites par quel *moyen.*

LE GOUVERNEUR.

Par votre amitié pour mon fils. (*Il court vers la porte de l'appartement.*) Eugène, venez embrasser votre frère.

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR, ÉDOUARD, EUGÈNE.

Les deux enfans se jettent dans les bras l'un de l'autre.

LE GOUVERNEUR.

Édouard, il est digne des sentimens que je vous demande pour lui. Il vous aimoit avant moi.

ÉDOUARD.

J'ai bien vu qu'il étoit sensible à mes souffrances.

EUGÈNE.

Ah ! tu n'en auras plus que je ne les partage, n'est-ce pas, Edouard ? Me le promets-tu ?

ÉDOUARD, *lui prenant la main, et la présentant avec la sienne au Gouverneur.*

Eh bien ! Eugène, lions-nous ensemble

dans les mains de notre père. C'est entre nous à la vie et à la mort.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mes enfans, je reçois vos vœux, et je les consacre par ma bénédiction. Faites revivre ces jours brillans de notre histoire, où les guerriers s'unissoient par tous les nœuds de l'honneur et de l'amitié. Que Gaston et Bayard soient vos modèles ! Aimez-vous comme eux; servez, comme eux, votre roi, et mourez, s'il le faut, pour la patrie.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR de l'École militaire.
M. DE BELLECOMBE.
Madame DE BELLECOMBE.
EDOUARD,
PORPHYRE,
TIMOLÉON,
CÉCILE,
JOSÉPHINE,
} leurs enfans.
LA PIPE, vieux sergent.

La scène se passe dans la chambre d'étude des enfans de M. de Bellecombe.

LA SUITE
DE
ÉCOLE MILITAIRE,
DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PORPHYRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

Cécile et Joséphine sont occupées l'une à broder, l'autre à broder. Timoléon dessine sur une table. Porphyre fait l'exercice avec la béquille de La Pipe.

LA PIPE, *à Porphyre.*

PRÊTEZ vos armes. — En joue. — Feu. Allons, voilà qui est bien. Rendez-moi béquille. (*à Cécile et à Joséphine, allant vers elles.*) Vous ne voulez donc apprendre, vous autres.

CÉCILE.

Y penses-tu, La Pipe ?

JOSÉPHINE.

Des demoiselles ?

LA PIPE.

Qu'importe ? Dans la maison d'un militaire, tout le monde doit savoir faire l'exercice. On n'a jamais si bonne grace que sous un fusil.

CÉCILE.

Oui, sur-tout quand c'est une béquille qui le représente.

LA PIPE.

Il est vrai ; mais je m'y trompe souvent moi-même. Je suis plus tenté de la porter sur mon épaule que par-dessous. C'est toujours mon premier mouvement. Ah ! le pauvre La Pipe ! pauvre La Pipe ! n'avoir plus qu'un bâton dans les mains à la place d'un mousquet ! Depuis tant d'années, je ne puis encore m'y accoutumer.

PORPHYRE.

Mais à ton âge, tu serois déjà retiré du service.

LA PIPE.

Qu'appelez-vous retiré ? Je serois mort *soldat*, sans ma jambe de bois. Maudite

jambe ! Il me vient cent fois par jour la pensée de te mettre en pièces. Au lieu d'une guêtre bien propre, quand je ne trouve là qu'un bout de cotret, je ne me connois plus ; je me sens près d'entrer en fureur.

TIMOLÉON.

Que veux-tu ? c'est un fruit de la guerre.

JOSÉPHINE.

Ne t'afflige pas, je te prie, mon pauvre ami.

LA PIPE.

Oui, vous avez raison, je ferois mieux d'en rire. Après tout, c'est ma croix de S. Louis, à moi. Si ma jambe ne s'étoit pas trouvée sous le feu, elle ne seroit pas aujourd'hui si sèche. J'en connois qui ne sont bien conservées que pour s'être mises hors de la portée du canon ; et je ne voudrois pas d'un millier de celles-là pour la mienne. M. Timoléon, M. Porphyre, vous êtes bien heureux, vous servirez un jour. Ah ! perdez-moi bras et jambes, plutôt que de recevoir jamais la moindre contusion à votre honneur.

TIMOLÉON.

Va, je te le promets.

PORPHYRE.

Et moi aussi. Tu seras devant mes yeux dans toutes mes batailles.

LA PIPE.

Oui, votre père et moi, Bellecombe et La Pipe! voilà votre cri de guerre. Avec ces deux noms dans la tête, vous serez toujours les premiers à votre devoir.

SCÈNE II.

TIMOLÉON, PORPHYRE, CÉCILE, JOSEPHINE, LA PIPE, M. DE BELLECOMBE, *qui est entré vers la fin de la scène précédente.*

Les enfans l'apperçoivent, courent vers lui, et crient à-la-fois :

AH! mon papa! mon papa!

M. DE BELLECOMBE, *en les embrassant.*

Bonjour, mes bien-aimés. (*Il tend la main à La Pipe.*) Bonjour, mon vieux ami, je te remercie des bonnes instructions que tu donnes à mes enfans.

LA PIPE.

Oh! mon capitaine, je les donne de bon cœur, tant que vous n'y êtes pas; mais

quand je vous ai sous mes yeux, j'y ai du regret.

M. DE BELLECOMBE.

Pourquoi donc, je te prie?

LA PIPE.

C'est que je vois alors tout ce que cela roduit. Oui, n'est-ce pas? je ferai de braves uerriers de vos enfans, pour qu'on les ren- oie un jour, comme vous, sans récompense, près avoir servi dans leurs plus belles an- ées?

M. DE BELLECOMBE.

A quoi bon me le rappeler, puisque moi- même j'ai cessé de m'en plaindre?

LA PIPE.

Je m'en plaindrai pour vous et pour moi usqu'à la mort. Mille bombes! n'est-ce pas ne horreur! Me réformer, moi, La Pipe, our une jambe de moins! Un soldat est oujours bon, quand il lui reste le cœur et a tête. Si on craint que des estropiés ne figu- ent pas bien dans une revue, qu'on les arde pour des batailles. Faites-m'en un corps part. N'en déplaise à Picardie, Champagne t Navarre, *ce sera* le premier de tous, j'en *ponds.*

M. DE BELLECOMBE, *en souriant.*

Mon vieux ami, que j'aime à te voir en core tout ce feu de bravoure et de jeunesse!

LA PIPE.

Vous me fâchez de rire, quand vous d vriez tempêter plus que moi. Je suis un pa vre hère sans conséquence, que l'on croit devoir plus regarder, lorsqu'il n'a pas to ses membres. Mais vous, d'un sang nobl vous qui vous êtes distingué dans dix batai les, qui êtes tout couvert de blessures, ét renvoyé sans pension, lorsque vous avez u famille nombreuse à soutenir, cela crie ve geance à la terre et au ciel.

M. DE BELLECOMBE.

Je n'ai pas de reproches à me faire. Il e est de plus malheureux. (*Il se tourne ve ses enfans qui paroissent émus et troublés.* Mes petits amis, vous avez assez travail ce matin, pour prendre un peu de relâch Allez embrasser votre maman.

LES ENFANS.

Oui, oui, mon papa, et nous reviendron tout de suite à l'ouvrage.

SCÈNE III.

M. DE BELLECOMBE, LA PIPE.

M. DE BELLECOMBE.

Mon ami, je n'aime pas que tu me parles ainsi devant mes enfans. Je ne veux point qu'ils se croient en droit de haïr leurs semblables. Ce sentiment flétriroit de trop bonne heure leurs ames. Il les rendroit faux, misanthropes et personnels. D'ailleurs, ils sont destinés à vivre d'honneur et de gloire. Comment daigneroient-ils prendre la peine d'acquérir de la considération aux yeux de ceux qu'ils ne jugeroient dignes que de leurs mépris ?

LA PIPE, *avec un ton d'ironie.*

Vous avez raison de défendre les hommes; ils vous ont bien traité, les ingrats.

M. DE BELLECOMBE.

Il en est plus de bons que de méchans; et quand il n'y auroit que toi seul, tu me réconcilierois avec l'humanité.

LA PIPE, *lui serrant tendrement la main.*

O mon capitaine !

M. DE BELLECOMBE.

Tu n'as pas craint de t'attacher à moi
ma mauvaise fortune. Et n'est-ce pas
amitié que je dois la vie ?

LA PIPE.

Bon ! si je vous l'ai sauvée, je vo
devois bien, pour m'avoir mis vingt foi
arrêts. Sans vous, La Pipe n'auroit été
ivrogne, un querelleur, un vaurien, c
tant d'autres. C'est vous qui en avez fa
brave homme. Je serois resté tout
chienne de vie simple soldat, si l'on m
laissé croupir dans mes vices. De gu
en guichet je me suis avancé. Dieu n
me voilà sergent. Au moyen de ce ti
est, je crois, quelque chose dans le m
C'étoit toujours un beau commencem
colonel. Mais, ô maudit boulet ! ave
jambe de cœur de chêne, comment fa
pas dans les grades ?

M. DE BELLECOMBE.

Va, mon ami, tu as aujourd'hui le
cela vaut bien les honneurs.

LA PIPE.

Je n'en aurai de ma vie, tant que j
verrai souffrir. La récolte de votre

champ vous a manqué cette année ; je vous suis peut-être à charge, mon capitaine ?

M. DE BELLECOMBE.

Que dis-tu, mon ami ? Un enfant l'est-il jamais à son père ; et n'es-tu pas un de mes enfans. Dieu merci, j'aurai du pain encore : si notre ration est plus petite, tu en auras toujours ta part comme eux, et autant que moi.

LA PIPE.

Eh bien ! je la prendrai ; mais j'espère que je vous la rendrai bientôt. Je viens de trouver un bon travail en ville.

M. DE BELLECOMBE.

Tant mieux. J'en suis charmé pour toi. Qu'est-ce donc ?

LA PIPE.

Croiriez-vous qu'un marchand vint l'autre jour me proposer de lui tricoter des bas pour les vendre ?

M. DE BELLECOMBE.

C'est bien ; cela t'occupera du moins.

LA PIPE.

Comment ! c'est bien ? quel plaisir d'assommer ce drôle de ma béquille !

M. DE BELLECOMBE.

Je me flatte que ce n'est pas là ce bon tra-

vail dont tu me parlois que d'assommer les gens ?

LA PIPE.

Ce seroit toujours cent fois mieux. Vraiment, il feroit beau voir La Pipe tricoter comme une femme. Je me contenterai d'envoyer les aiguilles à tous les diables. Mais cela me fit naître une pensée : Tu peux donc travailler ? J'allai chez un fourbisseur. Je m'offris à lui pour dérouiller ses vieilles lames, et les remettre à neuf. J'aurai la douceur de manier encore des sabres et des épées ; et puis cela me vaudra dix sols par jour. Mon capitaine, faites-moi l'honneur de les recevoir.

M. DE BELLECOMBE.

Non, mon ami, garde-les pour toi. Un coup de vin est de temps en temps nécessaire à ton âge.

LA PIPE.

Du vin ? Oh ! je ne m'y jouerai plus. Je nous connois trop bien l'un et l'autre. Si j'en buvois aujourd'hui seulement une goutte, demain j'en voudrois boire un tonneau.

M. DE BELLECOMBE.

Tu peux avoir d'autres besoins, moi, je *n'en ai* aucun.

LA PIPE.

Oui, lorsque vous manquez de tout ! lorsque vous ne vivez que de pain et d'eau avec votre famille ! C'est aussi trop fier, mon capitaine. Vous me refusez, parce que je ne suis pas votre camarade. O maudite jambe, maudite jambe ! qui m'a empêché d'être un Chevert !

M. DE BELLECOMBE.

Tu me connois mal, mon enfant. Si je recevois rien de personne au monde, ce ne seroit que du roi ou de toi.

LA PIPE.

Comment ! tous les deux sur la même ligne ?

M. DE BELLECOMBE.

Mon roi n'est que mon maître. Je vois comme un Dieu dans mon ami ; et tu es le seul que j'aie sur la terre.

LA PIPE, *se jetant dans ses bras.*

Eh bien ! mon ami capitaine, prenez donc ces dix sols.

M. DE BELLECOMBE.

Je t'ai dit que je n'en avois pas besoin, je n'ai *pas trompé*. Mais écoute. Il peut venir *un temps où* une plus forte somme me

seroit nécessaire. Fais quelques épargnes, pour être en état de me l'offrir.

LA PIPE.

Oh ! je vous comprends. C'est pour moi plus que pour vous-même que vous me parlez ainsi ; mais n'importe. Je prends vos paroles à la lettre, et mon argent me deviendra sacré. Je n'y toucherai que pour mon tabac ; et je prendrai bien garde à ne pas me mettre en colère, de peur de casser ma pipe.

M. DE BELLECOMBE.

Fort bien, mon enfant. Vas-en fumer une en l'honneur de notre amitié. Je vois venir madame de Bellecombe. Je voudrois m'entretenir quelques momens avec elle.

LA PIPE.

Oui, mon capitaine. Aussi-bien j'ai besoin de prendre un peu l'air. Vous m'avez ému comme la pensée d'une bataille.

SCÈNE IV.

DE BELLECOMBE, mad. DE BELLE-COMBE.

mad. DE BELLECOMBE.

) UE s'est-il passé, cher époux? Tu is de m'envoyer mes enfans. Il m'a sem-voir sur leurs traits une altération qui eur est pas ordinaire. Je n'ai pas voulu en demander la cause; j'ai mieux aimé ir m'en éclaircir avec toi. Ne me cache , mon ami. Nous est-il arrivé quelque velle infortune que je puisse adoucir s ton ame par mes consolations?

M. DE BELLECOMBE.

ſon, chère épouse, avec les secours que ouve dans ta tendresse, je puis suppor- ous les malheurs: et s'il m'en survenoit iprévus, je ne craindrois point de te les oncer, après la longue épreuve que j'ai : de ton courage. Mais rassure-toi. Notre lition, graces à Dieu, n'est pas empirée.

mad. DE BELLECOMBE.

'où peut donc venir cet air de tristesse *'ai remarqué* dans nos enfans?

M. DE BELLECOMBE.

C'est que notre vieux soldat, par un excès de zèle et d'amitié, s'est emporté, en leur présence, jusqu'à des plaintes amères sur l'injustice que j'ai reçue. J'ai vu qu'ils en étoient frappés. J'ai craint que cette idée ne leur inspirât du découragement; et je te les ai envoyés pour en effacer l'impression par tes caresses.

mad. DE BELLECOMBE.

Les pauvres petits malheureux! Hélas! ils ne savent pas à quelle triste condition ils sont condamnés sur la terre!

M. DE BELLECOMBE.

J'espère que leur sort ne sera pas aussi déplorable que ton cœur maternel se le représente. Jusques ici du moins je ne vois pas qu'ils aient à se plaindre de leur destinée.

mad. DE BELLECOMBE.

Quoi! lorsqu'ils sont privés de toutes les douceurs que leur naissance devoit leur procurer?

M. DE BELLECOMBE.

Ils ne les ont jamais connues : elles ne peuvent leur causer de regrets. Peut-être n'auroient-elles servi qu'à les amollir, à *énerver* leurs forces comme leur esprit. La

vie dure à laquelle ils sont accoutumés, leur a donné une santé robuste, et de l'énergie dans le caractère. Au lieu d'amusemens puériles et frivoles, ils savent déjà trouver tous leurs plaisirs dans le travail. Si le ciel leur réserve les jouissances de la fortune, ils les goûteront avec plus de délices. S'ils doivent passer leurs jours dans les privations, ils auront appris à les supporter sans impatience et sans murmure. Ils seront heureux par eux-mêmes dans toutes les situations de la vie. Te l'avouerai-je, chère épouse ? je ne regarde plus comme une si cruelle disgrace l'état dans lequel le ciel nous retient. Au milieu des joies insensées du monde, aurions-nous connu ces doux sentimens de tendresse, d'estime et de respect que nous a donnés l'un pour l'autre l'épreuve commune du malheur ? Emportés chacun dans notre tourbillon, nous aurions cherché des amis qui nous auroient abandonnés dans nos peines, et qui, peut-être, les eussent aggravées par leurs perfidies, tandis que le sort nous apprend si bien que nous pouvons nous seuls nous suffire par notre confiance, et par notre amour. Il est tant de malheureux *qui n'ont* pas toujours les pre-

miers alimens de la vie ! Nous n'en avons point encore manqué, sans les acheter par des bassesses. Si nous nous sommes réduits à la plus simple nourriture, pour que rien ne manque à l'éducation de nos enfans, nous jouissons chaque jour de leurs progrès et de leur reconnoissance. Nous pouvons nous rendre dans nos cœurs ce doux témoignage que nous n'avons négligé envers eux aucun de nos devoirs. Tous les sentimens nobles et généreux qu'ils expriment déjà, sont notre ouvrage. C'est nos leçons et nos exemples qui les leur ont inspirés. Ils ne feront pas une action honnête ou glorieuse, qu'un juste orgueil ne nous la rende personnelle. Et si l'un d'eux parvient par son mérite, je ne crains pas qu'il nous abandonne dans nos vieux jours.

mad. DE BELLECOMBE.

O cher et digne époux, comme je sens mon ame s'élever par ton courage !

M. DE BELLECOMBE.

C'est ta constance qui, jusqu'à présent, l'a soutenu. Livré à moi seul, j'aurois succombé sous le poids de mes peines. Mais en te voyant renoncer à tous les goûts, et vaincre toutes les foiblesses de ton sexe, pour

ne t'occuper que de tes devoirs, comment aurois-je pu, sans rougir à tes yeux du nom d'homme, me montrer moins ferme que toi?

MAD. DE BELLECOMBE.

Ne me fais pas tant d'honneur de ces sacrifices. Ils ne sont rien pour une mère. Que j'en ferois de plus grands encore, si je pouvois, à ce prix, entrevoir seulement dans l'avenir un sort plus doux pour nos enfans! Quoi donc, mon ami, as-tu renoncé à toutes tes prétentions du côté de la Cour? Penses-tu que de nouvelles démarches ne seroient pas enfin plus heureuses?

M. DE BELLECOMBE.

Tu sais quel a été le succès des premières. Si je n'ai pu rien obtenir, lorsque mes services récens parloient en ma faveur, si le traître qui m'abusoit par les dehors de l'amitié, a refusé lâchement d'appuyer mes justes demandes, de peur d'user son crédit, qui voudroit aujourd'hui prendre la cause d'un homme oublié depuis tant d'années? La longueur même de mon silence serviroit de prétexte à de cruels refus. Ils rouvriroient des plaies à peine refermées dans mon cœur. J'ai consumé la moitié des débris de ma fortune pour n'acheter que des regrets,

je n'irai pas du reste n'acheter que de
mords.

mad. DE BELLECOMBE.

Quoi, mon ami.....

M. DE BELLECOMBE.

Oui ! quand il ne m'en coûteroit q
temps précieux que je déroberois à l'inst
tion de mes fils. Si j'osois me permettre
ques espérances, et qu'elles fussent en
trompées, je sens que je ne pourrois y
vivre, ou je traînerois des jours insup
tables dans l'amertume et dans le dése
Non, chère épouse, n'imitons pas les p
qui croient avoir tout fait, en abandonn
avec regret, à l'éducation de leurs en
une partie de leur superflu. C'est par
privations qu'il faut nourrir les nôtre
notre sang. Vivons de pain, et qu'ils so
dignes de nous !

mad. DE BELLECOMBE.

Ils le seront, mon ami, nous n'avons
engendré des monstres.

M. DE BELLECOMBE.

J'ai déjà conçu cet espoir flatteur de r
Edouard. Tout enfant qu'il est, j'ai ob
vé en lui une ame également forte et s
sible, de la franchise, du courage et de

vation, toutes les qualités que je desirerois dans mon ami. Il aura, pour s'avancer, deux motifs les plus puissans sur de grands caractères, des obstacles à vaincre, et par-là plus de gloire à acquérir. Avec quelle ardeur je l'ai vu, sur-tout depuis deux ans, se livrer à l'étude, et en dévorer les plus épineuses difficultés! Comme il étoit saisi d'un noble enthousiasme au récit de quelque grande action! Je voyois sa pensée le porter sans cesse dans les plus beaux siècles de Sparte et de Rome, pour y rechercher avec avidité jusqu'aux moindres détails de enfance des héros. Comme les premières nnées de Cyrus ainsi que de Bayard l'enammoient d'une émulation de tempéran-e, de grandeur d'ame et de fermeté. Je crois u'il ne lui manquoit qu'une circonstance eureuse pour montrer déjà ce qu'il peut n jour.

mad. DE BELLECOMBE.

Mais dans la position où il se trouve, uand est-ce que cette circonstance pourra 'offrir?

M. DE BELLECOMBE.

Elle ne vient jamais pour l'homme foi-*e. Un grand cœur* la fait naître, lorsqu'elle

lui manque. Oui, mon cher Edouard, il n'est rien que je n'ose attendre de toi.

SCÈNE V.

M. DE BELLECOMBE, mad. DE BELLECOMBE, PORPHYRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE.

PORPHIRE.

Mon papa, vous parliez, je crois, de mon frère ?

M. DE BELLECOMBE.

Il est vrai, mon fils. Tu sais qu'il n'est pas un moment dans la journée où nous ne soyons occupés de quelqu'un de vous.

JOSÉPHINE.

Est-ce que vous auriez reçu de ses nouvelles ?

M. DE BELLECOMBE.

Non pas d'aujourd'hui. Mais je le connois assez pour savoir tout ce qu'il fait, sans qu'il ait besoin de m'en instruire. Je suis sûr qu'en ce moment il songe à me donner des marques de sa tendresse par son exactitude à ses exercices, et son application à ses travaux. *Porphyre*, j'espère que sa bonne conduite le

servira dans quelque temps de recommandation pour être admis dans l'Ecole.

PORPHYRE.

Mon papa, je dois y entrer avant mon frère. Je veux à mon tour avoir une bonne sorte pour lui.

M. DE BELLECOMBE.

Je comptois en moi sur ta promesse. Dans l'état où vous êtes, mes chers amis, sans biens et sans protections, votre avancement ne doit être que votre ouvrage. Il dépend des efforts que vous allez faire pour vous surpasser à l'envi par une noble rivalité. L'élévation de tous peut être l'effet de la bonne conduite d'un seul, comme la mauvaise conduite d'un seul peut tous vous arrêter dans votre fortune. Ainsi, vous voyez d'un côté quelle honte, et de l'autre, quelle satisfaction glorieuse à recueillir.

PORPHYRE.

Mais, mon papa, La Pipe disoit tout-à-l'heure que vous n'aviez pas été récompensé de vos services?

TIMOLÉON.

Je suis *sûr pourtant* que jamais vous n'*avez manqué à votre* devoir.

JOSÉPHINE.

Oui ; je voudrois bien savoir pourquoi le roi vous a laissé dans l'oubli ?

M. DE BELLECOMBE.

C'est que peut-être il en est d'autres plus dignes encore de ses récompenses ; ou que les charges de sa couronne gênent ses généreuses dispositions. D'ailleurs j'ai négligé de solliciter sa justice, pour vous donner tous mes soins. Mais lorsque vous entrerez dans le monde, vous pouvez, en vous y distinguant, rappeler ses yeux sur moi ; et c'est alors que je jouirois doublement de ses bienfaits.

PORPHYRE.

Oh ! s'il ne tient qu'à mon courage.....

TIMOLÉON.

Quoi ! nous pourrions vous payer de tout ce que vous avez fait pour nous ?

M. DE BELLECOMBE.

Oui, mes enfans. Je ne veux point vous faire valoir les sacrifices que votre instruction nous a coûtés à votre mère et à moi. Nous les avons toujours faits sans regret, et même avec une joie bien vive. Le Ciel commence à nous en récompenser, en vous faisant répondre à notre espoir. Mais si vo

alliez le tromper un jour ! si le fruit de tant de peines devoit être perdu ! Comment vous présenter cette affreuse image ? Vos sœurs abandonnées à l'indigence, votre mère à la désolation, et votre père descendant avec déshonneur dans le tombeau.

PORPHYRE.

Non, non. C'est nous offenser que de craindre.

TIMOLÉON.

Oui, si vous nous aimez, soyez bien sûr que nous ferons tout au monde pour vous rendre heureux.

M. DE BELLECOMBE.

J'ai mis en vous mon existence entière. Ce n'est plus que par vous que je dois vivre ou mourir.

PORPHYRE.

Vous vivrez donc tant que nous aurons une goutte de votre sang dans nos veines !

TIMOLÉON.

Plutôt mourir mille fois ! que de vous faire rougir.

M. DE BELLECOMBE.

Eh bien ! *j'en reçois devant le Ciel cette assurance; et je n'ai* plus rien à désirer. Je

vous devrai le plus grand bonheur que l'on puisse goûter sur la terre.

CÉCILE.

O mon papa ! que nous sommes à plaindre de ne pouvoir pas y contribuer aussi comme eux.

M. DE BELLECOMBE.

Vous pouvez me le rendre plus sensible, en me faisant jouir, au sein de ma retraite, des joies douces et paisibles d'un père. Que manqueroit-il un jour à ma félicité, si, tandis que mes fils honoreroient ma vieillesse par leurs talens et leurs grandes actions, mes filles la soulageoient par leurs soins, et la paroient de leurs vertus? Si je les voyois se rendre dignes des nobles établissemens que leur nom et la gloire de leurs frères peuvent leur procurer ? (*Il va prendre par la main madame de Bellecombe, que l'excès de sa sensibilité a rendue muette pendant toute cette scène.*) O chère épouse ! conçois-tu nos transports ! Voir l'honneur et la joie se répandre de toutes parts dans notre maison, par chacun de ceux que nous avons fait naître !

PORPHYRE.

Vous ne dites rien, maman?

CÉCILE.

Maman, vous pleurez ?

mad. DE BELLECOMBE.

C'est de joie, mes enfans. Je me livrois d'avance à tout le bonheur que votre père vient de se peindre.

PORPHYRE.

Oh ! nous vous promettons de vous le faire goûter. Mon frère, mes sœurs, jurons-le tous ensemble à ses genoux. J'en réponds au nom d'Édouard, comme pour moi-même. (*Ils tombent aux genoux de leur mère, qui les relève et les embrasse. M. de Bellecombe les prend avec transport, et les serre contre son cœur.*)

SCÈNE VI.

M. DE BELLECOMBE, mad. DE BELLECOMBE, PORPHYRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

LA PIPE, *se précipitant dans la chambre.*

O mon capitaine, mon capitaine !

M. DE BELLECOMBE.

Qu'est-ce, mon ami ?

LA PIPE.

Je viens de le voir. Il arrive.

M. DE BELLECOMBE.

Qui donc ?

LA PIPE.

Lui, vous dis-je ; mon meilleur ami, après vous pourtant, mon capitaine.

M. DE BELLECOMBE.

Edouard ?

mad. DE BELLECOMBE.

Mon fils ?

PORPHYRE.

Mon frère ?

CÉCILE ET JOSÉPHINE.

Où est-il donc ? où est-il donc ?

TIMOLÉON.

O mon cher La Pipe ! est-ce bien vrai ?

LA PIPE.

Quand je vous le dis. Il a failli me renverser par terre, en se jetant sur moi. Il ne pouvoit se détacher de mon cou. L'excellent enfant ! toujours le même ! Il me suit ; il va monter.

mad. DE BELLECOMBE.

Pourquoi revient-il ? O ciel ! il n'y a que *dix jours* qu'il est dans son école. N'en auroit-on déjà....

M. DE BELLECOMBE, *l'interrompant.*

Que dites-vous, madame? Soupçonner mon Edouard. Voilà le premier chagrin que vous m'avez causé.

mad. DE BELLECOMBE.

Pardonne à mon inquiétude. Cependant que devons-nous penser, mon ami?

M. DE BELLECOMBE.

Tout, plutôt que de le croire coupable. Non, il ne l'est point. (*Il court à sa rencontre.*)

SCÈNE VII.

M. DE BELLECOMBE, mad. DE BELLECOMBE, ÉDOUARD, PORPHYRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

ÉDOUARD, *se jetant dans les bras de son père.*

O mon papa! mon papa! quelle joie de vous revoir.

M. DE BELLECOMBE.

Embrasse-moi, mon fils! encore une fois! Quel est *donc le sujet* qui te ramène auprès *nous?*

ÉDOUARD.

Il est là-dedans. Lisez, lisez. (*Il lui donne des papiers. Il court ensuite à sa mère, et se précipitant à son cou :*) O ma chère maman ! vous serez bien contente. (*Il se retourne vers ses frères et ses sœurs, et les embrasse.*) Bonjour, mes frères; bonjour, mes petites sœurs. Vous ne m'attendiez pas encore, n'est-ce pas? Vous ne serez pas fâchés de mon retour, quand vous saurez pourquoi je suis venu.

JOSÉPHINE.

Oh! nous en sommes déjà bien aises, sans le savoir.

ÉDOUARD.

J'avois écrit à mon papa pour lui annoncer de bonnes nouvelles. Mais j'ai tant prié le Gouverneur, qu'il m'a permis de les apporter moi-même ; cela ne vaut-il pas mieux ?

CÉCILE.

Oh! sûrement, sûrement.

M. DE BELLECOMBE, *interrompant sa lecture.*

Que vois-je ! une pension de douze cents *livres* pour moi, et de trois cents pour mon *fils*, que le roi nous accorde !

mad. DE BELLECOMBE.

O ciel! est-il possible?

LA PIPE.

Mille bombes! Si c'étoit vrai!

TOUS LES ENFANS.

Comment! comment, mon papa!

M. DE BELLECOMBE, *d'un ton calme.*

Tiens, chère épouse, lis toi-même (*Avec ansport.*) Quel est cet homme généreux ui a daigné porter mes services au pied du ône, quand tout le monde sembloit m'a-ndonner? Le roi sait donc enfin que je ne i pas servi sans gloire. O mon prince! je uvois vivre heureux privé de tes dons, iis non de ton estime. Edouard, à qui is-je ce noble bienfait?

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR de l'École militaire, EUGÈNE son fils, M. DE BELLECOMBE, mad. DE BELLECOMBE, ÉDOUARD, PORPHYRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

Edouard court vers la porte, sort avec précipitation, et rentre aussi-tôt, en tenant le Gouverneur par la main.

ÉDOUARD.

Le voici, le voici, mon papa! Voici notre bienfaiteur, et mon second père! Voyez aussi mon frère Eugène que je vous présente. Un nouveau fils pour vous et pour maman.

LE GOUVERNEUR.

Daignez me pardonner, si j'ai pris la liberté de paroître à vos yeux d'une manière si brusque. Je n'aurois pas voulu perdre la scène attendrissante dont je suis témoin.

M. DE BELLECOMBE.

Jouissez-en, monsieur, puisqu'elle est votre ouvrage.

mad. DE BELLECOMBE.

Je sens qu'elle doit être faite pour v
cœur.

LE GOUVERNEUR.

Je fais mon bonheur d'y jouer un rô
Mais je n'en suis pas le héros. C'est à c
aimable enfant que la gloire en appartient.

mad. DE BELLECOMBE.

A mon fils?

M. DE BELLECOMBE.

A mon Edouard?

LE GOUVERNEUR.

Vous vous êtes privés de toutes les dou-
eurs de la vie pour former son cœur et son
prit. Il s'en privoit à son tour pour acquit-
, à votre insu, sa reconnoissance. Par-
nez, monsieur, si je parois instruit d'un
et de l'intérieur de votre maison. Votre
ne l'a point trahi. C'est moi qui l'ai sur-
dans le fond de son cœur. Depuis son
é à l'Ecole, il ne vouloit prendre que
us grossiers alimens. Toutes nos mena-
'ont pu lui faire déclarer le motif de
conduite. Ce n'est qu'en m'insinuant
on ame par des caresses, que je l'ai
é. *Il ne vouloit pas être plus heureux*
père, qui avoit tant souffert pour

lui. Nous avons parlé de vous. J'ai appris votre état. Je n'ai eu que le foible mérite d'en faire instruire notre juste monarque. Le tendre sacrifice de votre fils parloit tout seul en votre faveur. De plus, votre nom se trouvoit avec une distinction flatteuse dans sa mémoire. Il a dit (ce sont ses propres paroles) : Qu'il s'estimoit heureux de pouvoir récompenser vos anciens services, et le soin que vous prenez de lui former, dans vos enfans, des sujets d'une si grande espérance. Le digne ministre m'a même rapporté que, tandis que ces mots sortoient de sa bouche, une de ses larmes avoit coulé sur votre brevet.

M. DE BELLECOMBE.

O monsieur, pardonnez à la foiblesse de la nature ! J'avois des forces pour supporter le malheur ; je n'en ai point pour résister à tant de joie. Mon fils, mon cher Edouard, c'est donc ainsi que tu sais aimer ton père !

ÉDOUARD.

Ah ! je n'ai fait pour vous qu'un moment, ce que vous avez fait pour moi depuis tant d'années. (*Il se retourne vers sa mère, et la voit prête à s'évanouir.*) Maman, n'allez donc pas mourir, je vous en prie, à présent

que vous êtes riche. Ma petite pension est pour vous. (*Madame de Bellecombe se ranime par les baisers d'Edouard, et l'accable des plus tendres caresses.*)

LE GOUVERNEUR.

Dieu! quel tableau touchant! Mon brave Edouard, vous souviendrez-vous que je veux être aussi votre père?

ÉDOUARD.

Oh! toujours, toujours, M. le Gouverneur. Mon papa, embrassez donc Eugène. Nous nous sommes promis de nous aimer jusqu'à la mort.

EUGÈNE.

Oui, mon cher Edouard, je ne l'oublierai de ma vie. (*Ils se jettent au cou l'un de l'autre. M. de Bellecombe les prend tous les deux dans ses bras.*)

LE GOUVERNEUR.

J'ai pris la liberté de l'amener auprès de vous pour lui faire respirer les sentimens et les vertus qui règnent dans votre maison. Il avoit su démêler, avant moi, le cœur d'Edouard; et c'est lui qui, le premier, a recherché son amitié.

M. DE BELLECOMBE.

Si vous lui donnez un ami dans mon fils, je dois en trouver un dans son père.

LE GOUVERNEUR.

J'ambitionnois le titre que vous m'offrez. En voici, de ma part, le gage. (*Il lui tend la main.*)

LA PIPE.

Oh ! je n'y puis tenir plus long-temps. (*Il laisse tomber sa béquille, et se jette sur leurs mains, qu'il presse dans les siennes.*) Excusez-moi, monsieur ; mais où mon capitaine met son cœur, il faut que le mien y soit aussi Vous êtes un brave homme. C'est moi qui vous le dis ; et La Pipe ne l'a jamais dit pour rien.

M. DE BELLECOMBE.

Je vous demande pardon pour la franchise d'un vieux soldat. Il est plein d'honneur ; et le mouvement de son affection ne peut vous être indifférent. Hélas ! elle m'a consolé de bien des peines.

LE GOUVERNEUR.

S'il en est ainsi, je reçois ses sentimens avec plaisir. Oui, mon ami, touchez là. Tous les guerriers sont frères.

LA PIPE, *avec transport.*

O mon autre bonne jambe ! où es-tu, que je puisse danser de joie pour tout le bonheur de cette journée !

N. B. On a cru faire plaisir au lecteur de rapporter ici, dans toute sa simplicité, l'anecdote intéressante qui fait le sujet des deux drames qu'on vient de lire. Il est bon de prévenir que le nom de Bellecombe dont on a fait usage, est un nom supposé.

LE BON FILS.

UN enfant de très-bonne naissance, placé à l'école militaire, se contentoit, depuis plusieurs jours, de la soupe et du pain sec avec de l'eau. Le Gouverneur, averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuoit toujours, sans découvrir son secret. M. P. D. instruit par le Gouverneur de cette persévérance, fit venir le jeune élève; et après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité, et de se

conformer à l'usage de l'école, voyant qu'il ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, fut contraint de le menacer, s'il ne se réformoit, de le rendre à sa famille. Hélas ! monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais ; la voici : Dans la maison de mon père je mangeois du pain noir en petite quantité; nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne soupe, le pain y est bon, blanc et à discrétion. Je trouve que je fais grande chère, je ne puis me résoudre à manger davantage, me souvenant de l'état de mon père et de ma mère.

M. P. D. et le gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, en voyant la sensibilité et la fermeté de cet enfant. Monsieur, reprit M. P. D. si monsieur votre père a servi, n'a-t-il pas de pension ? Non, répondit l'enfant. Pendant un an, il en a sollicité une : le défaut d'argent l'a contraint d'y renoncer, et il a mieux aimé languir, que de faire des dettes à Versailles. Eh bien ! dit M. P. D. si le fait est aussi prouvé qu'il paroît vrai dans votre bouche, je vous promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puisque vos parens sont si peu à leur aise, vraisembla-

blement ils ne vous ont pas bien fourni le gousset ; recevez, pour vos menus-plaisirs, ces trois louis que je vous présente de la part du roi ; et quant à monsieur votre père, je lui enverrai d'avance les six mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent ? Ne vous en inquiétez point, répondit M. P. D., nous en trouverons le moyen. Ah ! monsieur, repartit promptement l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai de tout en abondance ; cet argent me deviendroit inutile, et il fera grand bien à mon père pour ses autres enfans.

PERSONNAGES.

JÉROME GUERIN, laboureur.
NICOLE GUERIN, sa femme.
COLETTE, leur fille.
BARBE, mère d'Isidore.
ISIDORE, fils de Barbe.
CHARLES GUERIN, capitaine de valerie, fils de Jérôme.
BONIFACE, magister.
UN SERGENT de recrues.
DES SOLDATS.
DES PAYSANS.

La scène est sous un berceau, devant chaumière de Jérôme Guerin.

LE BON FILS,

DRAME EN DEUX ACTES,

imité de l'allemand de M. ENGEL.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ISIDORE.

Je ne l'ai pas vue hier de toute la journée. Il y a plus d'un an que je n'avois passé un jour entier sans la voir. Que peut-il donc lui être arrivé ? Tout est paisible dans sa cabane. Ah ! Colette, peux-tu dormir tranquille, lorsque tu sais combien je dois souffrir ?..... Est-ce qu'elle ne m'aime plus ? est-ce qu'elle en aimeroit un autre que moi ? Ah ! Colette, Colette !

SCÈNE II.

ISIDORE, COLETTE.

COLETTE, *en le contrefaisant.*

Ah ! Isidore, Isidore !..... Allons, me voici.

ISIDORE.

Vous voilà bien joyeuse, Colette !

COLETTE.

Es-tu fâché que j'aie du plaisir à te voir?

ISIDORE.

Vous n'en auriez pas eu hier, sans doute; et c'est ce qui vous a fait manquer au rendez-vous.

COLETTE.

Eh bien ! vas-tu me gronder ? Crois-tu que je n'aie pas autant souffert que toi?

ISIDORE.

Oh ! c'est-il bien vrai, Colette ? Je suis à présent aussi joyeux, que j'étois fâché tout-à-l'heure. Mais qu'est-ce qui t'a donc empêchée de venir ?

COLETTE.

Tu sais que c'étoit hier le premier jour du

nois, et que les lettres de mon frère arrivent oujours, sans manquer, ce jour-là.

ISIDORE.

Eh bien?

COLETTE.

Je cours sur les quatre heures à la poste voisine pour chercher la lettre, la porter à non père, et t'aller trouver. On me dit à la oste d'attendre, et que le courrier ne peut arder. J'attends en m'impatientant. Mon ère, inquiet de mon retard, arrive bientôt près. Au bout d'un quart-d'heure survient ussi ma mère. Pouvois-je les quitter? Nous ttendons encore. Le soir approche. On nous it que le courrier n'arrivera que dans la uit. Nous nous retirons bien affligés. Fal-oit-il laisser mon père et ma mère se désoler out seuls, pour courir après toi? Là, voyons, ouvois-je le faire?

ISIDORE.

Non; tu as toujours raison. Je ne te gronde lus. Mais pourquoi ces airs d'impatience? Où veux-tu donc aller?

COLETTE.

Voir si la lettre est arrivée. Mon père et a mère sont dans une inquiétude terrible.

Ils aiment tant mon frère, et mon frè
aime tant !

ISIDORE.

Et toi, Colette, m'aimes-tu bien au

COLETTE.

Mon frère, qui n'étoit que simple s
et qui est devenu capitaine.

ISIDORE.

Oui, Colette; mais.....

COLETTE.

Qui a aujourd'hui cinquante, cent,
cents cavaliers à ses ordres.

ISIDORE.

Il est bien heureux, ton frère!

COLETTE.

Qu'il doit avoir bonne grace sur son
val, avec son uniforme en or! Oh!
une belle chose, Isidore, que d'être
taine! Conçois-tu bien cela?

ISIDORE.

Hélas! je ne le conçois que trop bi
va peut-être maintenant rougir de m
entrer dans sa famille, moi qui n'ai ni
forme en or, ni deux cents cavaliers
ordres.

COLETTE.

Non, Isidore, ne te rends pas malh

s craintes. Mon frère honore et res-
l'état où mon père a vécu soixante ans.
l'état qu'il auroit eu lui-même, si l'on
t venu l'enlever à la charrue. Il ne
:a pas dans un autre état un époux à
ır.

ISIDORE.

! Colette, que tu me ravis !

SCÈNE III.

ROME, COLETTE, ISIDORE.

JÉRÔME.

ru déjà de retour ? Où est cette lettre ?
is.

COLETTE.

1 père, je ne suis pas encore allée à la

JÉRÔME.

:n restes-là à jaser ?

COLETTE.

ois partir. J'y cours de toutes mes
i. Viens avec moi, Isidore.

JÉRÔME.

, c'*est le moyen d'être bientôt de re-*
llez ensemble; mais ne vous amusez

pas en chemin. Colette, tu diras, en passant, au magister Bonifacе de venir me lire la lettre que tu nous rapporteras.

SCÈNE IV.

JÉROME.

QUE ce courrier me donne de chagrin par son retardement! Je n'ai pu me tranquilliser de toute la nuit, ni consoler ma pauvre femme. Ah! mon cher fils, que ta tendresse nous cause tour-à-tour de plaisir et d'inquiétude!

SCÈNE V.

JÉRÔME, NICOLE.

NICOLE.

EH bien! cette lettre ne vient donc point? Je ne sais quelle crainte me tourmente.

JÉRÔME.

Ne t'impatiente pas, ma chère femme, nous allons recevoir de ses nouvelles. Nous le reverrons bientôt lui-même, j'en suis sûr. Ah! je le demande tous les jours à Dieu.

NICOLE.

Il est soldat, mon ami : un soldat n'est pas sûr un moment de sa vie. Combien cela me désole ! Souvent, lorsqu'on nous lit ses lettres, et que tu crois que je pleure de joie, c'est de chagrin que je pleure. Il me vient en pensée que c'est peut-être sa dernière. Et cet argent qu'il nous envoie toujours, je ne puis y toucher que mon cœur ne se serre. C'est avec cet argent, me dis-je à moi-même, que le roi paie son sang ; et nous, qui sommes ses père et mère, nous pouvons le prendre, et le dépenser à nous donner nos aises ! Ah ! mon ami, quand aurons-nous la paix ?

JÉRÔME.

On dit qu'elle est déjà faite, et même que les régimens s'en retournent dans leurs quartiers

NICOLE.

Ah ! si c'étoit vrai !

JÉRÔME.

Cela est sûr, ma chère femme ; tu peux y compter. Nous aurons la paix, avant que nous nous en doutions. Et alors notre Charlot viendra en garnison dans quelque ville voisine ; et nous, nous irons nous y promener une fois la semaine.

NICOLE, *avec transport.*

Ah ! deux, trois fois, mon ami ! Une fois n'est pas assez. Quelle joie de le revoir ! Mais qui sait si nous le reconnoîtrons ?

JÉRÔME.

Ah ! je reconnoîtrai bien mon fils, peut-être.

NICOLE.

En habit d'officier, mon ami, tout galonné d'or, avec un ruban à la boutonnière, et une croix ?

SCÈNE VI.

JÉROME, NICOLE, BONIFACE.

BONIFACE.

Bonjour, père Jérôme, bonjour, mère Nicole.

JÉRÔME et NICOLE.

Bonjour, notre magister. (*Ils le prennent par la main.*)

BONIFACE.

Eh bien! vous avez donc reçu des nouvelles de votre fils? Où est sa lettre, que je vous la lise ?

JÉRÔME.

Nous ne l'avons pas encore reçue, et je suis dans une impatience....

BONIFACE.

Je crois bien; quand ce ne seroit que pour l'honneur de recevoir des nouvelles d'un capitaine. Mais comment diantre est-il parvenu jusques-là? Je n'en sais rien, moi; car vous m'avez soufflé sa dernière lettre, pour vous la faire lire par monsieur le bailli.

NICOLE.

Vous ne le savez donc pas, M. Boniface? Oh! conte-lui un peu cela, mon ami.

BONIFACE.

Oui, voyons, voyons. Contez-moi cela, père Jérôme.

JÉRÔME.

Tenez, mon cher M. Boniface, voici ce le c'est. Dans la dernière bataille.... là..... ès de.... je ne me souviens jamais du nom; t son régiment étoit culbuté; la plupart officiers tués ou blessés : mon fils avoit un coup de feu; mais il n'y fit pas at- ion. Il rassembla, comme il put, trois hommes, (*avec plus de vivacité*) les à l'ennemi, tomba dessus, le sabre à in. Il eut un cheval tué sous lui; il

s'en fit donner un autre, et il sortit du feu avec cinquante hommes. Son général vit tout cela, le nomma sur le champ capitaine, et lui donna la croix, en l'assurant qu'il auroit soin de sa fortune. — Oui, monsieur le magister, c'est comme je vous le dis; voilà ce que mon fils a fait.

BONIFACE.

Oh, c'est un brave garçon! Je m'en étois déjà apperçu, lorsqu'il étoit à l'école. Quand les enfans du village jouoient entre eux, c'étoit toujours Charlot qui menoit la bande: et lorsqu'ils avoient des querelles, c'étoit toujours lui qui frappoit le plus fort. — C'étoit déjà en lui, père Jérôme. Cela lui est tout naturel.

JÉROME, *riant.*

N'est-ce pas?

SCÈNE VII.

JÉROME, NICOLE, COLETTE, BONIFACE.

COLETTE, *en courant.*

Mon père! mon père! voici la lettre, la *voici!* Voilà aussi votre argent du mois. Il *y a* douze écus.

JÉRÔME.

Un louis, veux-tu dire ?

COLETTE.

Non, non, le maître de la poste y a regardé à deux fois. Douze écus.

JÉROME.

Le bon Charlot ! je peux bien vivre avec un louis, peut-être.

COLETTE.

Et du vin encore, mon père ! Le marchand de vin qui a un gros nez rouge-bleu, s'est trouvé en même temps que moi à la poste. Il venoit de recevoir l'ordre de vous en livrer un panier tout plein. Isidore est allé le chercher.

BONIFACE.

Un panier tout plein ?

JÉRÔME.

Il y aura quelque chose de cela pour vous, M. Boniface. Mais il faut, en attendant, que vous buviez avec moi le peu qui nous est resté du dernier, pendant que vous nous lirez la lettre. Va, ma bonne femme, apporte-nous de ce vin, et trois verres, avec quelque chose pour déjeûner. Et toi, Colette, *donne* ici une table et trois chaises *dépêche-toi.*

NICOLE et COLETTE, *en s'en allant.*

Mais au moins, ne lisez pas sans nous, je vous prie.

BONIFACE.

Soyez tranquilles. Est-ce que je sais lire à jeun ?

SCÈNE VIII.

JÉROME, BONIFACE, COLETTE, *qui va et vient.*

JÉRÔME.

Ouvrez toujours la lettre, M. le magister; nous ne la lirons pas pour cela. Je suis pourtant bien curieux de savoir ce qu'il dit de la paix, et s'il viendra bientôt.

BONIFACE.

De la paix, dites-vous ? On en parle beaucoup; mais je ne saurois le croire. On enrôle toujours à force; et ce matin même, ne vient-il pas d'arriver un sergent avec quelques soldats ?

JÉRÔME.

Pour recruter ?

BONIFACE.

Vraiment oui. Et s'ils alloient vous enle-

rer le prétendu de votre fille ? Prenez-y garde, père Jérôme, prenez-y garde ; c'est un jeune drôle bien découplé.

COLETTE (*qui s'est approchée pour écouter*)

Oh ! mon Dieu ! que dites-vous, M. Boniface ?

JÉRÔME.

Ne crains rien, ma fille, tu sais qu'il est exempt.

BONIFACE.

A la bonne heure. Mais ouvrons... Quelle belle écriture a votre fils ! Comme c'est propre et lisible ! C'est pourtant à moi qu'il a l'obligation. (*Il crache et commence à lire.*)

« MON TRÈS-CHER PÈRE ».

JÉRÔME, *avançant la tête vers le Magister, pour mieux entendre.*

Oh ! mon bon Charlot !

BONIFACE.

Comme la paix vient d'être signée, c'est la dernière fois que je vous écris du camp devant..... »

JÉRÔME.

Dieu soit loué ! Nous l'avons donc enfin signée ! Comme ma bonne femme va être aise !

BONIFACE, *lisant.*

« Pour vous envoyer l'argent du mois « que vous avez bien voulu accepter. »

JÉRÔME.

Oui, mon fils.

BONIFACE, *lisant.*

« Ces jours passés, mon père, j'ai goûté « le plus grand plaisir que j'aie jamais eu de « ma vie. Il faut que je vous le conte ».

JÉRÔME, *avec joie.*

Ah ! voyons ! voyons !

BONIFACE.

« Mon général me fit l'honneur de m'in- « viter à sa table..... »

JÉRÔME.

A sa table, mon Charlot à sa table? Ah ! comme les autres auront ouvert de grands yeux ! Tous ces grands officiers ! Eh bien, eh bien ?

BONIFACE.

« Il s'entretint long-temps avec moi, et « me donna, sur ma conduite, beaucoup de « louanges que je ne mérite pas. Enfin, il me « demanda de quelle maison j'étois, où j'é- » tois né, qui étoit mon père » ?

JÉRÔME, *riant.*

Comment ! jusqu'à s'informer de moi, son général ! Eh bien ! qu'est-ce qu'il lui a répondu ? Oh ! voyons vîte, mon cher monsieur Boniface.

BONIFACE, *lisant.*

« Je lui dis le nom de notre village et le « vôtre ; que vous étiez un pauvre labou- « reur ; mais que je ne vous changerois pas « pour tout autre au monde, malgré votre « état. »

JÉRÔME, *levant les mains.*

Bonté divine ! il me semble l'entendre.

BONIFACE, *lisant.*

« Mon général fut touché de mon amour « pour vous. Il prit le verre qu'il avoit de- « vant lui, me porta votre santé en présence « de toute la table, en m'ordonnant de vous « le faire savoir, et de vous assurer de sa « bienveillance. »

JÉRÔME, *sautant de joie.*

Oh ! cela est-il possible, monsieur Boniface ? Son général ! Quelque prince !

BONIFACE.

Oui, *comme vous venez d'entendre, il a bu à votre santé.*

JÉRÔME *court hors de lui-même vers la cabane, et s'écrie :*

Femme ! femme ! laisse tout cela, ma chère femme. Viens vîte ! viens vîte !

NICOLE, *de l'intérieur de la cabane.*

Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

JÉRÔME.

Mais viens donc, que je te conte ; viens, te dis-je, viens donc.

SCÈNE IX.

JÉROME, BONIFACE, NICOLE.

JÉRÔME, *embrassant Nicole.*

Ah ! ma bonne chère femme, quel fils tu m'as donné !

NICOLE, *posant sur la table le déjeûner, dont le magister s'empare, sans faire semblant de rien.*

Qu'y a-t-il donc, mon cher homme ? Je suis déjà toute tremblante d'aise. Avons-nous la paix ?

JÉRÔME.

C'est bien autre chose ! Oui, la paix ; et notre fils a dîné à la table de son général ; et son général s'est informé de notre village et

de moi ; et mon fils lui a répondu que je n'étois qu'un pauvre laboureur ; mais qu'il ne me changeroit pas pour tous les pères du monde. Ah ! je pleure de joie ! Et là-dessus, son général a bu publiquement à ma santé, et m'a fait assurer de sa bienveillance. (*Nicole frappe ses mains à plusieurs reprises.*) Oui, ma chère femme, il faut à présent que nous buvions à la santé de notre général. — Allons, toi, prends cela, femme ; et vous, notre cher maître d'école, prenez celui-ci, et moi celui-là. Choquons tous ensemble. (*Il ôte son chapeau.*) Tous à-la-fois : Vive notre général !

BONIFACE.

Ma foi, il n'en boit pas de meilleur.

JÉRÔME.

Ecoutez donc, monsieur Boniface ; il faudra, s'il vous plaît, que vous écriviez à mon fils, comme quoi j'ai pris ma revanche de son général ; qu'il le remercie de ma part, et qu'il l'assure que je l'aime de tout mon cœur. N'y manquez pas, au moins. Il ne seroit peut être pas mal de lui écrire à lui-même en droiture.

BONIFACE.

Bon ! père Jérôme, y pensez-vous ?

NICOLE.

Mais si la paix est faite, mon a

JÉRÔME.

Sans doute qu'elle est faite, puis
fils nous l'écrit.

NICOLE, *avec tendresse, s'appuy*
bras de Jérôme, et laissant éclat

Il retournera donc bientôt, 1
ami. Il ne manquera sûrement pa
nous voir. Nous le reverrons don

JÉRÔME.

Doucement, notre femme, n
entendre tout cela.

NICOLE.

Ah! s'il pouvoit venir avant
de Colette, ce seroit un double p

JÉRÔME.

Patience, patience, M. Bonifa
bonté de continuer.

NICOLE.

Oui, oui, continuez, je vous p
être qu'il nous apprendra quel
chose.

BONIFACE, *cherche, en se rass*
il en est resté. Nicole passe de
et lui prête attention.

De m'inviter à sa table?.... Où

.. A votre santé.... En m'ordonnant.... 'est ici. « En m'ordonnant de vous le savoir, et de vous assurer de sa bien- ance. Il ne me fut pas possible de me nir davantage, tant j'étois ému. Je nçai de ma place, et.... »

SCÈNE X.

OME, NICOLE, COLETTE, BONIFACE.

LETTE, *sanglotant et criant.*

secours ! au secours ! mon père, les irs !

JÉRÔME.

ment ! qu'est-ce qu'il y a ?

E, *courant avec inquiétude à Colette.*

iets-toi donc, ma fille; qu'est-il ar-

COLETTE.

enrôleurs nous enlèvent Isidore.

BONIFACE.

i ! et le vin qu'il porte aussi ?

NICOLE.

ieu ! quel malheur !

JÉRÔME.

De force, à présent que la paix est faite? Il faut qu'il y ait quelque coquinerie là-dessous.

COLETTE.

Mais allez donc, mon père; voyez si vous pourrez le faire relâcher. Vous êtes aussi bien son père que le mien. Ce sergent aura du respect pour vous, j'en suis sûre. Tout le monde vous respecte.

JÉRÔME.

Innocente que tu es! comme si tout le monde étoit de notre village!

SCÈNE XI.

JÉROME, NICOLE, BARBE, BONIFACE, COLETTE.

BARBE.

Je n'en puis plus. Je suis morte de douleur.

NICOLE.

Ah! que je vous plains, ma bonne mère *Barbe*! Au moins si notre fils étoit à présent *ici* pour nous tirer de peine.

JÉRÔME.

Femmes, appaisez-vous, appaisez-vous; le mal n'est peut-être pas si grand que vous l'imaginez. Est-ce qu'on arracheroit un fils unique de la charrue? Cela seroit inoui. J'y vais. Je leur parlerai.

COLETTE.

Et moi aussi, mon père, je vous suis. Je prierai, je pleurerai, je crierai, jusqu'à ce qu'on nous le rende.

SCÈNE XII.

NICOLE, BONIFACE.

NICOLE.

Ah! pourquoi la vieillesse ne permet-elle pas de les suivre? Mais vous, monsieur Boniface, vous qui parlez comme une harangue, que n'allez-vous leur en imposer?

BONIFACE.

Non, non, mon devoir est de m'attacher aux plus affligés, et je ne vous quitte pas.

NICOLE, *avec inquiétude.*

Ciel! n'entends-je pas déjà du bruit dans *le village?* pourvu qu'il n'arrive pas de

malheur à mon pauvre homme! Allez voir un peu, monsieur le magister.

BONIFACE.

Y pensez-vous? Moi, moi?

NICOLE.

Vous êtes un homme comme il faut, monsieur; un homme savant.

BONIFACE.

Oui-dà; c'est justement le pis. Ces bourrus ne demandent pas mieux que de tomber sur nous autres savans. Mêlez-vous de vos livres, me diroient-ils, de par tous les diables. De mon côté, je suis un peu vif; qui sait ce qu'il en arriveroit? Non, non, il faudroit n'avoir jamais fourré le nez dans la science.

NICOLE.

Vous êtes de nos amis, monsieur Boniface, et vous ne voulez pas nous secourir?

BONIFACE.

Mais soyez donc raisonnable, après tout, mère Nicole. Songez donc à mon état. Je puis bien vous donner des conseils, des consolations en françois et en latin, tant que vous en voudrez; mais des secours, vous savez bien que ce n'est pas mon office.

NICOLE.

Je n'aurois jamais attendu cela de vous. Eh bien, je vais tâcher de m'y traîner, moi.

SCÈNE XIII.

BONIFACE, *seul.*

Oui, m'aller fourrer parmi ces jeunes drôles ! Je n'ai que vingt marmots dans mon école ; et ces espiègles me lutinent toute la journée. Jugez, quand je serois au milieu d'une troupe de grands pendards ! Je n'aurois pas là de verges pour leur en imposer. Je pense qu'il vaut mieux achever cette bouteille, et finir en même temps la lettre.... Je suis curieux de savoir..... (*Il verse du vin dans son verre, et commence à lire tout bas.*) (*Haut.*) Le 6 ! Ho ! ho ! c'étoit hier. (*Il continue de lire avec empressement.*) Le 7 ! Ah ! les voilà tous hors d'embarras ? (*Il avale son vin.*) Il n'y a pas un instant à perdre. (*Il verse une seconde fois du vin, et le boit.*) Je cours les rappeler. (*Il verse et boit une troisième fois.*) Les momens sont précieux. (*Il regarde à travers la bouteille ; et voyant qu'il n'y reste plus rien*

il court vers la porte en criant) : Jé
Nicole ! Ils sont trop loin ; ils ne m'
dent pas. Oh ! cette nouvelle va me
cilier avec Nicole. Quel dommage ce
de se brouiller avec ces bonnes gen
viennent de recevoir un panier pl
nectar de cette excellence !

FIN DU PREMIER ACTI

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉROME, NICOLE, ISIDORE, BARBE, COLETTE, un SERGENT, des SOLDATS, des PAYSANS.

LE SERGENT, *aux soldats.*

Qu'on me l'emmène; allons, qu'est-ce que ces piailleries?

LES PAYSANS, *l'un après l'autre.*

Prendre le dernier d'une famille!.... un fils unique!.... Non, le roi ne l'entend pas comme cela..... Il ne sauroit le prétendre.

LE SERGENT.

Vous avez beau dire, vous autres mamans, (*frappant sur sa poche*) j'ai mes ordres ici, et cela suffit.

LES PAYSANS, *l'un après l'autre.*

Vos ordres! vos ordres!.... Il n'y a rien de cela *dans* vos ordres.... On n'a jamais *donné ordre* de laisser un champ à l'abandon.

JÉRÔME, *faisant signe aux paysans de se taire.*

Ecoutez, mon cher monsieur, avec de bonnes paroles, on fait bien des choses.

LE SERGENT.

De bonnes paroles? Je n'attends que cela. Voyons de quel poids sont les vôtres?

JÉRÔME.

Tenez, monsieur le sergent, j'aime le roi de tout mon cœur; et si je n'étois sûr que la paix fût faite, et qu'il fût hors d'embarras; si je le voyois tellement embourbé qu'il eût peine à se tirer d'affaire.....

LE SERGENT.

Est-ce là tout? Qu'est-ce que tout cela signifie?

JÉRÔME.

Mais écoutez seulement, monsieur le sergent.

LE SERGENT, *s'appuyant sur sa canne.*

Eh bien?

JÉRÔME.

Ce jeune homme est le prétendu de ma fille; c'est un fils unique; mais, malgré tout *cela*, je serois le premier à vous dire: Em*menez*-le avec vous. Que peut-il avoir de *plus* pressé, que d'aller se battre pour son

roi? Prenez-moi aussi, vous dirois-je. Ma tête est déjà toute grise; mon visage est couvert de rides; mais je ne suis encore ni assez vieux, ni assez cassé pour ne pas me battre comme un autre. La gloire de mon fils m'a donné de la vigueur. Je me battrai tant que je serai en état de porter un fusil; et lorsque je n'en pourrai plus de vieillesse et de fatigue, j'exhorterai encore les jeunes gens qui seront à mes côtés, à se comporter bravement. Si j'en vois quelqu'un qui ait envie de lâcher le pied, je me jetterai à travers son chemin; et il faudra, avant de pouvoir s'enfuir, qu'il passe sur le corps d'un pauvre vieillard. Oui, sur mon ame, monsieur le sergent, voilà ce que je dirois, si les choses en étoient à cette extrémité.

LE SERGENT.

Et moi je dirois, vieux bon homme, que vous ne savez ce que vous dites.

JÉRÔME, *s'avançant d'un pas.*

Monsieur le sergent, votre conduite pourroit vous coûter cher. Si vous faites le maître avec nous, nous saurons bien trouver le maître quelque part: et si j'écrivois à mon fils le *capitaine*.....

LE SERGENT.

Vous ? un fils capitaine ? mais quand vous en auriez dix, je n'ai autre chose à vous dire, sinon qu'il me faut Isidore, ou de l'argent.

JÉRÔME.

Comment ! monsieur, vous prenez aussi de l'argent ? et vous le prenez des propres sujets du roi ?

LE SERGENT.

Moi, tout comme le roi ; excepté que je prends la peine de le lever moi-même. Trente écus, ou il marchera.

JÉRÔME.

Trente écus ? comment les trouver dans tout le village ?

NICOLE.

Ah ! par pitié, monsieur le sergent....

LE SERGENT.

Pitié ! Nous nous embarrassons bien de la pitié, nous autres soldats. Si vous étiez en pays ennemi donc, ce seroit bien pis. Là, il n'y a point de quartier. Il faut donner de l'argent, ou ses oreilles.

NICOLE, tressaillant d'*horreur*.

O mon Dieu !

LE SERGENT.

Parbleu ! le moyen de conserver de la pitié ans un camp. On vous casse bras et jambes omme rien ; on ne voit que cela tous les ours..... Enfin, je vous donne encore un uart-d'heure : après quoi, de l'argent, ou idore. Marche. (*Il sort avec ses soldats.*)

COLETTE.

Donnez-moi le bras, mère Barbe, que je ous aide à le suivre. Ah ! ne le quittons as.

JÉRÔME, *aux paysans.*

Et vous aussi, suivez-le, mes amis. (*Les aysans sortent.*)

SCÈNE II.

JÉROME, NICOLE.

NICOLE.

O mon Dieu ! quelle méchanceté ! N'au-ons-nous jamais un jour tout entier de bon-eur ?

SCÈNE III.

JÉROME, NICOLE, BONIFACE, *essoufflé.*

JÉRÔME.

Vous nous avez donc abandonnés, monsieur Boniface ?

BONIFACE.

Comment diantre ? Il y a un quart-d'heure que je cours après vous.

JÉROME.

Qu'y a-t-il donc de nouveau ? vous avez l'air tout joyeux. Ignorez-vous qu'on ne veut pas relâcher Isidore ?

BONIFACE.

On ne veut pas ? Ah ! on ne veut pas ? Oh ! je saurai bien vous le faire rendre, moi. (*Frappant sur la lettre.*) Le voici, le voici dans la lettre.

NICOLE.

Dans la lettre ? Dans la lettre de mon fils ?

BONIFACE.

Oui, il y est. Votre fils arrive aujourd'hui.

JÉRÔME.

Aujourd'hui, M. Boniface ?

BONIFACE.

outez seulement. (*Il lit.*) « Notre régi-
it, mon père, a aussi l'ordre de retour-
dans ses quartiers. Le six du mois pro-
in, l'escadron que je commande passera
ant votre village ». Voyez-vous, père
ie, c'est comme qui diroit hier.

JÉRÔME.

t-il possible? Que me dites-vous là!

NICOLE.

er? et il n'est pas encore ici?

BONIFACE.

tendez, attendez. Ecoutez la suite. (*Il
nue.*) « Au plus tard, mon père, ce sera
ept au matin. Et comme alors je ne serai
gné que d'un quart de lieue de votre
age, je laisserai mon escadron au lieute-
it, pour vous aller trouver. J'aurai au
ns le plaisir de vous voir un instant, vous
na bonne mère, et de vous embrasser. »

JÉRÔME, *avec vivacité.*

i! quel plaisir! Il vient donc! Je vais
evant de lui, notre chère femme; j'irai
'à la prairie. Je veux l'appeler, lui
e les bras; je veux lui crier, du plus
que je le verrai: Mon fils! mon cher

NICOLE.

Ne me quitte pas, mon ami; comment pourrois-je te suivre, moi qui suis si foible? Faut-il qu'il imagine que je l'aime moins que toi?

BONIFACE.

Oui, oui, restez, père Jérôme. Donnez-moi seulement vos douze écus; donnez vîte.

JÉRÔME.

Pourquoi donc, mes douze écus?

BONIFACE.

Pour retenir le sergent, sous prétexte d'un à-compte des trente écus qu'il demande. Et lorsqu'ensuite votre fils viendra.....

JÉRÔME.

Fort bien. Les voilà; M. Boniface. Courez, voyez ce que vous pourrez faire; car moi je ne puis, en ce moment, penser qu'à mon fils. (*Boniface sort, en courant.*)

SCÈNE IV.

JÉROME, NICOLE.

NICOLE.

Au moins, ne t'en vas pas, mon ami, je t'en prie. Je ne saurois rester après toi. Il

vaut mieux que tu montes sur cette petite colline. Tu le verras encore plutôt de-là.

JÉRÔME.

Tu as raison, ma femme. Ah! tout mon sang me bout dans les veines d'impatience et de plaisir.

NICOLE, *pendant que Jérôme monte sur la colline.*

Il revient donc, enfin. O ciel! il revient, pour la première fois, après tant d'années si longues! Ah! comme le cœur me bat! J'ai eu une grande joie, quand il est venu au monde; mais celle-ci est plus grande encore. (*Elle crie à Jérôme*) : Eh bien! mon cher homme, ne vois-tu rien?

JÉRÔME, *sur la pointe des pieds, et tenant sa main sur ses yeux.*

Pas encore, ma chère femme; le soleil m'éblouit.

NICOLE, *allant vers la colline.*

Pourvu que nous ne nous soyons pas réjouis mal-à-propos. Descends un peu, et donne-moi la main pour monter. Je suis sûre que je le verrai de plus loin que toi.

JÉRÔME.

Quel nuage de poussière! Est-ce un troupeau? *Non*, je vois reluire des armes. Les

voici qui viennent par la montagne, les chevaux les uns contre les autres. Ce sont eux, ma chère femme, ce sont eux.

NICOLE.

Et notre fils?

JÉRÔME.

Il ne sauroit être bien loin.

NICOLE.

Attends, attends. (*Elle s'efforce en vain de monter sur la colline.*)

JÉRÔME.

Mais qui est-ce qui vient vers nous au grand galop? Il entre dans le village. (*Jérôme jette son chapeau en l'air.*) Femme! femme! le voilà qui saute à bas de son cheval. C'est notre Charlot.

NICOLE.

Oh! bon dieu! je suis toute hors de moi! Il faut que j'aille à sa rencontre. (*Elle court vers le chemin, en tendant ses bras. On entend ces cris répétés*) : Mon fils! ma mère!

SCÈNE V.

JÉROME, NICOLE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *entrant dans le moment où Jérôme vient de descendre.*

Mon digne et respectable père ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

JÉROME.

Ah ! mon fils ! (*L'embrassant une seconde fois.*) Encore une fois, mon fils. C'est à présent que je m'apperçois que je n'ai plus mes forces. Je ne saurois te serrer dans mes bras comme je le voudrois. Mais mes larmes te disent ce que je ne puis t'exprimer. Tu as un père reconnoissant.

NICOLE, *lui mettant une main sur l'épaule, et tenant de l'autre une des siennes.*

Oh ! pour cela, oui, mon fils; et une mère qui ne l'est pas moins.

LE CAPITAINE.

Que me parlez-vous de reconnoissance ? Mes chers parens ! est-ce donc vous qui m'avez des obligations ?

JÉRÔME.

Paix, mon cher fils. Je veux le dire devant tout le monde, que tu m'as bien plus rendu que je ne t'ai donné. Tu fais toute ma consolation, tout le bonheur de ma vieillesse. C'est toi qui me fais vivre, qui prolonges mes jours.

NICOLE.

Tu nous fais mille plaisirs, que je ne saurois te rendre.

LE CAPITAINE.

Et ne sont-ce pas les plus grands plaisirs que je puisse me faire à moi-même? Mon bonheur en seroit-il un, si votre tendresse ne vous le faisoit partager avec moi? Oui, croyez moi, mes bons, mes chers parens, je n'ai jamais cessé de penser à vous, de rapporter tout à vous. Lorsqu'il m'est arrivé quelque chose d'heureux, je me suis fort peu soucié de l'avantage qui devoit m'en revenir. Le plus grand plaisir que j'en ressentois, c'etoit de penser à celui que vous en auriez. Mais de tous ceux que j'ai goûtés dans ma vie, il n'y en a jamais eu de si grand, de si touchant pour mon cœur, que celui dont je jouis en ce moment, où je vois vos yeux remplis de larmes. (Leur prend

la main à chacun, et les regardant tour-à-tour.) O mes honnêtes parens! je ne saurois me rassasier de vous voir. — Mais remettez-vous, remettez-vous. Je ne puis m'arrêter long-temps. Que faites-vous? Comment passez-vous vôtre vieillesse? comment vivez-vous? Où est ma sœur, que je n'ai connue qu'au berceau? Faites-la-moi voir.

JÉRÔME.

Elle nous donne bien de la consolation; et nous allons la marier, si tu l'approuves. Je cours te la chercher, mon fils. J'y cours. (*Se retournant, après avoir fait quelques pas.*) Mais je suis si troublé..... Il faut que je te dise auparavant.....

NICOLE.

Sans toi, peut-être, elle alloit devenir bien malheureuse. Son prétendu, mon cher fils....

JÉRÔME.

Il vient de nous être enlevé par un sergent, qui, heureusement, est encore ici. Il attend, pour le délivrer, trente écus que je lui ai fait promettre, espérant que tu allois *venir. O quel* bonheur que tu nous sois arrivé *aujourd'hui* !

LE CAPITAINE.

Allez, allez, mon père, tâchez de l'attirer dans ce lieu, sans lui dire que j'y sois. N'en dites rien non plus à ma sœur.

JÉRÔME.

Bon Dieu ! comment pourrois-je m'en tenir ? J'aimerois bien mieux crier à tous ceux que je rencontrerai : Il est ici ! il est ici ! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

NICOLE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *regardant tout autour de lui, et prenant ensuite sa mère par la main.*

QUE ce séjour est charmant ! Ce n'est que dans ce moment que je reconnois le lieu de ma naissance ! Voilà la cabane après laquelle j'ai tant soupiré ! Voici l'endroit où nous nous asseyions sur la verdure avec nos voisins dans les belles soirées d'été ! Voilà encore cette colline que j'avois choisie pour mes jeux ! O douces années de mon enfance ! De tout ce que je vois ici, ma mère, il y a rien qui ne me rappelle

quelques marques de votre tendresse. Mais quoi ! vous ne me dites rien ?

NICOLE.

Ma joie est trop grande, mon cher fils, elle ne sauroit sortir de mon cœur. Je voudrois être seule, et pouvoir pleurer tout à mon aise. D'ailleurs aussi je pense.....

LE CAPITAINE.

Ne vous contraignez pas, ma mère ; que voulez-vous dire ?

NICOLE.

Que tu n'es plus notre égal à présent ; que tu es trop au-dessus de nous.

LE CAPITAINE.

Moi, trop au-dessus de vous ! Oh ! étouffez cette pensée ; les liens que la nature a formés entre nous, ne sont-ils pas les plus tendres ? Ne doivent-ils pas m'être toujours sacrés ? Ne suis-je pas bien sûr qu'il n'y a pas de cœurs au monde auxquels je sois aussi cher qu'aux vôtres ? Et le mien, ne doit-il pas vous être plus attaché qu'à tout autre dans l'univers ? (*Il l'embrasse.*) Ah ! croyez, ma mère, que je vous aime toujours *aussi* vivement, aussi tendrement *que jamais.*

NICOLE.

Oui, je te crois. Aussi l'ai-je
rité. Je ne pense qu'à toi. Je ne
de toi. Combien de nuits j'ai pas
de ton père à me désoler ! Je cra
jours de ne plus te revoir avant

SCÈNE VII

NICOLE, LE CAPITAINE, C

COLETTE, *courant à sa mère, s*
capitaine.

Qu'est-ce que c'est donc, ma
vez-vous pourquoi mon père m'a
de courir ici. ? (*Appercevant le*
d'un air craintif.) Ah ! un offi

LE CAPITAINE, *bas, à N*

Ma mère ! est-ce-là ma sœur
lui fait signe qu'oui. Il va pour
ser.)

L'aimable physionomie !

COLETTE, *se défenda*

Fi donc, monsieur l'officier !

NICOLE, *à Colett*

Comment, Colette, à ton frè

LE CAPITAINE, *à Nicole.*

Quels grands yeux elle me fait ? (*à Colette.*) Oui, Colette, ton frère, et je me tte que c'est ton frère chéri.

COLETTE.

Quoi ! ma mère, ce bel officier, c'est mon re Charlot ?

LE CAPITAINE, *en l'embrassant.*

Quelle aimable naïveté !

OLETTE, *courant toute joyeuse vers sa mère.*

Ah ! ma mère, nous n'avons donc plus n à craindre. Isidore est à nous.

SCENE VIII.

ROME, NICOLE, LE CAPITAINE, BONIFACE, BARBE, COLETTE, ISIDORE, LE SERGENT, et quelques PAYSANS.

JÉRÔME, *montrant son fils.*

TENEZ, Monsieur le sergent, voilà ui qui vous payera les trente écus.

LE SERGENT, *consterné.*

Que vois-je ? un officier ! (*Il ôte chapeau avec respect.* Colette court à dore. *Les paysans tantôt se regardent*

les uns les autres, tantôt regardent le Capitaine, et se donnent à entendre que c'est le fils de Jérôme.)

JÉRÔME.

Oui, c'est lui, mes enfans, c'est mon fils. Réjouissez-vous tous avec moi. — Comment pourrois-je seul suffire à ma joie?

LE CAPITAINE, *au sergent.*

Vous avez usé ici de violence, mon ami. Où sont vos ordres?

LE SERGENT, *les lui remettant d'un air troublé.*

Les voici, monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE.

De quelle compagnie êtes-vous?

LE SERGENT.

De la compagnie du capitaine Martineau.

LE CAPITAINE, *après avoir regardé les ordres.*

Et vous osez produire de pareils ordres? Je connois votre capitaine, et je vous connois aussi, vous. Quel étoit votre projet? D'extorquer de l'argent des sujets du roi, et de profiter ensuite du voisinage de la frontière pour déserter?

LE SERGENT, *d'un air suppliant.*

Monsieur le capitaine !

LE CAPITAINE.

Taisez-vous, misérable. Vous avez abusé du noble état de soldat. Vous ne l'avez regardé que comme un privilége qui vous donnoit la facilité d'exercer plus librement vos brigandages. Il est temps que vous en receviez le châtiment. (*Aux paysans qui sont au fond du théâtre.*) Ayez soin de le garder jusqu'à nouvel ordre. Arrêtez aussi ses complices, et conduisez-les avec lui chez le Juge. (*Quelques-uns des paysans emmènent le sergent.*)

SCÈNE IX.

JÉROME, NICOLE, LE CAPITAINE, BONIFACE, BARBE, COLETTE, ISIDORE, et quelques PAYSANS.

LE CAPITAINE.

Approche, ma chère sœur. Est-ce là ton prétendu ? Il est d'une jolie tournure. Je sais gré à Colette de son choix

COLETTE, *en rougissant.*

Oh ! je le crois bien ! N'est-il pas vrai, *on frère ?*

LES PAYSANS, *s'approchant familièrement.*

Le brave monsieur ! Il ne nous méprise pas. Soyez mille fois le bien-venu, monsieur le capitaine. Nous avons toujours eu bien du plaisir, quand nous avons appris de vos nouvelles. (*Le capitaine prend chacun d'eux par la main.*)

JÉRÔME.

Tout ce que je vois de toi, mon cher fils, m'enchante, et me fait croire le bien que j'en ai entendu dire. Tu t'es sûrement toujours comporté en honnête homme dans ton métier de Soldat.

LE CAPITAINE.

Toujours, mon père. C'est à vos leçons et à celles de ma mère, que je le dois. Il n'y a aucun endroit dans le monde où l'on puisse maudire ma mémoire. Mais je me flatte qu'il y en a plusieurs où on la bénira. (*Il regarde à sa montre.*)

Mais mon temps est écoulé. Il faut que je vous quitte, mes chers parens.

NICOLE.

Quoi ! déjà ? déjà ?

JÉRÔME.

Encore un moment. A peine avons-nous eu le temps de nous regarder.

LE CAPITAINE.

Il faut absolument que je rejoigne la marche. Soyez bien persuadés que mon cœur seul suffiroit pour me retenir, si mon devoir ne m'appeloit ailleurs. Mais oserois-je vous demander une chose, avant de vous quitter?

JÉRÔME et NICOLE.

Tout, mon fils, tout.

LE CAPITAINE

Eh bien, mes chers parens, venez vous établir chez moi. Disposez de ma maison comme vous disposez de mon cœur. Ne vivons plus séparés. Que tout ce que j'ai soit à vous.

JÉRÔME et NICOLE.

Mon cher fils.....

LE CAPITAINE.

Vous hésitez? Ah! il faut que votre consentement soit tout-à-fait volontaire. Ce ne seroit pas un bonheur pour moi, dès que ce n'en seroit pas un pour vous.

JÉRÔME.

Ecoute, mon cher fils; nous sommes vieux, et nous attendons la mort. Laisse-nous mourir ici, où nous avons vécu. Laisse-nous mourir dans cette cabane, qui nous est si chère; c'est dans cette cabane que

es né. Pourvu que tu nous y viennes voir souvent, c'est tout ce que nous demandons.

LE CAPITAINE.

Oh! sûrement, sûrement, mon père.

NICOLE.

Et nous, mon cher fils, nous te rendrons tes visites. Ce sera autant de jours de fête pour nous; et pendant tout le chemin, nous remercierons le ciel de nous avoir donné un tel fils.

E PÈRE DE FAMILLE.

LE PÈRE DE FAMILLE.

ıcı le premier moment où je te vois
, mon Charles. (*Charles veut baiser la*
de son père : son père l'embrasse ten-
ient.) Qu'as-tu fait depuis si long-temps
nous sommes séparés?

CHARLES.

ns cesse tourmenté de mille et mille
ets qui s'entre-détruisoient les uns les
es, j'ai vécu dans une irrésolution oisive,
aillant toujours sans jamais rien faire,
ne tous les jeunes gens d'une imagina-
ardente, qui n'ont point encore d'em-
qui les occupe.

LE PÈRE DE FAMILLE.

suis content de te voir desirer le travail,
ı état assuré ; mais, mon fils, il faut at-
re que l'arbre soit dans sa force, si l'on
: qu'il porte des fruits.

CHARLES.

ıt-ce que la sagesse et les talens atten-
toujours les années? Est-il si extraor-

dinaire de voir un jeune homme, même de vingt ans....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui souvent a plus de connoissances et de vrai mérite, que des vieillards courbés sous le fardeau des ans? D'accord. J'en conviens avec toi; mais il est rare aussi que dans un âge si tendre, on ait cette fermeté de caractère qui rend l'homme actif.

CHARLES.

Mais il est un temps où le jeune homme sent une puissance irrésistible qui l'entraîne; un feu dévorant nous brûle; et dans mon cœur je me sens la force de transplanter les montagnes.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et alors on entre dans un monde où rien de tout cela n'existe, où tous vos pas sont enchaînés, où l'on a sans cesse à combattre l'envie, l'intérêt sordide, le caprice, la stupidité brutale, et de vils préjugés. Crois-moi, la vertu la plus active, un cœur honnête, et les plus sublimes vertus ne peuvent espérer aucun succès, si l'on n'a pas, avec une constance infatigable, une intelligence presque divine, qui sache pénétrer le fourbe et le méchant. Et ces qualités, si rares dans

mme le plus sage, comment les soupçon-
seulement dans le cœur brûlant et sau-
e d'un jeune homme!

ais-tu à quoi je compare cette conscience
me de vos forces? à un flambeau que,
être demandé, vous portez indifférem-
it devant les enfans, les femmes, les vieil-
s, et dont le premier coup de vent éteint
mière. Je veux que la force de l'homme
oncentre dans son cœur, comme le feu
s les entrailles de la pierre: toujours in-
ble, au premier choc l'œil est sûr d'en
briller les étincelles. Tout ce que je dis
pendant, ce n'est point pour te laisser
long-temps sans de réelles occupations.
ourd'hui même, j'ai obtenu de l'emploi
r mon Charles.

CHARLES.

le l'emploi? O mon père! que je vous
ercie.

LE PÈRE DE FAMILLE.

ois persuadé que la plus grande joie d'un
est de rendre ses enfans heureux.

CHARLES.

e *vous assure* que si jamais le travail et
me volonté sont récompensés par le

succès, uous n'aurez point à rougir de votre fils.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je compte assez sur ton zèle, pour être persuadé que tu ne regarderas jamais aucune affaire comme indigne de tes soins; car la plus légère négligence peut avoir des suites funestes.

CHARLES.

Je sens tout ce qu'exige l'honneur de mon Prince, et le bien de toute une nation.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'est une grande affaire, mon fils, qui doit occuper tout entier un cœur honnête et sensible; et pour que tes conseils soient toujours propres aux circonstances, observe, étudie l'esprit de ta nation: cherche à découvrir sa force, sa foiblesse, et consulte toujours ceux dont un long âge a mûri l'expérience. Ainsi tu n'auras jamais à craindre de mal employer tes connoissances; ce qui arrive souvent à la jeunesse, remplie même de la meilleure volonté.

CHARLES.

Je me suis formé des principes sûrs.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Garde-toi d'établir de nouveaux systèmes;

mais attaque les injustices et les préjugés. Déracine-les dans le cœur des hommes, si tu crains des peines inutiles. En général ne fais guère sonner tes projets, et n'élève point ta gloire sur l'imprudence de tes rivaux. Ne blâme personne, agis en silence.

CHARLES.

J'ai souvent remarqué que le desir d'imiter d'un côté, et le desir de blâmer de l'autre, sont des vices très-ordinaires; et que ces imitateurs enthousiastes, ou ces critiques envieux, restent dans l'inaction, en s'annonçant à grand bruit, et déployant un ennuyeux étalage de paroles bruyantes.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je voudrois même.... Mais je commence devenir si verbeux..... C'est le cœur d'un ère qui s'épanche.

CHARLES.

O mon père! pourriez-vous donner à vo fils trop de guides, pour conduire ses pas xpérimentés dans la noble carrière qui vre devant lui; car vos sages conseils se- mes guides?

LE PÈRE DE FAMILLE.

bien! mon fils, sois donc toujours vrai. *a base de* tous les principes. Ne cherche

pas même le bien public par un chemin détourné ; et si jamais quelque intrigant vouloit t'en persuader la nécessité, abandonne-le à ses remords, et regarde-le toujours comme un ennemi caché de ton pays.

CHARLES.

Que je sens mon cœur soulagé ! Comme je vais employer, pour ma patrie, toutes les observations que j'ai déjà faites ! Avec quelle force j'élèverai la voix contre les abus !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Fort bien ! mais songe, songe, mon fils, que les hommes tendent en vain à la perfection, et que le grand art, le grand effort du génie, est de choisir, entre plusieurs maux, le moindre.

CHARLES.

Aidé de vos leçons et de votre expérience, je parviendrai bientôt à des places encore plus distinguées.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'aimerois mieux que tu pensasses plutôt à devenir un homme utile. Toujours s'avancer et quitter une place où l'on est souvent *nécessaire*, pour en occuper une autre dans *laquelle* on ne l'est pas autant, c'est trahir *sa patrie*, s'avilir, et dégrader son propre

mérite. Être grand, c'est être seulement tout ce qu'on doit être.

Au reste, ne t'imagine pas que de cette manière tu ne rencontreras jamais d'obstacles; tu succomberas peut-être, écrasé du poids de tes bienfaits; tu resteras ignoré. Et par des discours envenimés, la calomnie prêtera même à tes bonnes intentions des interprétations sinistres. Mais ne perds jamais courage; marche hardiment dans tes desseins: un temps viendra où l'on recherchera tes conseils; et si ton attente est trompée, la conscience de tes vertus sera toujours ta récompense.

LA SÉPARATION.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMTE DE MONHEIM *entrant du côté opposé.*

LE COMTE DE MONHEIM.

Avez-vous eu la bonté de réfléchir à mes propositions ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non ; car il n'y a point à réfléchir. Quand deux êtres, qui se sont juré une éternelle fidélité, et qu'un enfant, le fruit de leur tendresse mutuelle, force à maintenir leurs sermens, veulent se séparer, sur quoi peut-on réfléchir alors ? Que peut-on faire ?

LE COMTE DE MONHEIM.

Aussi mon dessein est si ferme, qu'il ne dépend plus, en ce moment que de quelques formalités.

LE PÈRE DE FAMILLE *sonne.*

Soit. (*Un domestique entre.*) Faites descendre ma fille. (*Le domestique va pour sortir, le Père de famille le rappelle, et lui parle bas. Le domestique* sort.)

LE COMTE DE MONHEIM.

Agréez-vous les offres que j'ai faites pour sa pension ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Comme vous voudrez : je reprends ma fille chez moi, et j'espère qu'elle ne manquera jamais de rien.

LE COMTE DE MONHEIM.

Cependant il est juste de prendre des arrangemens.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Fort bien, arrangez cela vous-même au gré de vos desirs.

LE COMTE DE MONHEIM, *prenant la plume.*

J'aurai fini en deux mots. (*Il s'assied pour écrire.*)

SOPHIE *arrive.*

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu devines sans doute, ma fille, pourquoi je t'ai fait appeler ?

SOPHIE.

Oui, et au point où en sont les choses, j'entends ce moment avec plaisir.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous voulez donc absolument me donner du chagrin ?

SOPHIE.

Je ne puis me résoudre à vivre davantage avec lui.

LE COMTE DE MONHEIM *se lève, et donne un papier au Père de famille.*

Le voici.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ainsi tous les deux vous renoncez l'un à l'autre, et le comte de Monheim vous accorde une pension de quatre mille florins. Est-ce-là votre volonté à l'un et à l'autre?

SOPHIE.

J'en suis très-contente.

LE COMTE DE MONHEIM.

Certainement.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il est donc inutile de vous faire davantage aucune remontrance?

SOPHIE.

Mon père....

LE COMTE DE MONHEIM.

Ma résolution est ferme.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faut donc bien, malgré moi, y consentir. *Allez signer* cet écrit. (*Ils signent.*) Voilà *qui est* donc terminé; cependant voici en-

core une difficulté. Avec lequel des deux restera l'enfant?

SOPHIE et LE COMTE DE MONHEIM, *ensemble.*

Je suis mère. Je suis père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cela est vrai. — Vos droits sont les mêmes, voilà pourquoi....

SOPHIE.

On m'arracheroit plutôt la vie que mon enfant

LE COMTE DE MONHEIM.

Le fils est à moi, et je ne consentirai jamais....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Voyez-vous, mes enfans, ceci devroit vous apprendre, vous forcer à renoncer à vos cruels desseins. Des cœurs sensibles qui se confondent ainsi dans un enfant, ne sont point ennemis; ce ne peut être qu'un malentendu. (*Il prend le papier.*) Faut-il le déchirer?

LE COMTE DE MONHEIM.

Gardez-vous-en bien.

SOPHIE.

Non, non, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faut cependant vous décider. Voulez-vous que l'enfant choisisse entre vous deux?

SOPHIE.

Oh! je le veux bien.

LE COMTE DE MONHEIM.

Et moi aussi. (*Le Père de famille sort.*) Au reste, je souhaite que vous viviez heureuse; je me sépare sans nourrir aucun sentiment de haine.

SOPHIE.

Puissiez-vous trouver à l'avenir un bonheur que vous trouviez jadis près de moi, et qu'enfin vous n'y pouvez plus trouver. (*Le Père de famille rentre avec l'enfant, Sophie court au-devant de son fils, et le caresse.*) N'est-ce pas, tu restes avec moi?

FRÉDÉRIC.

Oui, maman, oui, ma chère maman!

LE COMTE DE MONHEIM *le prend dans ses bras.*

Tu veux donc me quitter, mon fils?

FRÉDÉRIC.

Non, papa, je veux rester avec toi.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais, mon petit ami, ton père et ta mère

se séparent pour toujours, et il faut que tu leur dises avec lequel des deux tu veux rester.

SOPHIE.

C'est avec moi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE DE MONHEIM.

Avec moi, mon enfant?

FRÉDÉRIC.

Avec papa et avec maman. (*Ils se détournent tous deux; le Père de famille s'en aperçoit. Courte pause.*) Mais pourquoi avez-vous ainsi tous deux l'air si fâché? Vous, papa et maman, qui étiez autrefois si bons!... (*D'un ton caressant et les tirant à lui tous les deux par leurs habits.*) Vous ne vous en irez pas; vous resterez tous deux avec moi. (*Le père et la mère se baissant en même temps pour embrasser leur enfant, se rencontrent, se regardent avec attendrissement, et s'embrassent.*)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je te remercie, Nature, tu ne m'as point abandonné!

LE COMTE DE MONHEIM.

Veux-tu me pardonner?

SOPHIE.

J'oublie tout. (*Ils s'embrassent avec tr*
port.)

LE PÈRE DE FAMILLE *soulève l'enfant c*
ses bras, pour qu'il les embrasse en m
temps tous les deux.

Voulez-vous encore vous séparer ?

SOPHIE.

Non, mon père.

LE COMTE DE MONHEIM.

Ce tendre lien nous réunit à jamais. (
je t'aime ; oui, je suis heureux.

LE PÈRE DE FAMILLE, *essuyant ses la*
mes de ses mains.

Mes enfans, ce sont les douces la
d'un père.

DENISE ET ANTONIN.

C'ÉTOIT un beau jour d'été : M. de Valbonne devoit aller se promener dans un joli jardin aux portes de la ville, avec ses deux enfans, Denise et Antonin. Il passa dans sa garde-robe pour s'habiller, et les deux enfans restèrent dans le salon.

Antonin, transporté du plaisir qu'il se promettoit de sa promenade, en courant étourdiment çà et là, heurta du pan de son habit une fleur rare et précieuse, que son père cultivoit avec des soins infinis, et qu'il avoit malheureusement ôtée de dessus la fenêtre, pour la préserver de l'ardeur du soleil.

O mon frère! qu'as-tu fait? lui dit Denise, en ramassant la fleur qui s'étoit séparée de sa tige.

Elle la tenoit encore à la main, lorsque son père, ayant fini de s'habiller, rentra dans le salon.

Comment! Denise, lui dit M. de Valbonne, *avec un mouvement de colère, tu cueilles une fleur que tu m'as vu prendre*

tant de peine à cultiver, pour en avoir de la graine ?

Mon cher papa, lui répondit Denise toute tremblante, ne vous fâchez pas, je vous prie.

Je ne me fâche point, répliqua M. de Valbonne en se calmant ; mais comme tu pourrois avoir aussi la fantaisie de cueillir des fleurs dans le jardin où je vais, et qui ne m'appartient pas, tu ne trouveras pas mauvais que je te laisse à la maison.

Denise baissa les yeux, et se tut. Antonin ne put garder plus long-temps le silence. Il s'approcha de son père, les yeux mouillés de larmes, et lui dit :

Ce n'est pas ma sœur, mon papa, c'est moi qui ai arraché cette fleur. Ainsi, c'est à moi de rester à la maison. Menez ma sœur avec vous.

M. de Valbonne, touché de l'ingénuité de ses enfans, et de la tendresse qu'ils montroient l'un pour l'autre, les embrassa et leur dit : Vous êtes tous deux mes bien-aimés, et vous viendrez tous deux avec moi.

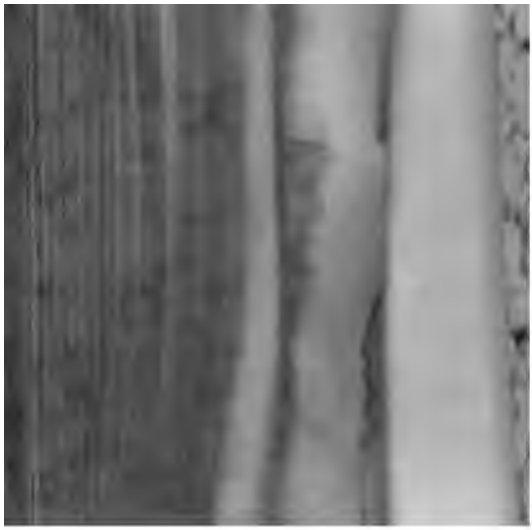
Denise et Antonin firent un bond de joie. Ils allèrent se promener dans le jardin, où

on leur montra les plantes les plus curieuses. M. de Valbonne vit avec plaisir Denise presser de ses mains les deux côtés de ses jupons, et Antonin relever les pans de son habit sous chacun de ses bras, de peur de causer quelque dommage en se promenant entre les plates-bandes.

La fleur qu'il avoit perdue, lui auroit causé sans doute beaucoup de plaisir; mais il en goûta bien davantage en voyant fleurir dans ses enfans l'amitié fraternelle, la candeur et la prudence.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE.

Le Congé, drame en un acte..... page
Antoine et son chien.....
La Rente du chapeau.....
Le Parvenu.....
Le Parricide.....
Le Sortilége naturel.....
Le Trictrac..... 1
La tendre Mère..... 1
Favori..... 1
L'École militaire, drame en un acte..... 2
La suite de l'École militaire, drame en un acte. 2
Le bon Fils..... 2
Le bon Fils, drame en deux actes..... 2
Le Père de Famille..... 3
La Séparation..... 5
Denise et Antonin..... 5

FIN DE LA TABLE.